



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



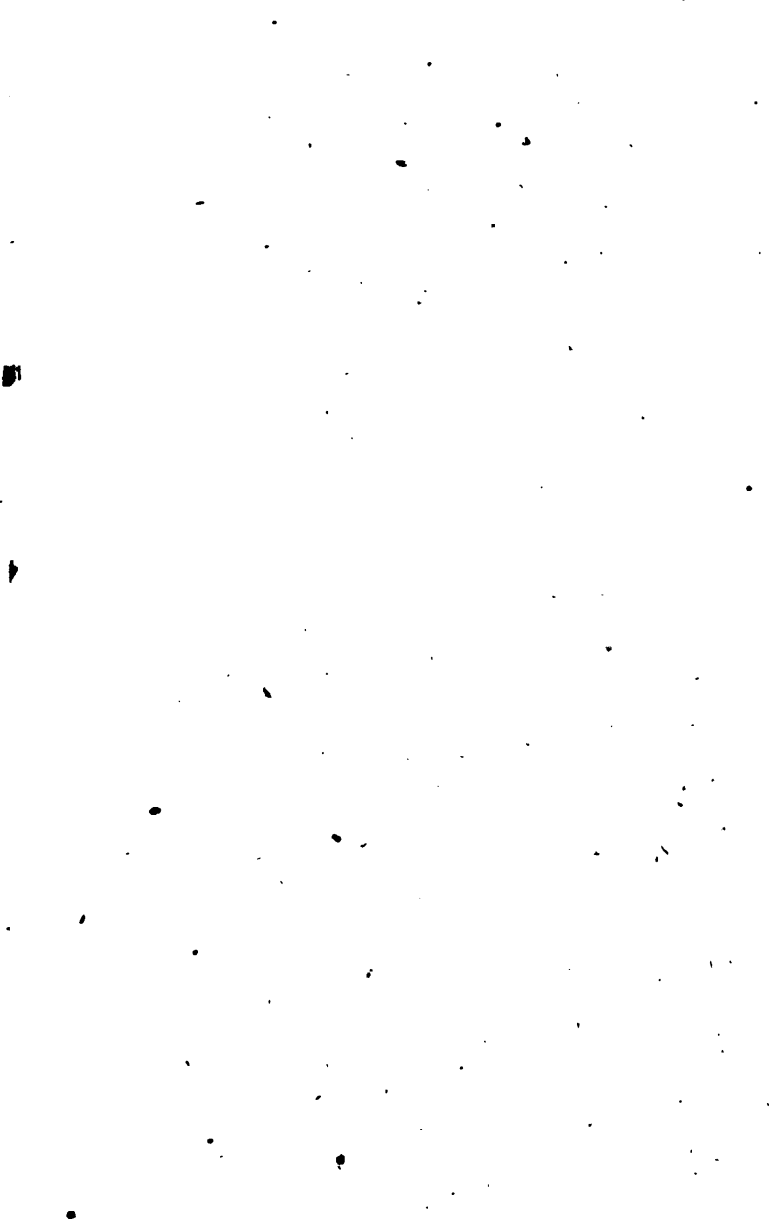
~~108~~  
600

~~c~~ c 320

[C.P.] A - du Cercueil

UNS. 168 g. 6







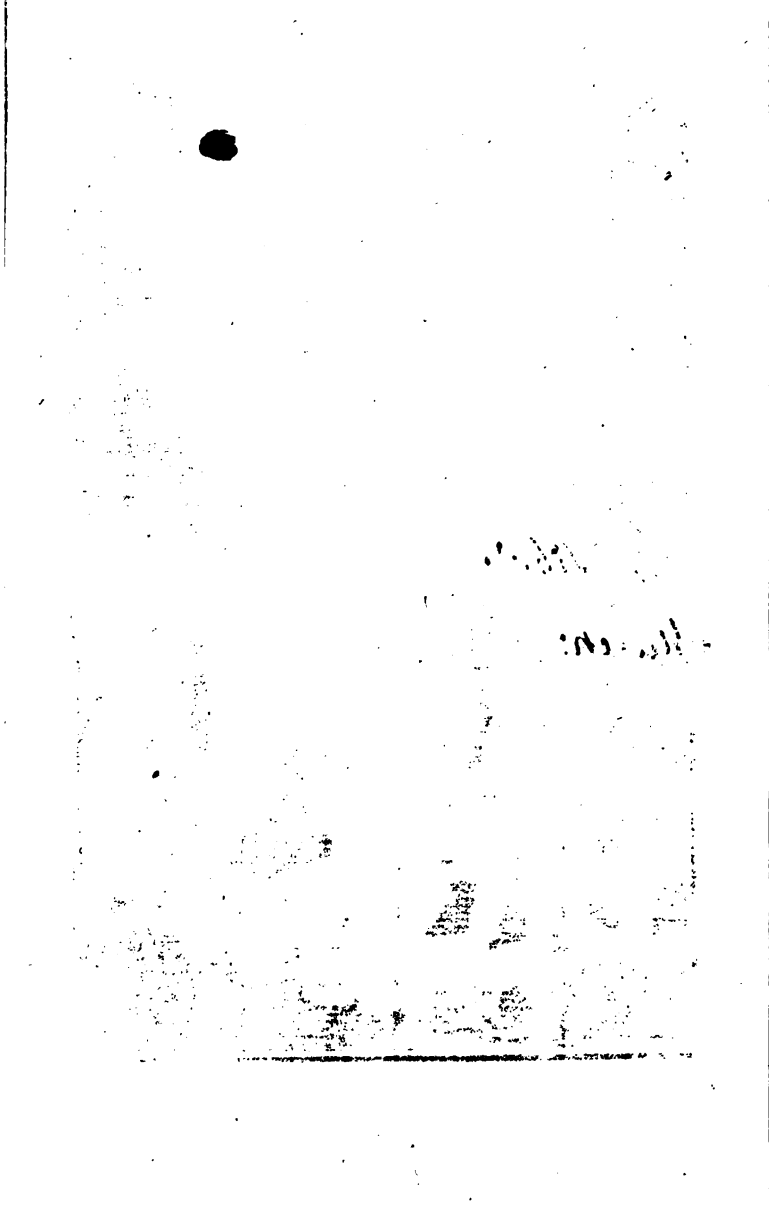


**POËSIES**  
**DIVERSES.**

## Explication du Frontispice.

1. **L**A première figure qui est au milieu, représente la Muse de l'Auteur qui demande quartier au Génie de Mr. Estienne, qui est après à composer ses ouvrages pour les imprimer. Pour la première pièce intitulée, *Mr. Estienne, Eh! ne m'imprimez pas.*
2. Sur le devant M. le Dauphin, qui donne la main à baiser au petit Marquis de Brancas; il y a une pièce sur ce sujet.
3. Dans le coin un Jeune homme chantant & jouant de la Lyre, dont un des visages est couronné de myrtes & de fleurs, & l'autre de lauriers, pour désigner la Pièce intitulée *le dessein du nouveau siècle*; aspect de Prologue d'Opera en Musique sur la Paix & sur la Guerre.
4. Un Génie qui découvre un Pâté, par rapport au Remerciement fait par l'Auteur à M. le Duc du Maine pour vingt-deux pâtés qu'il avoit envoyez aux Journalistes de Trevoux.
5. Un autre Génie qui présente à la Muse un Enfant nouveau né pour tirer son *Horoscope*. Il y a une pièce sous ce titre.
6. Tout au haut un petit Génie tenant *le portrait du Roi de Suède* par rapport à la pièce qui porte ce titre.
7. Un autre Génie qui annonce à la Muse *l'arrivée du Messager du Mans*, que l'on voit dans l'enfoncement avec un bout de la Ville de Paris. Il y a deux pièces sur ce sujet.
8. Une Dame suivie de sa femme de Chambre qui patrouille dans un marais, & qui est vûë par son mari qui est à la fenêtre d'une maison voisine. Pour la pièce intitulée *la nouvelle Eve*.
9. Tout au haut, *un Chêne & une Epine*; pour la pièce qui porte ce titre.
10. Au bas de la planche, *le Parquet*. Il y a une pièce sous ce titre.
11. Au bas dans un coin on voit un morceau de Canevas avec des aiguilles & de la laine pour travailler en Tapissierie: pour la pièce intitulée *le Poète Tapissier*.
12. Dans un autre coin au bas, il y a de petites figures en broderie: pour la pièce intitulée, *les bons hommes de la Chine*.
13. Tout au bas on voit des Coquillages, pour désigner le *bouquet fait de coquillage* envoyé à Mgr. l'Archevêque de Bourges.





# RECUEIL

DE

P O È S I E S

D I V E R S E S .

NOUVELLE EDITION,

*Revue, corrigée, & beaucoup augmentée.*

*Ex Libris*

*Domini -*

*March:*

*Du Chatellain*



A P A R I S,

Chez J A C Q U E S E S T I E N N E, rue S. Jacques,  
à la Vertu.

---

M. DCC. XX.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.





# A V I S DU LIBRAIRE A U L E C T E U R.



*E Recueil de Poësies diverses*, dont on donne aujourd'hui une nouvelle Edition, parut pour la premiere fois en 1715. imprimé à Amsterdam chez Pierre Humbert. J'avois déjà imprimé plusieurs années auparavant quelques Pieces détachées du même Auteur, comme celles des *Pâtez*, de l'*Horoscope*, & d'autres adressées au Roi, qui étoit alors Monseigneur le Dauphin. Je m'étois flaté que l'impression de ces Pieces m'avoit acquis une sorte de droit sur les autres du même Auteur; je lui fis il y a plus de huit ans des instances très-pressantes pour obtenir de lui la permission



## ij. AVIS DU LIBRAIRE

de les imprimer ; sans que toutes ces instances produisissent autre chose que la Piece qu'il me fit l'honneur de m'adresser , & qu'on voit à la tête du Recueil. Je lui prédis dès lors qu'il ne pourroit éviter l'impression dans les païs étrangers , & en Hollande en particulier , où le merite de ses Ouvrages n'étoit pas moins connu qu'en France ; & où l'on n'auroit pas pour sa répugnance les mêmes égards qu'on pouvoit avoir ici. Je l'avertis même dès 1713. que je sçavois qu'un Libraire de Hollande , qui étoit venu passer quelques mois à Paris , y avoit ramassé des copies de ses Poësies , & les avoit emportées avec lui dans le dessein de les donner au Public. Ce que j'avois prédit arriva ; & tout ce que je pus faire alors , pour me dédommager en quelque sorte de la perte d'un Ouvrage que je me croyois dévolu , & qui m'étoit enlevé , sans qu'il y eût de ma faute , fut d'en faire venir de Hollande un grand nombre d'exemplaires , comme je l'ai fait à plusieurs reprises , pour les débiter ici , où on me les demandoit avec un empressement extraordinaire. Mais comme l'Edition de Hollande se trouve enfin épuisée , & que j'ai été averti qu'on songeoit à en faire une nouvelle en ce

païs-là ; j'ai cru que je ne devois pas me laisser prévenir une seconde fois , & que l'Auteur ne pouvoit pas trouver mauvais que je réimprimasse à mes risques des Pieces qui avoient déjà paru , & qu'il semble , par l'indifference où il est à cet égard , avoir abandonnées au premier occupant. C'est pour cela qu'afin de le faire dans les regles , & de me mettre à couvert de toute chicane , & aussi , pour n'être point croisé dans mon entreprise par d'autres Libraires de Paris , que j'étois informé qui avoient le même dessein , j'ai pris la précaution de poursuivre un Privilege , qui m'a été enfin accordé , & sous la sauve-garde duquel je crois pouvoir débiter hardiment de l'impression de Paris , un Ouvrage qu'on me permet de débiter depuis quatre ans , de l'impression de Hollande , & dans lequel il n'y a rien qui puisse être sujet à la moindre censure.

Après avoir rendu compte de la conduite que j'ai tenue à l'égard de cette Edition , il est tems de parler de l'Edition même , qui a sans contredit deux grands avantages sur celle de Hollande ; le premier , du côté de la correction ; & le second , du côté de l'augmentation.

Il est sûr que l'Edition de Hollande n'étoit rien moins que correcte , & il étoit même difficile qu'elle le fût davantage. C'est le fort ordinaire de toutes les Editions qui se font au loin , & sur des copies ramassées , qui par la negligence ou l'ignorance des Copistes sont toujours très-défectueuses. C'est ce qui est arrivé à l'égard de l'Edition dont je parle , dans laquelle on trouve des vers , ou absolument omis , ou transposés & hors de leur place , sans compter une infinité de termes entièrement estropiés ; de sorte qu'on peut dire que tout y fourmille de fautes , & que , quelque ample que soit l'*Errata* qu'on a mis au bout de l'Ouvrage , il ne comprend que les principales & les plus grossières.

Il n'en sera pas de même de cette Edition ; & après les soins que je me suis donnés pour la rendre correcte , je crois que le Lecteur aura peu de chose à me reprocher là-dessus. J'ai trouvé heureusement chez un des Amis de l'Auteur un Exemplaire de ses Poësies , que cet Ami l'avoit engagé à corriger de sa main. C'est sur cet Exemplaire que j'ai fait mon Edition , que j'ai tâché d'ailleurs de conduire avec toute l'exactitude qui m'a été possible. Je sçais combien les

Lecteurs sont délicats sur ce point, & que la moindre negligence les révolte. Je ne crois pas qu'on en trouve ici de considerable; du moins puis-je me flater que cette Edition-ci se trouvera pour la correction fort au dessus de celle de Hollande.

Elle ne l'emporte pas moins du côté du nombre des Pieces, qui vont à plus d'un tiers d'augmentation. J'ai ramassé pour cela non-seulement toutes celles qui ont paru du même Auteur, soit dans les Mercurcs, soit en manuscrit, depuis l'Edition de Hollande, mais encore une infinité de petites Pieces fugitives, & jusqu'à de petites Epigrammes que j'ai déterrées chez des Amis de l'Auteur, qui n'ont point fait de difficulté de me les communiquer pour en enrichir mon Edition. Je ne répons pas que malgré les mouvemens que je me suis donnez, & les recherches que j'ai faites, il ne m'en soit encore échapé quelqu'une; mais du moins le nombre n'en sçauroit-il être grand; & ce qui me manque à cet égard ne sçauroit être que de ces sortes de Pieces dont les Auteurs sont jaloux, qu'ils ne communiquent qu'avec précaution, ou que, pour des raisons particulières, ils ne laissent gueres sortir de leur porte-feuille.

## vj AVIS DU LIBRAIRE

Mais la plus confiderable augmentation, & qui doit faire le plus de plaisir au Lecteur, est la Piece de l'*Enfant prodigue*, Piece de Theatre imprimée depuis long-tems en Latin, & mise depuis en vers François, mais qui n'avoit point encore été imprimée en cette langue. Comme elle n'est presque qu'une Traduction un peu libre de la Piece Latine, on a cru ne pouvoir mieux faire que de se servir de la Préface Latine même, qu'on a traduite, pour mettre à la tête de la Française. L'Auteur y rend compte de la maniere dont il a cru devoir arranger son sujet pour le faire quadrer aux regles du Theatre, sans s'écarter en rien de la Parabole qui en fait le fond. Au reste, cette Piece a été si bien reçûë dans les representations différentes qu'on en a données, & elle est pleine de si beaux sentimens & si bien touchez, que je ne crois pas qu'on m'ait trompé, quand on m'a fait entendre, que quand il n'y auroit point d'autre addition dans mon Recueil, celle-ci suffiroit seule pour le faire rechercher. Je souhaite que le jugement du Public s'accorde sur cela avec celui des Connoisseurs que j'ai consultez, & sur la foi desquels je n'ai rien épargné pour recouvrer

une copie exacte de cette Piece.

J'avois eu dessein de mettre à la suite de cet Avis la Préface qui est à la tête de l'Edition de Hollande, ainsi qu'il se pratique ordinairement dans les nouvelles Editions d'un Ouvrage qui a déjà été imprimé. Mais des personnes intelligentes que j'ai consultées; m'ayant fait remarquer, qu'une grande partie de cette Préface fort bigarrée d'ailleurs par le mélange de ce que le Libraire y dit de lui même, & des Lettres qu'on lui écrivoit de Paris pour l'exhorter à entreprendre l'impression de ces Poësies, ne rouloit que sur un détail qui regardoit uniquement la premiere Edition, & qui paroîtroit assez hors d'œuvre dans celle-ci; je me suis déterminé sur leur avis à ne prendre de cette Préface que ce qui touche précisément les Pieces de l'Auteur, ce qui peut donner quelque idée de leur caractère & de leur merite particulier, & par-là être de quelque utilité & de quelque agrément pour le Lecteur. Je crois qu'il me sçaura gré de m'être borné dans cette vûë à l'Extrait suivant, sans le fatiguer de la Préface entiere, qui n'auroit pû servir qu'à grossir inutilement le volume.

EXTRAIT DE LA PREFACE  
qui se trouve à la tête de l'Édition  
de Hollande.

AU reste, Monsieur, je crois pouvoir vous garantir qu'en imprimant ces Poësies vous ferez plaisir à bien du monde; on les demande depuis long-tems; & quoiqu'une infinité de gens les aient manuscrites, ces sortes d'Ouvrages sont toujours plus de plaisir quand ils sont imprimez; & je m'imaginer avec quelque raison, que sur ce point-là tout le monde est assez fait comme moi, qui lis plus volontiers la lettre moulée que l'écriture. Si vous perdez quelque chose du côté de la nouveauté, en ce que ces Pièces qui doivent composer votre Recueil sont connues pour la plupart, vous regagnerez cela d'ailleurs par la certitude du succès, dont vous répond l'empressement avec lequel on recherche les Pièces de cet Auteur, & l'estime générale où elles sont depuis long-tems dans le public, dont le jugement sur ces sortes de choses ne porte guere à faux. Il y a des Ouvrages dont les beautés, quelque touchantes qu'elles soient, ne le sont pas pour tout le monde. Il faut avoir beaucoup d'esprit & d'intelligence pour être en état de rendre justice à leurs Auteurs, & pour

connoître tout le prix de leur travail ; ce sont des beautés qui échappent au commun des Lecteurs, & ils ne les connoissent presque que sur la foi d'autrui. Il n'en est pas de même de ces Pièces-ci ; j'ai remarqué qu'elles se trouvoient à la portée de tout le monde, & qu'elles étoient également bien reçues & des Connoisseurs, & de ceux qui ne le sont pas : aussi est-ce l'effet que produiront toujours des Ouvrages du caractère de ceux-ci, c'est à dire, dont le vrai & le naturel font pour ainsi dire le fond & la matière. Car leur mérite ne consiste pas dans une recherche fort curieuse & fort étudiée pour les choses ; rien de plus simple pour l'ordinaire que les sujets que traite l'Auteur ; on sent bien qu'il ne les a pas cherchés, & que c'est le hasard seul qui les lui a fait tomber sous la main pour la plupart. La même simplicité qui se rencontre dans les sujets, se rencontre encore dans la manière dont il a coutume de les traiter. Quand je dis simplicité, je n'entends pas une simplicité sèche & ennemie des agrémens ; il en admet autant qu'aucun autre Poète, mais il les veut tirés du sujet & proportionnés à la matière, comme il l'a lui-même expliqué si bien dans son Epître sur la décadence du bon goût, lorsqu'il y dit :

Les ornemens, ainsi que de raison,



## x AVIS DU LIBRAIRE

Etoient de mise , & l'on pouvoit sans doute  
Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison ,  
Mais il falloit les trouver sur sa route.

*C'est en effet la regle qu'il suit : mais quelque rigoureuse & quelque gênante qu'elle paroisse , ses Ouvrages n'y perdent rien , en ce qu'il sçait si bien choisir sa route , qu'il ne manque jamais d'y trouver des fleurs. Encore ne les prend-il pas à pleines mains ; il a soin de les trier & de les assortir , & il n'en met gueres qu'autant qu'il en faut pour donner du relief à tout le reste.*

*Mais où il me paroît le plus singulier , c'est dans ce qu'il a sçu tirer des sujets qui paroissent les plus steriles. Telle est la Rhunè , par exemple , nom d'un Hermitage situé , à ce qu'il nous apprend sur la pointe d'une des plus hautes montagnes des Pyrenées. Il s'agissoit précisément de dire quelque chose d'agréable sur l'inclination qu'une Dame de qualité témoignoît pour cette Solitude. Voilà tout le fond du sujet , & sur cela l'Auteur trouve moyen de pousser la Piece à près de cinq cens vers , & de promener l'esprit si agréablement par la nouveauté , la variété & la beauté des images qu'elle presente , qu'on se croit encore à moitié chemin , lorsqu'on est déjà arrivé au terme. Quoi de plus neuf & de mieux touché que le portrait qu'il y fait du monde ! quels coups*

*de pinceau ! quels contrastes ! & que tout ce qu'il dit prouve bien que cette variété d'évenemens qui se succedent dans le monde , est une espece de charme qui nous fait devorer tout ce qu'il a d'ailleurs de desagréable & de rebutant ; on n'aime le monde, ni on ne l'estime ; on convient même qu'en quelque situation qu'on soit , on a beaucoup à en souffrir ; mais on lui passe tout, uniquement parce qu'il nous amuse. Voilà tout ce qui fait le merite du monde auprès de la plupart des gens , & je ne sçais si on a jamais rien dit de plus vrai & de plus instructif sur cette matiere. Ce que je dis ici de la Rhune , je pourrois le dire de l'Horoscope , du Chêne & de l'Epine , des Pâtez , des De profundis , & de plus des trois quarts des Pieces de votre Recueil , & en particulier des deux du Messager du Mans. Je ne crois pas que ce soient celles dont l'Auteur fasse le plus de cas , & elles sont peut-être des moindres pour la regularité de la versification : mais il y a tant de fécondité pour l'invention , tant de variété pour les chûtes , & des saillies d'imagination si neuves & en même tems si naturelles , que je ne suis pas surpris qu'elles aient été aussi applaudies qu'elles l'ont été , même par des gens d'un goût fort délicat.*

*L'Auteur nous donne une idée bien sensible de*

*la délicatesse du sien dans celles de ses Pièces qui roulent sur la critique, & que je vous conseille de mettre ensemble ; telles sont la Valise de l'Auteur, l'Epître sur la décadence du bon goût, son Apologie, le Grand Prevôt du Parnasse. Dans la première il fait la critique des principaux Poètes Latins, mais une critique très-sensée & très-instructive. Elle me paroît sur-tout fort propre à ramener beaucoup de jeunes gens qui se laissoient trop surprendre au brillant d'Ovide, & je ne trouve rien de plus judicieux que les deux vers par lesquels l'Auteur termine le parallèle qu'il fait d'Ovide & d'Horace :*

*J'étois pour Ovide à quinze ans,  
Mais je suis pour Horace à trente.*

*Ce n'est en effet qu'après que l'esprit a mûri, qu'on donne à ce dernier la préférence sur l'autre, qui a ordinairement nos premières inclinations. Dans la jeunesse on a trop peu d'expérience pour goûter beaucoup un Auteur dont toutes les reflexions sont le fruit d'un jugement mûr qu'un long usage a formé ; au lieu que la vivacité, & si je l'ose dire, la volubilité d'Ovide, souvent trop jeune dans ses pensées, entraîne aisément des gens qui se retournent eux-mêmes dans son caractère. Mais à mesure que la raison prend le dessus sur l'imagination, Ovide déchoit & Horace s'accrédite. Je ne*

*ne m'étendrai point davantage ni sur cette Piece, ni sur les autres Pieces critiques du même Auteur ; mais je vous dirai en general qu'elles me paroissent très-propres à former ce goût sain & délicat qu'on aime dans les Ouvrages.*

*J'oubliois à vous dire, Monsieur, qu'une des choses qui fera le plus de plaisir dans l'Edition de votre Recueil, est le nombre de Pieces en vers Marotiques qui s'y trouve, & qui en fait près de la moitié. C'est une espece de Poësie qui est fort à la mode aujourd'hui ; quoiqu'on ne con-vienne pas generalement de ce qui doit faire & de ce qui fait réellement son veritable caractere. Marot étoit un Poëte qui pensoit naïvement, & qui écrivoit d'une maniere très-naturelle ; mais il vivoit dans un tems où l'on ne parloit pas aussi bien qu'on parle aujourd'hui. Son langage, quoique fort poli pour le Siècle de François I. ne l'est plus pour le nôtre ; la langue a vieilli ; mais malgré ce desavantage, Marot non seulement s'est conservé à la faveur du vrai & du naturel qui regnent dans ses Poësies, mais il a fait en quelque sorte la fortune de beaucoup de vieux mots qu'on emprunte volontiers de lui ; & il les a si bien mis en honneur, que loin de les éviter ; on les recherche, & qu'on les employe même à titre d'agrémens. Il y a pourtant des ménagemens à gar-*

der sur cela, & je crois qu'on ne doit user de cette espece de licence qu'avec quelque réserve. Ce qu'il y a de vrai, c'est que comme il est bien plus aisé de l'imiter dans ce qui regarde le langage, que dans la finesse & la naïveté des pensées, bien des gens ont plus donné dans le premier que dans le second. Pour l'Auteur de votre Recueil il paroît se borner à imiter Marot dans ce qui regarde le tour & l'ordonnance de ses Pièces, & la simplicité naïve de ses pensées, & il est d'ailleurs fort réservé à l'imiter dans le langage. Je ne vous dissimulerai point que le parti qu'il a pris est fort de mon goût, & que si je voulois écrire dans le stile de Marot, je suivrois le même plan. Car il me paroît que pour imiter ce Poète, il faut écrire comme il auroit écrit dans ces derniers tems. Il n'est pas bien de mettre le Lecteur dans la nécessité de consulter les anciens Dictionnaires François pour entendre ce qu'on lui dit : ceux qui croient être Marotiques en employant des termes surannez & aujourd'hui inintelligibles, se trompent selon moi ; & je leur dirois volontiers ce qu'Armande dit à sa sœur dans les Femmes Sçavantes de Moliere au sujet de leur mere :

Et ce n'est point du tout la prendre pour  
modele,

Ma sœur, que de tousser & de cracher com-  
me elle.

Ce n'est point non plus prendre pour modele Marot, que d'affecter des termes vieillis qu'il a employez dans son tems, parce qu'ils avoient cours alors, mais qu'il se donneroit bien de garde d'employer aujourd'hui que l'usage les a en quelque sorte dégradez. L'Auteur de votre Recueil a bien marqué dans son Apologie à quoi il s'en tenoit sur cela, lorsqu'il dit en parlant de cet ancien Poëte François :

Et si j'en ai quelque chose herité,

C'est un vernis de sa naïveté.

Entre celles de ses Pieces qui n'ont jamais été imprimées, la nouvelle Eve est une des meilleures, & qui suffiroit seule pour faire rechercher votre Edition ; car cette Piece est bien plus rare que les autres, & je ne sçais comment vous avez pu l'avoir. L'Auteur y fait voir, aussi-bien que dans l'Epître sur les Pâtez & dans la Piece adressée à M. le Dauphin au sujet de son aventure avec le petit de Brancas, que l'art de narrer n'est pas un de ses moindres talens. Il paroît n'être pas moins entendu à donner une louange fine & délicate. Celles qu'il fait entrer dans ses vers sont presque toujours indirectes, & se rencontrent si naturellement sur son chemin, que quelque peine que notre malignité naturelle nous fasse trouver à entendre louer autrui, on lui par-

## **xvj**    **AVIS DU LIBRAIRE**

*donne aisément celles qui lui échappent, je dis qui lui échappent, parce qu'il les place si à propos & avec tant d'art, qu'elles semblent véritablement lui échapper.*

*Mais je ne m'apperçois pas que le goût que je me sens pour cet Auteur, & l'envie que j'ai que vous imprimiez le Recueil que vous avez de ses Pièces, me fait allonger ma Lettre plus que je ne le voulois. Ainsi sans entrer sur cela dans un plus grand détail, je vais finir en vous faisant le caractère de ses Ouvrages, du moins tel que je l'ai conçu. Je vous dirai donc que les pensées en sont justes & vraies, communes pour le fonds, mais toujours exposées sous des jours qui leur donnent un air de nouveauté & quelque chose de piquant; jusques-là que les proverbes les moins relevés y sont mis en œuvre, & enchassés si agréablement, que loin de choquer, ils y font une beauté. Ce que j'aime encore dans ces Pièces, c'est que l'Auteur y parle toujours raison, & que ce qu'il dit dans ses vers est si sensé, & même si moral, que quand ce seroit de la prose, l'esprit ne laisseroit pas d'être content. J'appuye d'autant plus volontiers sur ce point, qu'il me paroît que plusieurs de nos Poètes pechent par cet endroit, & que quand on vient à examiner le fond de leurs Pièces, & à les dépouiller des ornemens que la cadence, la*

*rime & la magnificence des termes leur prêtent, elles ne peuvent presque plus se soutenir. Celles-ci au contraire ayant tout ce qu'il faut pour se soutenir d'elles-mêmes, sont d'ailleurs embellies par une versification aisée, naturelle, coulante, accommodée au sujet, & par une fécondité, une recherche, une délicatesse, une netteté d'expression, & si j'ose le dire, une légereté de pinceau qui plaît infiniment. Mais ce qui fait le principal agrément des Ouvrages de cet Auteur, c'est l'enjouement qui y domine, & personne de ce côté-là n'a mieux profité de la leçon qu'a donné feu M. Despreaux dans son Art Poétique, quand il a dit :*

Imitez de Marot l'élegant badinage.

*Il l'imite effectivement dans ses vers, mais avec une noblesse & une dignité qu'il sçait répandre jusques sur les choses qui en paroissent le moins susceptibles, & en même tems avec une discrétion, une réserve & une retenue qu'on ne sçauroit assez estimer. Aussi puis-je vous dire par avance, qu'un des endroits qui fera le plus rechercher ces Pièces, est l'agrément innocent qui y regne ; c'est en effet un des genres de Poësie qui nous manque le plus. La plupart des Poësies enjouées que nous avons sont pour l'ordinaire si licentieuses, qu'il y a toujours beaucoup de danger à les*



xviiij AVIS DU LIBRAIRE, &c.

*lire, & on aime mieux se priver du plaisir qu'elles pourroient faire, que de s'exposer à en courir les risques. C'est ce qu'on n'aura point à craindre dans celles-ci, qui d'ailleurs sont pleines d'un enjouement infini, & fort capables de plaire aux honnêtes gens.*



A P P R O B A T I O N.

**J**'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Livre intitulé : *Recueil de Poësies diverses*. Le Public a déjà reconnu le merite singulier de presque tous ces Ouvrages. Il est heureux pour un Livre d'être déjà tout loué quand on l'imprime. Fait à Paris ce 25. Janvier mil sept cens dix-neuf.

HOUDART DE LA MOTTE.



## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, **SALUT.** Notre bien-ami **JACQUES ESTIENNE** Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre : *Recueil de Poësies diverses*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. **A CES CAUSES**, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, &

ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée es mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre-dit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy Marquis d'Argenson, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. D O N N É à Paris le vingt-deuxième jour de Mars ; l'an de grace mil sept cens dix-neuf, & de notre Regne le quatrième.

Par le Roi en son Conseil ,  
FOUQUET.

*Réglé sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 461. N° 505. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 12. Avril 1719.*

DE LAULNE, Syndic.

ÉPÎTRE I.



# E P I T R E I.

A

MONSIEUR ESTIENNE

Libraire de Paris.

*Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poësies.*

**M**ONSIEUR Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.  
Au nom de Dieu quartier, Monsieur Estienne,  
Jamais en rien, vous le sçavez, hélas !  
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souviene ;  
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,  
Gardez-vous bien que rancune vous tienne,  
Les rancuniers sont mal menés là-bas.  
Si ne voulez que tel mal vous avienne,  
Pardonnez-moi d'une ame bien Chrétienne,  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

A

Je sçai, qu'en l'art de bien mouler un livre,  
Vous égalez ces Estiennes fameux  
Que vous comptez au rang de vos ayeux ;  
Et qui dans vous commençant à revivre ,  
Nous font trouver dans un de leurs neveux  
Ce que leur siècle a tant loué dans eux ;  
Mais quand bien même, en dépit de la Parque,  
Pour m'imprimer, revenant sur leur pas ,  
Ils se pourroient échaper de la barque ,  
Où tous mortels vont après leur trépas ;  
Fût-ce Robert , ou fût-ce Charle Estienne ,  
Je lui dirois toujours la même antienne ,  
Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas ;  
Ne croyez pas qu'un chagrin misantrophe  
Me fasse ici le prendre sur ce ton ,  
J'aime la gloire en enfant d'Helicon ;  
Mais tel souvent après elle galope ,  
Dont le Pegase à chaque moment chope ;  
Et qu'elle fuit , comme on fuit un larron ;  
Je la connois , j'ai fait son horoscope ,  
Quand on dit oui , la quinteuse dit non.  
Or , s'il vous plaît , en pareil accessoire  
Irois-je faire un procès à la gloire ?  
Procès sur quoi ? D'ailleurs , c'est un grand cas  
Si par procès la Dame s'aptrivoise ;

## DE POESIES.

Mais faisons mieux , & pour éviter noise,  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Vous me direz : Cela vous plaît à dire,  
Je sçai le cas qu'on fait de vos écrits ,  
Les ai souvent ouï priser & lire ,  
Par maints quidams , foi disant beaux esprits ;  
La presse est grande à les faire décrire ,  
Or mieux vaudroient moulez que manuscrits .  
Graces vous rends de votre courtoisie ;  
Car c'est de vous que part le compliment ,  
Honteux serois de mentir si crûment  
A mon profit , de vous c'est Ambrosie  
Que je savoure assez bénignement.  
Mais que mes vers soient bonne marchandise ,  
Comme prêchez , ou de mauvais alloi ,  
Comme entre nous me le paroît à moi ;  
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise ,  
Ne laisserois de vous dire tout-bas ,  
Pour des raisons que trouverez de mise ,  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.  
Quelque parfait que puisse être un ouvrage ,  
En l'imprimant on lui fait mauvais tour ;  
Presque toujours il en reçoit dommiage ,  
Maint en ai vû se hâler au grand jour ;  
Sur quoi souvent à par moi je recole :

# 4 RECUEIL DE PIÈCES

Petit écrit donné sous le manteau ,  
 Qu'on se dérobe , & qui vient par bricole ,  
 Ou bien moulé chez Pierre du Marteau ,  
 Fût-il mauvais , nous paroît toujours beau ,  
 Et pour l'avoir on ne plaint la pistole ;  
 Qu'il cesse d'être & secret & nouveau ,  
 On n'en voudra déboursér une obole.  
 J'ai ce sonnet , mon voisin ne l'a pas ,  
 Voilà par où le sonnet m'a sçu plaire ,  
 Ce point de vue en fait le grand appas ;  
 Est-il public , n'en fait-on plus mystère ?  
 Il perd son sel dès-lors , & tombe à bas.  
 Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Vers manuscrits souffrent des négligences  
 Qu'à vers moulez on ne pardonne pas :  
 Dans les premiers on les nomme licences ,  
 Là tout s'excuse & se passe au gros fas ;  
 Dans les seconds la moindre tache est crime ;  
 Point de quartier de la part d'un Lecteur ,  
 Qui sur le tour , la cadence & la rime ,  
 Ne fait jamais nulle grace à l'Auteur.  
 Tant que mes vers sous la simple écriture  
 N'étant moulez , ni reliez en veau ,  
 Dans les réduits iront *incognito* ,  
 Pour eux ne crains de fâcheuse aventure :

## DE POESIES.

La pitié seule en dépit des malins ,  
 Garantira ces pauvres orphelins ,  
 De coups de bec : mais sur votre boutique  
 Si me mettiez jamais en rang d'oignon ,  
 Point ne seroit de petit compagnon ,  
 Point de grimault qui ne me fit la nique ,  
 Tels en sçavez qu'on a mis en beaux draps.  
 Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas ,  
 Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage ,  
 C'est le toclin que l'on sonne sur lui ,  
 Gens du métier , à qui tout fait ombrage ,  
 Et toujours prêts à donner sur autrui ,  
 Pour l'accabler l'attendent au passage.  
 Nouvel Auteur qui se met sur les rangs ,  
 A son debut doit compter , s'il est sage ,  
 De bien payer à ces petits Tyrans  
 Sa bien-venue & son apprentissage ,  
 Pour les lauriers , & la gloire & l'encens ,  
 Qu'aux siens Phœbus assigne pour tout gage ;  
 Qu'il ne prétende être admis à partage ,  
 Leur part en souffre , & c'est , selon leur sens ,  
 Soupe de pain qu'on ôte à leur poëge.  
 Sur ce pied-là que de gens sur les bras !  
 Leur tenir tête , & montrer bon visage ,  
 Seroit le mieux si j'avois du courage ;



Mais il me manque , & je crains les combats.  
 Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Je le vois bien , contre toute aventure  
 L'espoir flatteur du débit vous rassure ;  
 Car encor bien que soyez gracieux ,  
 Point ne croirai , soit dit sans vous déplaire ,  
 Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux.  
 Si le faisiez , ne seriez bon Libraire.  
 Mais s'il avient , comme tout se peut faire ,  
 Que mes écrits , par un triste destin ,  
 Triste pour sûr , mais assez ordinaire ,  
 De la boutique aillent au magasin ,  
 Et que de-là , mollis dans la poussière ,  
 Ils soient enfin livrés à la beutrière ,  
 Et tous en bloc vendus pour un douzain ,  
 Qu'en diriezvous ? Ce seroit bien le pire ,  
 Vous en seriez pour nombre de ducats ;  
 Et quant à moi , je n'en ferois que rire ,  
 En vous disant , avois-je tort de dire ,  
 Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.

Mais supposons , contre toute apparence ,  
 Que lesdits Vers , puisqu'ainsi vous le plaît ,  
 Par la faveur d'une heureuse influence ,  
 Seront prisés & vendus , qui plus est ;  
 Je ne dis pas que ne soit quelque chose ,

Force Ecrivains s'en contenteroient bien,  
 Et puis de gloire une petite dose  
 Chez les Rimeurs ne gâta jamais rien :  
 Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,  
 Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,  
 Et que l'Auteur en soit plus à son aise ?  
 J'ai vû, pour moi, bien des gens en douter ;  
 Maints en connois qu'on a menez bien toide ;  
 Et comme on dit, plus vîte que le pas ;  
 Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide ;  
 Monsieur Estienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Pour ces raisons, & pour bien d'autres causes,  
 Que sur ce point je pourrois alleguer,  
 Mes petits Vers resteront lettres closes,  
 Et vous plaira ne les point divulguer.  
 De mon vivant ne vous les voir paroître,  
 Quand serai mort, alors serez le maître ;  
 Si demandez quand sera : vous dirai,  
 Que ce sera le plus tard que pourrai,  
 Vous convient donc un peu de tems attendre,  
 Et vous prendrez, je vois, le tout en gré,  
 Ne voudriez que je m'allasse pendre  
 Pour abrégér ; au moins rien n'en ferai ;  
 Si le comptiez, compteriez sans votre hôte,  
 Mais moi défunt, je suis à vous sans faute,

## RECUEIL DE PIÈCES

Prenez mes Vers , faites en vos choux gras ,  
Force fera de souffrir ce martyr ,  
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire ,  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas,  
Ne sçais-je même encore quand j'y pense  
S'il y feroit bien sûr après ma mort ;  
Ne vous hâtez de vous mettre en dépense  
Que n'aie eu tems de m'endormir bien fort.  
Certains défunts , qu'il ne vous en déplaise ,  
Sont quelquefois d'humeur assez mauvaise ;  
On parle tant par tout de revenants ;  
Si par hazard j'allois être du nombre ,  
Ce que je pense étant chez les vivans ,  
Le penserois tout de même étant Ombre.  
Or , vous le dis , avenant mon trépas ,  
Si m'aperçois que chez-vous on s'empresse  
A me mouler & mettre sous la presse ,  
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas  
Sur le minuit quelquefois ne revienne ,  
En vous criant , quartier Monsieur Estienne ;  
Monsieur Estienne , eh ! ne m'imprimez pas.



# ÉPÎTRE II.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSIEUR

LE DUC DUMAINE.

*Sur un présent de vingt-deux pâtés qu'il avoit en-  
voyez aux Jesuites, qui sont chargez du  
Journal de Trevoux,*

PLEINS de vos dons, comblez de vos bienfaits,  
PRINCE, en bonté, des Princes le modele,  
Encor faut-il en Vers, bons ou mauvais,  
D'un compliment faire aujourd'hui les frais,  
Et vous en dire au moins quelque nouvelle.  
D'autres défauts on nous reproche assez,  
Comme il appert par maints & maints volumes  
Faits en ce tems, & faits aux temps passez,  
Que gens de bien ont chez eux ramassez;  
Mais pour ingrâts jamais nous ne le fîmes:  
Sur-tout sçavons comme l'on doit priser  
Tout don qui part d'une Auguste Personne,  
Et qu'on ne peut assez préconiser

Et le présent, & celui qui le donne.

En cas pareil nous faisons tous effort.

Pour Vous, GRAND PRINCE, on n'en sçauroit  
trop faire ;

Mais pour tel œuvre il faudroit un Homère.

Moi qui de reins ne me sens assez fort ,

Bien mieux ferai de venir à l'histoire

De vos Pâtez. Ils vinrent à bon port ,

Tous vingt & deux , si j'ai bonne mémoire ,

Pas un ne fut perdu dans le Charroi ;

Malgré la crotte , & la pluye , & l'orage ,

Tout arriva sans déchet ni dommage ,

Tant prudemment fut conduit le Convoi.

O R quand il vint terminer sa carrière

Dans le Collège à qui LOUIS LE GRAND ,

Roi des François , & votre Auguste Père ,

Donna son Nom par grace singulière ,

Dieu sçait s'il fit du fracas en entrant.

Parut alors le docte Abbé Boissière ,

Qui minuant quelque beau compliment ,

Beau pour le sûr , car d'autres n'en sçait faire ,

En Conducteur s'avança gravement.

A son aspect nous crûmes bonnement

Qu'en qualité de Bibliothécaire

De V O T R E A L T E S S E , il venoit de sa part

Nous apporter Livres plein un brancart,  
 Ou Manuscrits de Note non vulgaire :  
 Vous eussiez yû nos Sçavans accourir ;  
 Et tous voulant s'éclaircir de la chose ,  
 Du Conducteur à l'envi s'enquerir ,  
 Si c'étoit Grec ou Latin , Vers ou Prose ?  
 De quel volume ? Et comme entre Sçavans ,  
 Sur tout cela les goûts sont différents ;  
 Tel pour l'Hébreu , tel pour le Grec opine ,  
 On s'échauffoit , & l'on disputoit fort ,  
 Quand le Convoi tirant vers la Cuisine ,  
 Mit sur ce point tous nos Sçavans d'accord.

V E R S eux alors le docte Abbé s'avance ,  
 Et d'un ton haut dit : Peres Reverends ,  
 Point de débat , vous ferez tous contens ,  
 Chacun de vous peut selon sa science  
 Sur Livres tels exercer ses talens.  
 Tous sont complets , & de bonne nature ,  
*In folio* , reliez à profit ,  
 Dorez sur tranché , & sur la couverture ,  
 Mieux n'auroit fait Boyer \* sans contredit.  
 Point n'y verriez Livres de contrebande ,  
 N'en ayez peur ; mais beaux & bons Journaux ,  
 Non de Leipfic , Angleterre ou Hollande ,

\* *Fameux Relieur.*

## 12 RECUEIL DE PIÈCES

Mais Journaux tels que l'on les fait à Seaux,  
Pour en juger doctement, SON ALTESSE  
Aux Ecrivains de Trevoux les adresse ;  
Feuilletez-les & direz avec nous,  
Qu'ils sont parfaits, & que dans leur espèce  
Ils valent bien ceux qu'on fait à Trevoux.

QUAND l'Orateur eut exercé sa langue,  
En tels propos de chacun fort goûtez,  
On lui donna pour prix de sa harangue,  
Un des Journaux qu'il avoit apportez ;  
A Tourneli grand Docteur de Sorbonne,  
Qui de Trevoux revise les Ecrits,  
Fut envoyé par discrete personne  
Pareil Volume, & l'un des mieux fournis,  
Afin qu'il pût en dire son Avis.

DE vingt & deux en bonne arithmétique,  
Qui deux retranche, il n'en reste que vingt,  
C'étoit encore pour nous de la pratique,  
Pour partager le travail, il convint  
Chercher secours, D'abord au Grand-la-Chaize  
D'avis commun il en fut dépêché  
Deux des plus beaux, pour les lire à son aise ;  
Bien que d'affaire il soit moult empêché,  
Point ne doutez qu'en homme ptude & sage,  
Il n'ait trouvé du tems pour cet Ouvrage. \*

Il suffisoit, P R I N C E, qu'il vînt de voûs,  
Et l'on sçait bien, quelque soin qui le presse,  
Qu'il quitte tout pour servir V O T R E A L T E S S E,  
A son exemple autant en faisons-nous

Q U A T R E pareils à la Manse commune  
Furent livrez, ce qui vint bien à point,  
Car nos profès, gens tendres de pécune,  
De tels Journaux chez eux ne lisent point.  
Or encor bien, que par male fortune,  
L'âge à plusieurs affoiblissant les yeux,  
Leur ait rendu les paupières moins nettes;  
Soyez certain, P R I N C E, que le plus vieux  
Les a pourtant fort bien lûs sans lunettes.

P O U R les petits Loyolas nouveaux-nez,  
Qui font à part leurs saintes caravanes,  
Sevrez du monde, & de tous soins profanes,  
Deux des Journaux ont été destinez.  
Toute autre étude on sçait leur interdire;  
Mais il est bon, comme nous semble à tous,  
Qu'en ces Journaux dont nous sommes jaloux,  
Dès l'âge tendre ils apprennent à lire,  
Jusques où va votre bonté pour nous.

D O U Z E restoient, douze pour le college,  
Deux tiers pour nous, un tiers pour les Préfets,  
C'est des aînez le droit & privilege;



En maint pais un tiers pour les Cadets ,  
Quelquefois rien , ou peu par aventure ,  
Mais nous avons trouvé la loi trop dure :  
Ne voulant pas d'ailleurs très-prudemment ,  
Que quand un jour on viendrait les semondre ,  
De nous aider pour le remerciement ,  
Comme autrefois ils pussent nous répondre ,  
*Nescio vos* , qu'on venoit un peu tard ,  
Leur demander , en leur faisant caresse ,  
Vers bien tournez & polis avec art ,  
Pour des Pâtez , ou mets de telle espece ,  
Dont ils n'auroient pourtant mangé le lard.

A P R E ' s qu'ainsi l'on eut fait le partage ,  
Convint vacquer aux huit pour nous restez ,  
Huit des plus beaux , si les ai bien cottez ;  
Les oublier eut été grand dommage ,  
Et maint Sçavant les auroit regrettez ;  
De Livres tels ne faut perdre une page.  
A l'examen ils furent donc citez ;  
Quand avec pompe on les eut apportez ,  
Chacun se mit de grand cœur à l'ouvrage ;  
C'étoit un zele , une ardeur , un courage ,  
Ne vîtes onc Journaux mieux feüilletez.

E N feüilletant on fit à l'ordinaire ,  
Sur le dessein , l'ordre & l'arrangement ,

Mainte Remarque , & maint beau Commentaire ;  
Quoique , pour moi , n'y sois Grec autrement  
A tout hazard j'en fis pareillement ,  
Et je disois : Faut avoïer l'affaire ,  
Princes toujours dans ce qu'ils daignent faire ,  
Sçavent répandre un certain agrément  
Au stile , au tour qui passe le vulgaire ,  
A ne sçai quoi qui plaît ne sçai comment ,  
On reconnoît toujours leur caractère ,  
Tout ce qu'ils font , ils le font noblement.

Comme l'Ouvrage étoit de longue haleine ,  
Il y falut maintefois revenir ,  
Mais pour vous PRINCE, on ne plaint point la peine.  
On eût voulu pouvoir ne point finir ;  
On s'y portoit gaïment , & je vous jure  
Que de ces doux & délicats Journaux ,  
Onc un moment n'ennuya la lecture ,  
Jeunes & vieux les trouverent fort beaux.

Où quand chacun en eut sa fourniture ,  
Et que l'on vint à parler d'Ecriture ,  
A demander Madrigaux ou Sonnets  
D'après Marot , ou bien d'après Voiture ,  
Pour celebrer & chanter vos bien-faits ,  
Maint s'excusoit sur un Si , sur un Mais ;  
Et dans l'ébat tel avoit fait merveille ,

Qui commença lors à baisser l'oreille,  
Non que chacun ne sentît dans le cœur  
Tout le retour & la reconnoissance,  
Que méritoit votre Magnificence ;  
Mais, l'entreprise à plus d'un faisoit peur,  
Aussi n'étoit-ce une petite affaire ;  
Car quoiqu'on fût charmé de vos bontez ,  
Rimer des Vers dignes d'être goûtez ,  
D'un Prince à qui l'excellent seul peut plaire ,  
Est chose, au moins , plus difficile à faire ,  
Que recevoir & manger des Pâtez.

Qu'eût plût à Dieu , que de ce sel Attique ,  
Qu'en votre Cour on seme à pleine main  
A notre Muse écolière & rustique ,  
Dans les Pâtez fût venu quelque grain !  
Que Malezieu , que Genest le Lyrique ,  
Qui des bons Vers ont trouvé la fabrique ,  
Eussent daigné de leur Art tout divin  
Nous enseigner la sçavante pratique ,  
Et nous prêter un peu de ce goût fin ,  
Qui fait partout priser leur Poétique ;  
Eussiez été , sans crainte de critique ,  
Servi plutôt aujourd'hui que demain.  
Mais, P R I N C E , hélas ! comme bien pouvez croire ,  
A nous chetifs n'appartient telle gloire ;

Vers bien rimez ne cherchez point ici ,  
Et telle quelle agréez notre offrande ,  
Plus n'en sçavons ; peut-être de ceux-ci ,  
Où des Pâtez ai tracé la légende ,  
PRINCE , riez , & la Princesse aussi ;  
Or riez-en , ne vous en faites faute ;  
Car vous le dis , PRINCE , si vous comptez  
Avoir des Vers qui vaillent les Pâtez ,  
Est tout certain que comptez sans votre hôte.  
Outre que l'Art chez nous ne va si loin ,  
Trop bien sçavez , Prudent comme vous êtes ,  
Que dans ce tems , quoiqu'on cherche avec soin ,  
Est plus aisé de trouver au besoin  
Bons Pâtissiers , que trouver bons Poëtes.





# ÉPÎTRE III.

## A MONSIEUR

### L'ÉVÊQUE D'ANGERS.

*Sur ce qu'il avoit mandé à l'Auteur, que n'entendant point  
parler de lui il l'avoit crû mort, & avoit dit nombre  
de De profundis à son intention.*

**D**E vos nombreux & beaux *De profundis* ;  
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis ;  
Toujours ai fait grand cas de vos prières ,  
Toujours de même en veux faire grand cas ,  
Mais celles-ci sont un peu meurtrieres ,  
J'en ai tremblé, je ne cele pas.  
De ma frayeur, peut-être allez-vous rire ;  
Et vous direz que je m'alarme à tort ;  
A tout cela je n'ai qu'un mot à dire ,  
*Deprofundis* , semble appeller la mort ;  
Et réciter dans la forme ordinaire  
Avant le temps ce Pseaume mortuaire ,  
C'est réveiller , comme on dit , chat qui dort.

Car que sçait-on ? la mort peu charitable ,  
Qui lors peut-être à moi ne pensoit pas ,  
Au triste son d'un Verset lamentable ,  
Peut , revenant tout d'un coup sur ses pas ,  
Se raviser ; & comme il n'est que chance ,  
Si la camarde alloit , sans autre avis ,  
Dire en portant contre moi la sentence ;  
Hâpons toujours celui-ci par avance ,  
Il est lotti de ses *De profundis* ;  
Seigneur Prélat , vous en auriez sans doute  
Quelque regret , ou je vous connois mal ,  
Et vous diriez dans le cœur il m'en coûte  
Un serviteur zélé , certe , & loyal.  
Mais cependant j'en tiendrois pour mon compte ,  
Et quand là-bas la mort nous a reclus ,  
Ne faut penser qu'ici haut on remonte ;  
Depuis long-tems la mode n'en est plus.  
Bien est-il vrai , si l'on en croit l'histoire ,  
Qu'aux tems passez il s'est vû des Prélats ,  
A qui le Ciel pour couronner leur gloire  
Permit d'ouvrir les portes du trépas.  
Aux saints devoirs , comme eux, toujours fidele ,  
Vous possédez leurs vertus & leur zele ;  
Comme eux aussi vous feriez , je le croi ,

En un besoin quelque prodige insigne ,  
Du Toutpuissant l'assistance benigne  
N'en voudroit pas démentir votre foi :  
Mais s'il falloit , comme j'en suis peu digne ,  
Que tel indult ne tombât pas sur moi ,  
Que mes méfaits y missent quelque obstacle ,  
Je pourrois bien rester dans le grabat ;  
Pour le plus sûr mieux vaut, Seigneur Prélat ,  
Vous épargner la façon d'un miracle.

Laiſſons la mort sans lui hoher le frein ,  
Paſſiblement paſſer ſon droit chemin ;  
Aſſez déjà ſur nos jours elle rogne :  
De ſes fourriers le dangereux eſſain  
N'amenera que trop tôt notre fin ,  
Ne hâtons point , s'il vous plaît la beſogne.

Dès qu'une fois , de ſa fatale main ,  
La mort viendra terminer ma carrière ,  
Et que garni d'un ſurtout de ſapin ,  
Elle m'aura , narguant le Medecin ,  
Tout de mon long mis dans ſa gibécierre ;  
Chantez alors & Pſeaumes & Leçons ,  
Répons , Verſets , & Proſes , & Vigiles ,  
Et *Requiem* de toutes les façons ,  
Pour les défunts ce ſont meubles utiles ,

Et j'en veux bien quand le cas écherra,  
Mais à présent treve de *Libera*.

Graces au Ciel qui formant ma machine,  
Me prémunit d'un bon temperament,  
Je ne connois estomac ni poitrine,  
Et rien encor chez moi ne se dément,  
Si c'est en moi la bile qui domine,  
Si c'est le sang, ou le flegme, & comment ?  
Que qui voudra le cherche & l'examine,  
Je ne m'en mets en peine nullement.  
Toujours mon pous de même pas chemine,  
Et dans son cours est troublé rarement.  
Contre la fièvre, & la fureur mutine,  
Sans employer ni drogue ni racine,  
La diete est tout mon retranchement,  
J'honore fort toute la médecine,  
Et par respect j'en use sobrement.  
Conclusion, je me porte à merveille ;  
Or sur cela, voici mon compliment ;  
Tant qu'ici-bas bien mangeant, bien dormant,  
Je jouïrai d'une santé pareille,  
De vos nombreux & beaux *De profundis*,  
Seigneur Prélat, bien grandmerci vous dis.





# ÉPÎTRE IV.

## A MONSIEUR \* \* \*.

**J'**EN ai promis , le fait est tout constant ,  
 De le nier je ferois grand scrupule ,  
 Promis des Vers , bon ou mauvais , s'entend ,  
 Tout de nouveau je les promets d'autant ,  
 Voire s'il faut , vous en ferai cédule ;  
 Mais que cela soit de l'argent comptant ,  
 Nenni Déa , non , ne soyez si crédule.

Ce sont deux points que promettre & tenir ;  
 Quant au premier , j'y consens avec joye  
 Pour le présent , comme pour l'avenir ,  
 Les prometteurs Dieu puisse-t-il bénir ;  
 Promesses sont des paroles de soye ,  
 Chiche n'en suis , j'en ai toujours en voye ,  
 A tout venant je suis prêt d'en fournir ,  
 Onc pour si peu ne me ferai honnir ,  
 Tant qu'on voudra j'en donne & j'en envoie ;  
 Mais à l'effet si l'on prétend venir ,  
 Je n'y suis plus , c'est une autre monnoye.

Ah ! quelle horreur , direz-vous à ces mots ,  
Vous dont l'humeur est si franche & loyale ,  
Peut-on tenir de semblables propos  
Et débiter cette indigne morale ?  
Quoi ! De promettre il sera donc permis ,  
Et de manquer quand on aura promis ?  
Homme d'honneur doit garder sa parole :  
C'est fort bien dit , les droits en sont sacrez ;  
Mais *distinguo* , Signor , en quelle Ecole ;  
Ne sçavez pas que j'ai pris mes degrés  
En Faculté de fine Normandie ,  
Et fait mon Cours , dont j'ai de bons témoins :  
Là de promettre , & même sur la vie ,  
Quand de tenir on n'auroit nulle envie ,  
On ne fait faute en ses petits besoins ;  
L'honneur pourtant n'en souffre nulle tache :  
Qu'on ait faussé sa parole vingt fois ,  
On n'en perd pas un poil à sa moustache :  
Chaque païs a ses Us & ses Loix.  
Que sur cela votre courroux s'allume,  
Moralisez , en sévère Caton ,  
Je vous dirai tout net , c'est la coutume ;  
Et , s'il vous plaît , comment la nomme-t-on ,  
Cette coutume ? On la nomme la sage

Par excellence , en voici la raison :

C'est qu'en tout lieu , comme en toute saison ,

Il n'en est point de plus utile usage ,

Ni de plus sûr : on m'en a fait leçon

Sept ans entiers , si ma mémoire est bonne ;

C'est droit acquis , je m'en fers quelquefois ;

Or bien sçavez qu'en usant de ses droits ,

On ne fait tort en ce monde à personne :

D'où je conclus , & crois conclure bien ,

Après avoir visé toutes les pièces ,

Que , nonobstant tous sermens & promesses ,

Foi de Normand , je ne vous dois plus rien ,

Fors le respect , car ma Muse est discrete ,

Et celui-là ne se vend , ni s'achete ,

Vous me direz , achetez-vous les Vers ?

Je les achete ; oui , n'en faites de doute ,

Et qui pis est , vû le prix qu'il m'en coûte ,

Depuis un tems je les trouve fort chers .

Trouvez marchand à qui ma Muse agrée ,

Je la lui vends , & lui vends de l'ennui ,

Pour ses lecteurs aussi-bien que pour lui :

Mais je crois bien que pareille denrée

Trouvera peu de marchands aujourd'hui .

Telle qu'elle est , si je veux vous en croire ,

Au Bourniquet \* pourtant en fait-on cas ;  
 Pour un Rimeur ce n'est pas peu de gloire :  
 Mais sur ce point ne me flattez-vous pas ?  
 Quoi qu'il en soit , flattez toujours , n'importe ,  
 Bien vous le passe , & je vous dis ici  
 D'après quelqu'un qu'on flattoit de la sorte ,  
*Tu m'aduli , mà pâr tu mi piaci.*  
 Oüi , je m'en tiens à votre témoignage  
 Touchant ce fait , & ne veux rien de plus ;  
 D'en appeller je n'ai pas le courage ,  
 Honte auroit beau me prêcher là-dessus.  
 Onc à Rimeur honte ne fit dommage ,  
 Sur le Parnasse on tient que c'est abus.

Mais entre-nous , voyez comme tout change ,  
 Il fut un tems , & le cotterois bien ,  
 Que quand on m'eût accablé de loüange  
 Au Bourniquet , l'aurois compté pour rien.  
 Pour le present il en est autre chose ;  
 D'encens qui vient de ce petit canton ,  
 Je prise plus cent fois la moindre dose ,  
 Que tout celui que fournit l'Helicon.  
 D'où peut venir cette métamorphose ?

\* Maison dans le fauxbourg d'Orleans où demouroit le Cardinal de Boüillon , avant sa sortie de France.

Bien le voyez : tant vaut l'homme dit-on ,  
Tant vaut sa terre , & tant vaut sa maison.  
Le texte ici n'a pas besoin de glose ,  
Et qui voudra remonter à la cause ,  
Dira d'abord , le Proverbe a raison.

De tout ceci ne peut-on pas conclure ,  
Que si bien-tôt par la faveur des Dieux  
Certain Seigneur s'approchoit de ces lieux ,  
Le Bourniquet pourroit par aventure  
En valoir moins , & nous en valoir mieux.  
Or vous le dis bien clair , & le repete ;  
Quand je devrois m'attirer le courroux  
Du Bourniquet , & peut-être les coups ,  
Déjà voudrois que la chose fût faite.  
D'autres que moi le voudroient bien aussi ,  
Et qui plus est ne vois ici personne ,  
Qui de bon cœur ne le souhaite ainsi ,  
J'attens toujours , & non pas sans souci ,  
Qu'enfin le Ciel à nos vœux le redonne ,  
Et n'y plaindrai les frais d'un grand merci.

Que plutôt à Dieu qu'au défaut de Pégase ,  
Je pûsse au moins , perché sur un criquet ,  
A travers monts voler au Bourniquet ,  
Et voir de près le Patron de la case ,

Là volontiers planterois le piquet ,  
Si l'on vouloit m'en ouvrir le loquet ,  
A tant de grace oserois-je prétendre ?  
C'est bien assez qu'on y souffre mes Vers ;  
Vous qui sçavez la route qu'il faut prendre ,  
Si le voulez sçavez bien me l'apprendre ,  
Au Bourniquet tous huis vous sont ouverts ,  
Et de plein pied vous pouvez vous y rendre ;  
Près du Patron oubliant l'Univers ,  
Là vous foulez & le voir & l'entendre ,  
Et l'admirer , l'un de l'autre s'ensuit ;  
Bien en ferois autant à votre place ,  
Mais on n'a pas toujours ce qui nous duit ;  
Jugez de-là , quelque mine qu'on fasse ,  
Que dans le fond le Bourniquet & vous ,  
Par cet endroit faites bien des jaloux.

Ne faut pourtant que si bonne fortune  
Aille vous faire oublier vos amis ;  
Jouïssiez-en ; elle n'est pas commune ,  
Mais bien sçavez ce que m'avez promis.  
De moi cherif ayez donc souvenance  
Dans votre gloire ; & quand y verrez jour ,  
Près de l'Altesse , ou près de l'Eminence ,  
Ce m'est tout un , faites un peu ma Cour.

Or pour cela ne faut tant de détour ;  
Suffit de peindre en un portrait fidele  
L'attachement , & l'ardeur & le zele ,  
Et le respect , dont mon cœur lui fait vœu ;  
Ajoûtez-y reconnoissance entiere  
Pour ses bontez ; bref , sur cette matiere  
N'apprehendez que d'en dire trop peu.  
A sa faveur recommandez ma Muse ,  
Elle a besoin d'un semblable support ,  
Si quelquefois au moins elle l'amuse ,  
Je suis content , & me voilà trop fort.  
Qu'après cela désormais on la fronde ,  
Fier d'un honneur qui releve ses droits ,  
J'oserois dire , elle a plû toutefois  
A la première Eminence du monde.



~~~~~  
 SUR LE PARQUET

D O N N E

A M<sup>me</sup> L'ABBESSE DE PREAUX

*le jour de sa Fête.*

J'Allois cueillir des fleurs , pour vous faire un bouquet ;

Elles s'offroient en abondance,

Et demandoient toutes la préférence ,

Jusqu'au moindre petit muguet ;

Quand un gros chêne à fiere contenance ,

Prit la parole en arbre d'importance ,

Et par ces mots rabatit leur caquet :

Canailles , taisez-vous , leur dit-il en colere ,

C'est bien à vous de vous offrir ici ;

Votre beauté fragile est courte & passagere ,

Un gratecu sur pied vaut mieux , sans vous déplaire

Que tout autant que vous voici ,

Dès que vous n'êtes plus au sein de votre mere.

Quant à moi , Chêne , il n'en est pas ainsi.

Vivant , ou mort , je suis toujours d'usage ,

On sçait me mettre en œuvre poliment.



Sous le nom de lambris , ou bien de parquetage .

Je ne suis pas d'un petit ornement.

Las du fardeau de la vieillesse ,

Je veux m'immoler galamment ,

Pour une illustre & sage Abbessé :

● Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement ;

Mon sort sera plus beau , que quand jusques aux cieux

J'élevois ma superbe tête ;

Et j'aspire au moment que tiré de ces lieux ,

J'aïlle en Parquet changé me montrer à ses yeux ,

Et servir de bouquet à sa nouvelle fête.

Ainsi fut fait , comm'il l'avoit réglé ;

Un Chêne de Dodone avroit-il mieux parlé :





## E P Î T R E V.

A M<sup>me</sup> L. M. D E M . . . .

*Qui avoit demandé à l'Auteur les Vers précédens, pour  
accompagner le Parquet dont elle faisoit present à  
Madame l'Abbesse de Preaux.*

P Our bien chanter l'Abbesse de Preaux ,  
Et le present que votre cœur lui donne ,  
Il eût fallu du moins un Despreaux ,  
La piece encor n'auroit été trop bonne.  
Mais quand du Ciel je pourrois obtenir  
De devenir Despreaux tout à l'heure ,  
Je vous le dis bonnement , que je m'eure ,  
Si je voudrois Despreaux devenir ;  
Non qu'il n'ait rang parmi les plus illustres  
Qu'on voit briller dans le sacré Vallon :  
Mais il faudroit vieillir de quelques lustres ;  
Et n'en déplaise au seigneur Apollon ,  
Au bon Pégase , aux Muses que j'honore ,  
Tout compassé , j'aime bien mieux encore ,  
Malgré la gloire & tous ses partisans ,

# 31 RECUEIL DE PIÈCES

Rimer plus mal , & vivre plus longtems.  
 Vous en ferez un peu moins bien servie ,  
 J'en ai regret , & pourtant n'ai pas tort ;  
 Vers bien rimez nous les prisons tous fort ,  
 Mais nous prisons encor bien plus la vie.

Vaille que vaille , il faut prendre ceux-ci ,  
 Ils m'ont coûté plus que je ne puis dire ,  
 Depuis trois jours je souffre le martyre ,  
 L'esprit bouché , la cervelle en fouci ,  
 A tout \* Auxois enfin je suis en butte ;  
 Point de quartier , j'ai beau crier merci  
 L'Epoux , l'Epouse , & tout le monde ici ,  
 Jusqu'au Papa Parfait me persécute.  
 J'ai dit , pourquoi me charger du paquet ,  
 Et que peut-on dire sur un Parquet ?  
 Dans une chambre un Parquet fait merveille ,  
 Mais dans des Vers il ne fait pas trop bien ;  
 En vain j'écris , je griffonne , je veille ,  
 C'est tems perdu , l'esprit ne fournit rien.  
 Si l'on parloit de vanter la sagesse ,  
 Et la vertu de votre illustre Abbessé ;  
 S'il ne falloit dans un pompeux écrit ,  
 Que mettre en Vers tout ce qu'en bonne prose ,

\* Auxois la Ferrière en Brie.

Autres & vous d'elle nous avez dit,  
 Avec plaisir j'entreprendrois la chose ;  
 Sans emprunter l'éclat de ses ayeux  
 J'en pourrois faire un éloge pompeux :  
 Mais un Parquet, hélas ! Par où m'y prendre ?  
 Phébus lui-même y perdrait son Latin :  
 En vain pourtant j'ai voulu m'en défendre,  
 On m'est venu relancer ce matin,  
 Dire il le faut, & cela d'un ton ferme,  
 En me donnant deux heures pour tout terme :  
 Quand il le faut, il le faut une fois.  
 J'ai donc d'abord un peu rongé mes doigts,  
 Mis en grondant mon esprit à la gêne,  
 Mais le trouvant plus sec que le Parquet,  
 Que vous donnez en guise de Bouquet,  
 A son défaut j'ai fait parler un chêne,  
 Qui bien ou mal, ainsi qu'il vous a plu,  
 A dit en Vers ce qu'aurez déjà lu.

Chênes parler, n'est chose si nouvelle,  
 Ceux de Dodone, ainsi qu'on l'a noté,  
 Avoient ce don, & d'une voix fidèle  
 Parloient jadis & disoient vérité.  
 J'en connois maints dans le siècle où nous sommes,  
 Je ne dis pas des chênes, mais des hommes,

Qui dans leurs dits n'en sçauroient faire autant ,  
Et de bien dire ils se vantent pourtant :  
A moult parler souvent la langue chope ,  
Au tems jadis bêtes parloient aussi ,  
Sans remonter jusques au tems d'Esopé ,  
Bêtes encor parlent en celui-ci ;  
Pour ce ne faut nulle métamorphose ,  
Cela se fait tout naturellement :  
Mais tout compté , selon mon sentiment ,  
Chênes parler , est encore autre chose ;  
Or sur ce que le chêne vous dira  
Gardez-vous bien de paroître incrédule ,  
Vous le pouvez écouter sans scrupule ,  
Dans ses propos jamais ne mentira.  
Faiseurs de Vers , le monde nous accuse ,  
D'avoir un peu mauvais bruit sur ce point ,  
J'ose pourtant en excepter ma Muse ,  
Elle vaut peu , mais elle ne ment point.

Dans le moment que j'écris cette page  
J'entends déjà du bas de l'escalier ,  
Certaine voix qui m'appelle à l'ouvrage  
Et m'avertit de prendre un tablier :  
Point ne chommons , chacun aide au menage :  
L'Été passé l'on me fit Tapissier ,

J'ai depuis peu changé de personnage,  
Et me voilà devenu Pâtissier.  
Non pas en Chef, je le voudrois bien être,  
Mais je commence, & me fais au métier,  
Apprentif suis, avant que d'être Maître;  
Sur mes progrès on juge que dans peu  
Je le serai; l'on me flatte peut-être,  
Mais, entre nous, je sçai déjà connoître  
La pêle à four d'avec la pêle à feu.  
Or qui verra l'ardeur & le courage,  
Dont je me porte à mon apprentissage  
Ne sera point surpris de ce succès . . . . .  
Mais n'est-ce point dégrader le Parnasse,  
Et si Phébus me faisoit mon procès?  
Il n'oseroit, j'en crains peu la menace,  
Et lui dirois, tout net & sans façon,  
Seigneur Phébus, calmez votre furie,  
Et faites grace à votre nourrisson.  
Qu'il en souvienne à votre Seigneurie,  
Au tems passé vous vous fîtes Maçon;  
Un Pâtissier vaut-il moins, je vous prie?  
Nous nous tuons à rimer jour & nuit;  
Quand nous avons épuisé notre veine,  
Un vain laurier est souvent le seul fruit,

Que nous tirons de toute notre peine.

Je prise fort vos lauriers , il sont beaux ,

Mais après tout c'est maigre nourriture ,

Encor du moins quand je fais des gâteaux ,

J'en ai ma part , j'en croque à l'aventure.

J'entends encor que l'on me cite au four ,

Seigneur Phébus , adieu jusqu'au retour ,

S'il faut opter , je suis pour la galette ,

Mieux vaut encor , je le dis sans détour ,

Estre ici-bas Pâtissier que Poëte.





# ÉPÎTRE VI.

A MADAME LA PRESIDENTE

BRUNET DE CHAILLY.

*Sous le nom d'une Dame de ses amies chez qui étoit  
l'Auteur.*

VOs lettres font toujours plaisir ,  
 Chere Chailly , je vous le jure ,  
 Les mots jettez à l'avanture  
 Y semblent placez à loisir ,  
 Et l'on diroit que la nature  
 Auroit pris soin de les choisir.  
 L'embarras est d'y bien répondre ,  
 Mais pour le faire comme il faut ,  
 Il me faudroit toute refondre ;  
 Et je crains , malgré le grand chaud ,  
 De ne faire que m'y morfondre.  
 Peut-être fort peu vous en chaut ;  
 Mais , ma Chailly , qu'il vous en chaille ;  
 Ou qu'il ne vous en chaille pas ,  
 Je vais tâcher vaille que vaille



De sortir de cet embarras.

Commençons donc notre besogne :

Vous êtes heureuse en Bourgogne ,

Et quoi qu'on dise de Grigny ,

Il s'en faut beaucoup qu'il réponde

Au mérite de Serigny.

Dans votre Châtel tout abonde ,

Tout y respire le bon goût ,

Jeux , plaisirs , grand-chère , & beau monde ;

Dames de Beaune sur le tout.

Ici je n'ai pour tout potage

Qu'un pauvre Hermite à colet noir

Et l'autre de même plumage

Que chez moi vous avez pâ voir ,

Et qui ne vaut pas davantage ;

C'est tout le compte ; & puis bon soir.

Vous me direz , c'est peu de chose :

Mais on se sauve comme on peut ,

Et n'a pas quoiqu'on se propose ,

Des Dames de Beaune qui veut ,

Malgré cela le tems se passe ,

Je ne puis vous dire comment ,

Mais toujours fort joyeusement ,

Dont au Seigneur nous rendons grace.

La nuit on dort tranquillement ,  
 Le jour on rit modestement ,  
 On chante , on lit , ou l'on converse ,  
 Permis de dire en conversant  
 Tout ce qui vient à la traverse ;  
 Et voilà comme on fait bon sang.  
 Avec cela bon vin en perce ,  
 Du Bourguignon , du Champenois ,  
 Soit l'un , soit l'autre à notre choix  
 Dans nos verres bien frais se verse.  
 Si du gibier vous faites cas ,  
 Sçachez que nous n'en manquons pas ,  
 Perdreaux & Lapreaux à leur suite  
 Viennent chez nous en bon état ,  
 Et tournent sur la lichefrite ,  
 Le tout sans bruit & sans éclat ;  
 Mais grace à qui d'un si bon plat ?  
 A Dieu d'abord , & puis ensuite  
 Au Garennier de Belesbar.

Franchement c'est un galant homme ,  
 Qui vous sçait faire Echec-&-mat  
 Le gibier le plus délicat  
 Qu'on trouve d'ici jusqu'à Rome ,  
 Quand il vient selon notre goût

## 40 RECUEIL DE PIÈCES

En Garennier fidele , exact ,  
Portant sur son cheval de somme  
Maints petits pieds d'un fin carat ,  
Il est digne qu'on le renomme ,  
Et nous crions alors : *Vivat*  
Le Garennier de Belesbat.

Mais quand par un destin contraire  
Il vient à vuide , ou ne vient pas ,  
Chose pour nous peu salutaire ,  
On lui dit injures à tas ,  
On le traite de miserable ,  
On le nomme faquin , goujat ,  
Gibier de gibet tout à plat ,  
Qui des plus grands crimes capable ,  
Le cœur plus noir que son rabat ,  
Sent le fagot , vient du sabat :  
Enfin le plus modeste à table ,  
Dans sa fureur envoie au Diable  
Le Garennier de Belesbat.

Nous aurions tort de nous en plaindre ,  
Tout le monde en est satisfait ,  
Et pour un Garennier parfait ,  
Je puis ici vous le dépeindre ,  
Il a des talens en effet

Où nul autre ne peut atteindre :  
Qu'il poursuive comme il a fait ,  
Nous le ferons boire au buffet ,  
C'est tout le mal qu'il ait à craindre ,  
Croyez-en ce que vous voudrez ,  
Nous sommes gens fort moderez ,  
Et nous avons l'ame si bonne ,  
Que quand nous sommes bien lestez ,  
Bien abbreuvez , bien appâtez ,  
Nous ne voulons mal à personne.

Pour Vous , nous vous voulons tout bien ,  
Helas ! que n'êtes-vous des nôtres ,  
Vous ne sçauriez y gâter rien ;  
Nos Hermites dans l'entretien  
Le disent tout comme les autres ;  
Mais vous & votre cher Epoux ,  
Qu'on aime presqu'autant que vous ,  
Parlez-vous de nous dans les vôtres ?

C'en est assez , peut-être trop ;  
J'ai pris le secours de la Rime.  
Pour me sauver par le sublime ,  
Et vous rattrapper au galop.  
Adieu , c'est sans ceremonie ,  
Le mieux est d'en user ainsi ,

Si l'on en croit Monsieur d'Hanfy  
Et toute notre compagnie :  
Adieu, Madame, & Dieu vous gard  
Des visites longues d'une aulne  
Que vous font les Dames de Beaune,  
Sur tout lorsqu'elles s'en vont tard,





# ÉPÎTRE VII.

A MONSIEUR

A. C. A. L. C. D. A.

*Sous le nom de sa belle sœur, en lui envoyant de petites  
figures Chinoises en broderie.*

**V**ous négligez bien les bons hommes ,  
De partir sans vous en charger ;

Pourtant deviez-vous bien songer  
Que dans la saison où nous sommes  
Ce n'est pas chose à négliger,  
Cette denrée est assez rare

Pour qu'on ait droit d'en être avare ;

Je le jure en femme d'honneur ,  
Pour tout autre j'en ferois chiche ,

Mais pour vous , grave Sénateur ,

Je vous les donne de bon cœur ,  
Il m'en reste un , je suis trop riche ,

Leur figure vous fera peur ,  
Mais n'en jugez pas par la mine ,  
On peut s'y tromper quelquefois ,

## **47**      **RÉCUEIL DE PIÈCES**

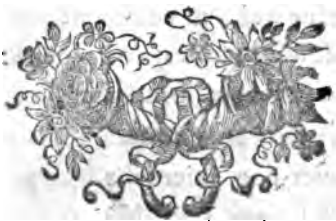
Et s'ils on l'air un peu Chinois,  
Il ne faut pas qu'on s'imagine,  
Que cette marchandise-là  
Ne se peut trouver qu'à la Chine,  
C'est beaucoup dire, mais holà;  
On en trouve parci par là,  
Aux païs Chinois & dans d'autres,  
Et même sans aller si loin,  
Qui les chercheroit avec soin  
En pourroit trouver dans les nôtres;

A tout hazard gardez ceux-ci,  
La dépense n'en est pas grande,  
Je vous les livre tous ici,  
Leurs femmes & le Diable aussi,  
Qui s'est faufilé dans la bande;  
Et pour le prix que j'en demande  
Il suffira d'un grand merci.

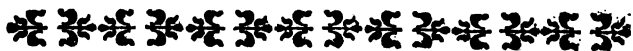
Vous me direz c'est cas étrange;  
Qu'ils ont ces bons hommes si bons,  
Toujours le Diable à leurs talons,  
Et qu'on n'y trouve jamais d'Ange,  
Le fait est sûr & trop certain,  
Mais qu'y faire? C'est leur destin.  
Job en son tems fut un bon homme,

Et vous sçavez pourtant en somme ,  
Qu'il eut , le pauvre malheureux ,  
Durant un tems long & fâcheux ,  
Sa femme & le Diable à ses trousses.  
C'étoit trop d'un ; mais qui des deux  
Donna de plus rudes secousses ,  
C'est de quoi l'on dispute fort ,  
Et même on dit que la Sorbonne  
Sur ce point là n'est pas d'accord.

Mais qu'une femme aimable & bonne  
Puisse rendre heureux un Epoux ,  
Je n'en ai vû douter personne ,  
Nos Docteurs nous l'assurent tous ;  
Et si je doutois du contraire  
Pour sçavoir le vrai de l'affaire  
Je n'irois consulter que vous.







# ÉPIÎTRE VIII.

## A MONSIEUR \*\*\*.

**J**E vous redemande mes Vers,  
 Et vous m'en envoyez des vôtres ;  
 J'y gagne plus que je n'y perds,  
 Ils valent les miens & bien d'autres,  
 Mais, à vous parler franchement,  
 C'est toujours répondre en Normant.

Pardonnez ce petit reproche  
 A mon juste ressentiment :  
 Un Poëte ordinairement  
 A toujours quelque trait en poche,  
 Que son corroux malin décoche,  
 Sans songer sur qui, ni comment,  
 Dès qu'il voit devant lui qu'on cloche :  
 Or pour ne point vous le mâcher,  
 Vous êtes né sous un clocher  
 Où pour sauver une anicroche  
 La langue est sujette à clocher.  
 Vous êtes fort heureux en rime,

Et je conviens que du Royer  
Rime fort bien avec Boyer ;  
Mais un sçavant maître d'escrime ,  
Pour ne rien devoir qu'à son art ,  
Auroit évité , ce me semble ,  
Ces deux beaux noms que le hazard  
A fait si bien rimer ensemble.  
Passe encor que pour une fois  
Par nécessité l'on les mette ;  
Mais le rimeur est aux abois .  
Qui dans douze vers les repete.  
Vous avoüez de bonne foi ,  
Que la rime est foible de foi  
Et vous priez qu'on vous la passe ;  
Elle est de trop mauvais alloi ,  
Et je ne puis vous faire grace.  
Mais je vous donne un bon conseil ,  
Sans faire rimer l'un à l'autre ,  
Le nom de Boyer & le vôtre ,  
Faites rimer en cas pareil ,  
Quoi qu'on en dise & qu'on en glose ,  
Du Royer avec du Royer ,  
Comme Boyer avec Boyer ,  
C'est à peu près la même chose ,

Corrigez votre plaidoyer :

Corrigez, mon cher, & pour cause,

Quand la rime aux règles s'oppose,

Il vaut mieux sans tant tournoyer

Baisser le ton & parler prose.

Je conviens qu'à ce défaut près

Vos Vers ont d'assez jolis traits ;

Mais ce petit défaut les gâte,

Outre qu'ils sont trop sans apprêts,

Et semblent faits fort à la hâte.

Excusez ma sincérité,

Je crains votre facilité ;

Elle vous flatte, elle vous tente,

Mais c'est un dangereux écueil ;

Parce qu'un terme se présente,

Il ne faut pas lui faire accueil.

Quand de son travail on est chiche,

On ne sçauroit aller bien loin ;

La rime n'est jamais trop riche,

Et demande beaucoup de soin.

Entre cent choisissez-en une,

Et ne la mettez que par choix ;

Dès que la rime est trop commune,

Le rimeur perd bien de ses droits,

Et sur le Parnasse François  
Ne fait jamais grande fortune.

Marot & ses contemporains,  
Gens sur cela sans indulgence,  
N'avoient rien de cette indigence.

De tous nos Poëtes forains.  
Chez eux de bonne intelligence  
La rime avec le sens s'agence,  
Le tour est libre & dégagé,  
Et dans leurs Vers l'air négligé  
Ne tient rien de la négligence.

La facilité vous plaît fort,  
Cultivez-la, j'en suis d'accord,  
Mais loin de la prendre pour guide,  
Tenez-lui toujours bien la bride.  
J'insiste beaucoup sur ce point;  
Aussi c'est la grande maxime,  
Dans nos Vers conquisons la rime,  
Et qu'elle ne nous mene point.  
Quand rime sur rime on entasse,  
On perd souvent bien du papier;  
Quatre vers tissus avec grace,  
Et bien polis sur le métier,  
Valent mieux qu'un poëme entier.

Ma Critique est un peu sévère  
Mais elle vous est nécessaire,  
Et vous devez en faire cas ;  
C'est un flambeau qui vous éclaire  
Et sert à diriger vos pas ,  
Je vous flaterois pour vous plaire ,  
Et ne vous critiquerois pas ,  
Si vous ne pouviez fort bien faire.





# ÉPÎTRE IX.

## POUR MONSEIGNEUR LE DAUPHIN\*.

*Au sujet d'une aventure arrivée entre lui & le petit  
Marquis de Brancas.*

**M**Uſe, prenez vos plus brillans atours,  
 Vos patins neufs, vos habits des bons jours,  
 Vos beaux pendants: ſoyez proprette & blanche,  
 Telle qu'un jour de Fête, ou de Dimanche.  
 Il faut partir dès demain pour la Cour;  
 Un jeune Prince, auffi beau que l'Amour  
 Enfant des Dieux, par ſes graces exige  
 De tous les cœurs un juſte hommage lige:  
 Chacun s'emprefſe à lui rendre le ſien;  
 Portez-lui vîte & le vôtre & le mien.  
 C'eſt ce DAUPHIN, ſeul gage qui nous reſte  
 D'un Pere, hélas! que le courroux céleſte  
 Malgré les cris des peuples gémiſſans

\* Aujourd'hui le Roi Louis XV.

Nous enleva dans la fleur de ses ans.

Fasse le Ciel appaisant sa colere ,

Qu'un jour le Fils nous remplace le Pere ;

Nous ne pouvons souhaiter aujourd'hui

Rien de plus doux , ni pour nous ni pour lui.

Mais arrêtez : que vois-je ici , ma Muse ?

Vous qui d'abord étonnée & confuse ,

Et dans le cœur murmurant contre moi ,

Vous défendiez d'accepter cet emploi ,

Au tendre nom du D A U P H I N de la France

Vous reprenez toute votre assurance ,

Et semblez même à votre air vif & gai

Ne demander qu'à partir sans délai.

Je vois le point , & je crois vous entendre :

Pour un Enfant dans l'âge le plus tendre ,

Et qui ne compte encor que trois moissons ,

Me dites-vous , faut-il tant de façons ?

Muse , tout doux : qui vous laisseroit faire ,

Vous me feriez à la Cour quelque affaire.

Je crois vous voir prompte à vous oublier ,

D'un pas léger & d'un air familier ,

Vers le D A U P H I N pour début d'ambassade

Les bras ouverts courir à l'embrassade.

Autant en fit dans un semblable cas

Jeune Marquis que vous ne valez pas ,  
Autant en fit , & compta sans son hôte ;  
Retenez-en , Muse , & n'y faites faute ,  
Toute l'histoire. Au Prince , certain jour ,  
Ce jeune Enfant alloit faire sa Cour.  
Sa Cour , que dis-je ? Helas ! C'est un langage  
Dont à trois ans on ignore l'usage.  
Sans tant tourner , disons qu'il l'alloit voir ,  
Plus par instinct même que par devoir.  
Le cœur qui fut son guide & son génie ,  
Ne connoît point tant de cérémonie.  
Depuis long-tems flatté de ce plaisir.  
Le pauvre enfant brûloit d'un vrai désir.  
De voir le Prince , & disoit à toute heure ,  
Quand le verrai-je ? Il se tourmente , il pleure ,  
Il veut le voir. Soyez sage , & demain ,  
Lui disoit-on , vous le verrez : soudain  
Il s'appaisoit ; une telle promesse  
Plus le touchoit que bonbons & caresse.  
Arrive enfin ce jour tant souhaité ,  
Long-tems promis , & souvent acheté.  
D'attendre au moins qu'un moment on l'instruise ,  
Point de nouvelle : il faut qu'on l'y conduise  
Sans différer. Enfin , pour faire court ,



On l'y conduit , ou plutôt il y court.

Dès qu'il le voit , ne se sentant pas d'aise ,

Il vole à lui , saute à son cou , le baise

De tout son cœur. Qui n'en feroit autant

Si l'on osoit ? N'en faites rien pourtant ;

Un tel début quoiqu'assez pardonnable ,

Muse , n'eut pas un succès favorable.

Bientôt le Prince étant débarrassé

Des petits bras qui l'avoient embrassé ,

Sur l'embrasseur jette un œillade fière ,

En reculant quatre pas en arrière.

Son petit cœur , mais noble , & qui se sent ,

Est tout ému de ce trait indécent.

Que fera-t'il ? Il s'agite , il secoue

Avec dépit ce baiser de sa joie ;

Et de sa main il semble s'efforcer ,

S'il est possible , au moins de l'effacer.

A tous ces traits d'un courroux respectable ,

Que dit , que fit , que devint le coupable ;

Coupable ? oui : qu'il soit ainsi nommé ,

Mais seulement pour avoir trop aimé.

Le pauvre Enfant dans une alarme extrême

Se fit d'abord son procès à lui-même ,

Les yeux baissés , immobile , interdit ;

Il reconnut sa faute, il en rougit ;  
 Son repentir répara son audace,  
 Par son respect il mérita sa grace,  
 Et s'approchant humblement du D A U P H I N ,  
 Il fit sa paix en lui baisant la main.

De tout ceci vous paroissez surprise,  
 Et votre esprit raisonnant à sa guise  
 Se dit tout bas ; Prince, tant soit-il grand,  
 Si jeune encor, entrevoit-il son rang ?  
 De son berceau touchant à la couronne,  
 Distingue-t'il l'éclat qui l'environne ?  
 Et de L O U I S présomptif Successeur,  
 De son destin connoît-il la grandeur ?  
 Muse, il la sent, s'il ne sçait la connoître :  
 Dans les Heros que pour regner fait naître  
 Des grands Bourbons la Royale Maison  
 Le sang inspire, & prévient la raison.  
 Le noble instinct qui dans leur cœur domine  
 Rappelle en eux leur auguste origine,  
 Et de ce sang reçu de tant de Rois  
 La Majesté reclame tous les droits.

Allez donc, Muse, & désormais instruite,  
 Sur ces leçons reglez votre conduite,  
 De ce Soleil sous l'enfance éclipsé

N'approchez point d'un air trop empressé,  
Sans affecter des airs de confiance  
Qu'une modeste & naïve assurance,  
Gagne le Prince, & puisse de sa part  
Vous attirer quelque tendre regard.  
Haranguez peu, mais que votre visage  
De votre cœur exprime le langage.  
Je ne ne dis pas qu'un petit compliment  
Assaisonné du sel de l'enjoûment,  
N'eût son mérite, & même ne pût plaire,  
Mais l'embarras, Muse, est de le bien faire;  
Le tout dépend des momens & du tour :  
Vous l'apprendrez des Rhéteurs de la Cour,  
Point ne connois, pour l'art de la parole,  
De plus adroite & plus subtile Ecole :  
Le beau parler vint au monde en ce lieu,  
Et compliment est leur Croix de par-Dieu.  
L'air du Pays qui de lui-même inspire  
Vous dictera ce que vous devez dire.  
Si cependant vous doutez du succès  
Retranchez-vous à faire des souhaits,  
C'est un encens qui fut toujours de mise ;  
Mais faites-les en Muse bien apprise.  
Vous trouverez de quoi dans le DAUPHIN ;

Et sur son compte on en feroit sans fin,  
Souhaitez-lui les vertus de son Pere,  
Ajoûtez-y les graces de la Mere,  
L'ame & le cœur du DAUPHIN son ayeul,  
De LOUIS, tout, il comprend tout lui seul:  
Lui souhaiter qu'à LOUIS il ressemble,  
C'est le doüier de tous les dons ensemble.  
S'il demandoit, comme il faut tout prévoir,  
Pourquoi ne suis moi-même allé le voir;  
Vous lui direz à l'oreille : mon Prince,  
Je crois qu'il a quelqu'affaire en Province:  
Mais en tout cas à lui ne tiendra point,  
Que ne soyez obéi sur ce point.





# ÉPÎTRE X.

A MONSIEUR

LE DAUPHIN\*,

*Pour lui demander permission de l'aller voir.*

Quand sur certain petit événement  
 Ma Muse alla vous faire compliment,  
 Elle vous dit, ou dû dire, MON PRINCE,  
 Qu'avois alors affaires en Province.  
 Elle dit vrai, pas d'un mot n'en mentit,  
 Car, m'en souvient, j'en avois un petit,  
 Et m'ont tenu quatre bonnes années;  
 Mais à présent elles sont terminées,  
 Et voudrois bien, puisque suis de retour,  
 Moi-même aller vous faire un peu ma Cour;  
 Or avisez, si le voulez permettre,  
 Et l'Ecrivain suivra de près sa lettre.

Quelqu'un peut-être, avec malignité,

\* Aujourd'hui le Roi Louis XV.

Dira tout bas , c'est curiosité.

Qu'il le dise : ouï , P R I N C E , de vous connaître  
Suis curieux , & l'on peut à moins l'être.

Depuis trois mois qu'un destin fortuné  
M'a dans les murs de Paris ramené ,  
De tous côtez j'entens à mes oreilles  
Gens qui de vous disent monts & merveilles.

Mon Dieu , dit l'un , que le petit D A U P H I N  
A dans son air & du grand & du fin !

Peut-on , dit l'autre , en un âge si tendre  
Et plus valoir & faire plus attendre !

Qu'il a d'esprit , ajoute un survenant ,  
Il apprend tout , & presque en badinant :  
Du Nord , du Sud , il distingue les plages ,  
Et sur la Carte il fait de longs voyages.

Sur tous ces chefs & sur maint autre point  
Chacun raisonne & l'on ne tarit point.  
J'entens le tout , P R I N C E , & de ces suffrages ,  
Je sçais pour vous tirer d'heureux présages ;  
Mais il me fâche , à vous le dire net ,  
De n'opiner toujours que du bonnet ;  
Sur ces propos , dont j'ai l'ame attendrie ,  
En vain j'admire , en vain je me récrie ,  
Je suis honteux , & pris au dépourvu

Quand on me dit : Hé bien , l'avez-vous vû ?

Et puis , d'ailleurs , quoique la Renommée ,  
Soit à surfaire assez accoûtumée ,

Je crains toujours , P R I N C E , qu'elle n'en ait  
Dit & cité bien moins qu'elle n'en sçait.

Elle a beau faire & nous vanter son zele ,

Je l'ai surprise à n'être pas fidelle ;

L'éprouverez peut-être quelque jour ,

Mais à LOUIS elle a joiué le tour.

Quand de ses faits éclatante interprete

En sa faveur elle enflloit la trompette ,

Vous eussiez dit au seul ton de sa voix

Qu'elle flatoit comme on flate les Rois :

Mais l'Etranger qu'elle attiroit en France ,

Voyant de près LOUIS & sa puissance ,

De sa grandeur surpris & transporté ,

Loin de trouver l'éloge trop flaté ,

Trouvoit , ainsi que l'avouéra l'Histoire ,

La Renommée au dessous de sa gloire.

De Vous aussi , P R I N C E , quoiqu'en petit ,

Elle pourroit en avoir trop peu dit ;

Au bruit public mille choses échapent ,

Qui sous les yeux charment , saisissent , frappent ;

C'est un sourire , un air de tête , un rien ,

Mais tout cela porte coup & peint bien :

Quand on commence ainsi que vous le faites ,  
Quand on est fait, P R I N C E , comme vous l'êtes ,  
Quelques couleurs qu'on donne à vos portraits ,  
Il n'est rien tel que d'être vû de près.





ÉPI<sup>A</sup>TRE XI.

EN RONDEAU.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

APRÈS L'AVOIR VÛ.

**I**L n'est rien tel, P<sup>R</sup>INCE, que de vous voir.  
La Renommée étoit une infidelle,  
Et je lui veux apprendre son devoir.  
Mon cœur plus vif & plus alerte qu'elle  
S'en défoit, & me disoit tout bas,  
Ne foyez point la dupe de son zele,  
Il en est bien qu'elle ne vous dit pas,  
Plus trouverez que sa voix n'en dépose :  
Je vous ai vû, P<sup>R</sup>INCE, & sans contredit,  
En fait d'esprit, d'air, & de toute chose,  
J'ai plus trouvé qu'elle ne m'avoit dit :  
Elle a chez moi perdu tout son crédit.  
Sur tous vos faits, je le jure & propose,

A son Bureau n'irai plus me pourvoir ;  
Chez vous le texte en dit plus que sa glose ,  
Il n'est rien tel , P R I N C E , que de vous voir.

En l'entendant jaſer ſur votre compte  
Et débiter votre los dans Paris ,  
De ſes diſcours , je l'avouë à ma honte ,  
En vrai badaut je fus d'abord épris.  
Sa Rhétorique ingenuë & naïve  
Devant les yeux ſçavoit mettre d'abord  
Cinq ans , & moins encor , en perſpective ,  
Puis alleguoit & le Sud & le Nord.  
Je l'écoutois : pour un âge ſi tendre :  
C'étoit beaucoup , & plus n'oſois prétendre ,  
Mais quand vous vis dans votre cabinet  
Sur carte nuë, où le double hemiſphere  
Ne preſentoit, qu'un diſque blanc & net ,  
Parler en maître & d'une main légère  
Tracer vous-même & marquer les climats ,  
Courir les mers , puis de chaque Couronne  
Fixer , borner , diſtinguer les Etats ,  
Et m'indiquer Iſles , Dieu me pardonne ,  
Qu'avant cela je ne connoiſſois pas ;  
Je fus ſurpris d'une route autre ſorte ,

Et dès l'instant pûs bien m'appercevoir ,  
 Que quelque trait que de vous on rapporte ,  
 Il n'est rien tel , P R I N C E , que de vous voir.

A mon retour j'avois l'ame charmée  
 Et savourois le tout bien doucement ;  
 Mais j'en voulois à cette Renommée  
 Qui vous avoit servi si foiblement.  
 Zelé pour vous , plein de dépit contre elle ,  
 Et ne cherchant qu'à lui faire querelle ,  
 Je la tançois d'un air assez bourru ;  
 Le croiriez-vous ? elle n'en fit que rire ,  
 Puis ajoûta : Quand j'anrois pû tout dire ,  
 C'étoit en vain , l'on ne l'auroit pas crû ,  
 A son calcul ce fut trait de prudence ,  
 Insinuant qu'au peu qu'elle avoit dit ,  
 Elle vouloit garder la vraisemblance ,  
 Et ne visoit qu'à mettre en appétit.  
 Le tour étoit hardi , ne lui déplaise ;  
 Mais quel que soit son art & son sçavoir ,  
 Cet aveu même autorise ma thèse ,  
 Il n'est rien tel , P R I N C E , que de vous voir.

La Renommée a la voix grande & forte

Quand

Quand il s'agit d'exalter les Héros ;  
Rien pour l'éclat sur elle ne l'emporte ,  
Mais elle prend leurs vertus trop en gros ;  
On aimerait qu'elle voulût s'étendre  
Sur des détails qu'elle néglige à tort ;  
Mais c'est un soin qu'il n'en faut pas attendre ,  
Sur les détails toujours elle s'endort.  
Vous y perdez , P R I N C E , je puis le dire ,  
Tout charme en vous , jusqu'au moindre sourire :  
L'humanité , la bonté , la douceur ,  
Du fond de l'ame aimables interprétés ,  
En cent façons dans tout ce que vous faites ,  
Semblent sortir & s'échaper du cœur.  
Combien de traits , pour nous d'heureux présage ,  
Que je serois peut-être sans sçavoir ,  
Si n'avois fait chez vous certain voyage ,  
Il n'est rien tel , P R I N C E , que de vous voir.

Vous le dirai-je ? oui dans le zèle extrême  
Que j'ai pour vous , j'ose en faire l'aveu ;  
Je me veux mal & j'ai honte moi-même  
D'en sentir tant & d'en dire si peu.  
Sur ma foiblesse en vain je me retranche  
En supprimant mille traits précieux ;

## RECUEIL DE PIÈCES

La Renommée a sur moi sa revanche ,

Je veux mieux faire , & je ne fais pas mieux.

Quoique de vous , P R I N C E , elle puisse dire ,

Quoique de vous ici l'on puisse lire ,

On en lit plus mille fois dans vos yeux.

Je le confesse à qui me le demande ,

Par tout au loin je l'écris & le mande ,

Je le publie , & de tout mon pouvoir ;

Je le dirois & je voudrois l'apprendre ,

Même aux rochers , s'ils me pouvoient entendre ,

Il n'est rien tel , P R I N C E , que de vous voir.





# ÉPÎTRE XII.

## A M. L. E. C. D \* \* \*

*En lui envoiant un mémoire des dégats faits par  
son Chat.*

**O**N dit bien vrai , que qui terre a , guerre a ,  
L'écrit présent trop vous le prouvera ,  
Seigneur C \* \*. lisez , si sçavez lire ,  
Ledit écrit , un Rudiment n'est pire ;  
S'il a dit vrai dans tout ce qu'il contient ,  
Ceci n'est pas de l'argent qui vous vient.  
Ce petit Chat a mine si jolie ,  
Que vous aimez jusques à la folie ,  
Le beau Minet , en moins de quinze jours ,  
Chez nos voisins a fait d'étranges tours.  
Serins croquez en fracassant leurs cages ,  
Chasse rompus sont les moindres dommages ,  
Onc il ne fut un semblable lutin :  
Tant que son hôte est venu ce matin  
Criant , jurant , & pour maint malefice  
Me menaçant de le mettre en justice.

Vous jugez bien que, pour l'amour de vous ,  
On a pris soin de rabattre les coups.  
J'ai fait venir Minet en ma présence ,  
Et tout d'abord l'ai tancé d'importance  
En lui disant : Comment, petit fripon,  
Qu'entens-je ici ? Minet, à ce sermon,  
Voyez hélas que la jeunesse est folle ,  
En gambadant m'a coupé la parole ,  
Et s'enfuiant comme un vrai malfaiteur  
A laissé là le prône & le prôneur.  
Il a fallu pourtant entrer en compte ,  
Et voir à quoi tout le dommage monte.  
Le trouverez au Mémoire cy-joint  
Que j'ai long-tems discuté point à point.  
Le mal est fait , nous n'y fçaurions que faire ,  
Mais il faut bien tirer Minet d'affaire.  
Pour l'avenir j'aurai soin d'y pourvoir ,  
Et je serai méchant , il faudra voir !  
Car je comprends enfin que la licence  
Vient à coup sûr de mon trop d'indulgence ,  
Plus ne serai si bon , je m'en repens ,  
Le lui ferai connoître à ses dépens.  
Sur le pardon la credule jeunesse  
Compte toujours , & sur notre foiblesse.

Voyez Minet : ne veux l'épouvanter ,  
Mais il pourra trouver à decompter.  
N'aurai-je pas raison , que vous en semble ?  
De tout ceci nous parlerons ensemble ,  
Lorsque ferez de retour en ces lieux ;  
Et cependant je crois que pour le mieux  
Il seroit bon d'acquitter le Mémoire ,  
Et d'étouffer cette vilaine histoire.  
La somme est forte & Minet a grand tort ,  
Mais bien voudrez pour lui faire un effort.  
Car autrement je crains qu'on ne l'affronte ,  
Pour lui , pour vous , ce seroit grande honte.  
Vous en ferez quitte pour cette fois  
En déleguant deux ou trois de vos mois ,  
Et ce qui peut vous venir des étrennes  
Qui serviront à payer ses fredaines :  
Le tout payé vous ne devrez plus rien ,  
Or payez donc comptant & ferez bien.







# ÉPÎTRE XIII. APOLOGÉTIQUE

*Du nommé Minet Chat de M. le C. D\*\*\*.  
audit Seigneur son Maître.*

**V**ous l'avez lû, mais l'avez-vous pû croire  
Ce que portoit le scandaleux Mémoire,  
Que contre moi Chat d'honneur & de bien  
A fabriqué quelque honnête vaurien.  
Ne le connois, ni ne veux le connoître,  
Mais gardez-vous de lui, mon petit maître ;  
Je veux mourir si dans l'écrit cité  
On vous a dit seul mot de vérité.  
Serins croquez, & leurs cages brisées,  
Sont faussetez méchamment supposées,  
Et j'en appelle ici comme d'abus.  
Que puissiez-vous vivre cent ans & plus ;  
Comme tous deux en dépit de l'envie  
Sont gais, gaillards, dispos & pleins de vie  
J'en dis autant du rhûme & des syrops,  
Et du surplus des articles tous faux ;

La porcelaine auprès du feu cassée,  
Est sur-tout chose heureusement pensée;  
Pour en casser il faudroit en avoir,  
J'ouvre grands yeux & je n'en sçaurois voir,  
Et bien sçavez que, pour raison fort sage,  
Pareil métal n'est guere ici d'usage.  
Bref pour n'entrer dans un détail plus grand,  
De tous dégats on rend Minet garant.  
Quelques chassis sont brisez par l'orage:  
Oh! c'est Minet, voilà de son ouvrage.  
Un brin de paille à terre répandu  
S'apperçoit-il? ô ciel! tout est perdu,  
Minet rompt tout, nos chaises sont en pieces,  
Minet en fait de toutes les especes,  
Par-ci Minet, & puis Minet par-là,  
Il rompt ceci, puis il brise cela,  
Il faut sur l'heure en dresser un Mémoire:  
Mémoire hélas! ou plutôt vrai grimoire.  
Voilà comment & surquoi fut dressé  
Ledit écrit, puis à vous adressé;  
Et quel écrit! où l'on n'a pas eu honte  
De faire entrer ma nourriture en compte,  
Et cependant deux ou trois liards de moi  
Dont je n'ai pas même mangé mon sou,

De méchans os & de l'eau toute claire ,  
Au bout du compte en font toute l'affaire ;  
Et si je crois par mes tours & mes soins  
Avoir gagné mes dépens tout au moins.  
On fait grand bruit de quelques gaillardises ;  
Mais pas un mot des fouris que j'ai prises ;  
Puis le *Pater* que vous connoissez bien  
Joint au Mémoire une Epître du sien ,  
Daube Minet à plaisir , & peut-être  
Quelque autre aussi sous main , mon petit Maître.  
Il dit qu'il est trop indulgent , trop bon ,  
Que désormais il changera de ton ,  
Que la jeunesse est & credule & folle . . .  
Je n'aime point tous ces dictons d'Ecole ,  
Je pense même entrevoir ses desseins ,  
Et quant à moi je m'en lave les mains ,  
Les mains , au moins , c'est à dire la pate ;  
Quoiqu'il en soit , la chose est délicate ,  
Y penserez comme sage & prudent ,  
Pour éviter tout fâcheux accident ;  
Et cependant , si vous voulez m'en croire ,  
Vous brûlerez au plutôt le Mémoire ;  
C'est le conseil que vous donne tout net  
Votre humble Chat & serviteur Minet ,

EPI<sup>A</sup>TRE XIV.

A MONSIEUR

PAJOT DES MARCHES.

*En 1711.*

**M**il sept cent onze est une bonne année,  
Mil sept cent douze aura lieu dans son temps,  
Et vaudra bien peut-être son aînée,  
Mil sept cent treize entre après sur les rangs;  
Puis mil sept cent quatorze & quinze & soize:  
De seize à vingt le chemin n'est si long;  
Et le ferez je crois bien à votre aise,  
Joignons-en cinq pour faire un compte rond:  
De vingt & cinq irez bien jusqu'à trente.  
Quand y ferez, le bide fut-il las,  
Faudra pourtant encor doubler le pas  
Jusques à tant que soyez à quarante.  
Or mil sept cens quarante étant venu,  
Bien étoffé, gros comme pere & mere,  
Je suis d'avis, si n'avez mieux à faire,  
Que de nous deux un chacun soit tenu

De comparoître à certaine journée  
En certain lieu qu'on appelle Viri ,  
Pour-décider de la meilleure année  
De ces vingt-neuf : la chose examinée ,  
Ce sera celle où vous aurez plus ri.  
Jusqu'à ce temps , si m'en croyez , beau Sire ,  
Rirez toujours , ne sçauriez faire mieux ,  
Et pour cela je supplirai les Dieux  
De vous donner souvent sujet de rire.  
Sur-tout ces ris bien revûs en détail  
Pour le passé l'affaire étant réglée ,  
Nous songerons à faire un nouveau bail :  
Votre famille y doit être appelée ,  
Et sur cela ne vous plaindra ses soins.  
Puis ne voulant rien faire à la volée ,  
Il sera bon d'avoir quelques témoins.  
Nous prendrons donc mes amis & les vôtres ,  
Tous bonnes gens , & tels qu'il nous les faut ,  
S'y trouvera qui le voudra des autres ,  
Et plaise à Dieu que n'y fasse défaut.





# ÉPÎTRE XV.

A MONSIEUR

A \* \* \*. D E M \* \* \* \*.

Q'U'est-ce donc, entre-nous, que cette fluxion,  
Qui sur vos pieds se coulant par surprise,

Les a mis depuis peu sous la sujettion ?

En vain sur ce point-là mon esprit subtilise ;

Après un jour entier de méditation,

Cette importante question

Chez moi reste encore indécise.

Je compatis beaucoup à votre affliction ;

Mais comment, s'il vous plaît, faut-il qu'on la baptise ?

On attend sur cela votre décision.

Ne seroit-ce point une entorce ?

Les Medecins disent que non.

Je les contredirois, si j'en avois la force ;

Pourtant faut-il que ce mal ait un nom.

Ne le pourroit-on pas qualifier d'enflure ?

Ce nom qui conviendrait, ce me semble, assez bien,

Met à couvert de la censure,

Et n'engage d'ailleurs à rien.

On pourroit même encor , s'ajustant au théâtre ,  
Le décorer du nom de crampe opiniâtre ,  
De foulure de nerfs , de maligne tumeur ,  
Je ne sçais de ces noms lequel est le meilleur.

Vous me direz , & que m'importe ?

La douleur qui m'accable occupe tous mes soins ;  
Qu'on baptise mon mal ou d'une ou d'autre sorte ,  
Couché sur mon grabat je n'en souffre pas moins.  
Fort bien ; mais ai-je tort pourtant, quand je suppose  
Qu'un beau nom dans nos maux soulage notre ennui ?

Quelque douleur que le mal cause ,

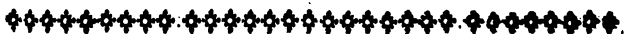
J'ai cru souvent remarquer qu'aujourd'hui  
On s'inquiète plus du nom que de la chose.  
Mais lorsque vous aurez obtenu guérison  
De ce mal douloureux que sous maint synonyme  
J'indique doucement & qu'enfin pour raison

Dans mes vers je laisse anonyme ;

Informez-vous un peu , si , comme je le crains ,  
Mon payeur que je crois galant homme sans doute ,  
N'auroit point par hazard , je ne dis pas la goutte ,  
Mais du moins quelque crampe ou quelque enflure  
aux mains,



# PIECES CRITIQUES.



## LA VALISE DU POÈTE.

*On caprice au voyage de Lucienne proche de Marly.*



ORSQUE je parts pour la campagne,

Je fais toujours de grands projets :

Poètes sont assez sujets

A bâtir châteaux en Espagne,

Et bâtissent à peu de frais.

Pour moi d'abord je me figure,

Que quand je verrai des forêts,

Des colines, de la verdure,

Et que j'entendrai le murmure

Des ruisseaux qui dans les Guerets,

Vont promener leur onde pure,



Les vers ne tariront jamais.  
 Pourrai-je voir une fontaine  
 Entre des cailloux ruisseler,  
 Sans m'imaginer que ma veine  
 S'en va tout de même couler ?  
 Cherchant des routes inconnues ,  
 J'irai me perdre dans les bois ,  
 L'Echo doit répondre à ma voix  
 Et la renvoyer dans les nuës ,  
 Sans qu'il soit besoin d'implorer  
 Apollon, ni ses neuf compagnes ,  
 Dans les bois & dans les campagnes ,  
 La moindre fleur va m'inspirer.

Ainsi je garnis ma valise  
 De plumes, d'encre, & de papier ;  
 Fort peu de livres & de mise,  
 Que j'ai grand soin de bien trier.  
 Chacun a son goût, mais Horace,  
 Par droit, ou par entêtement,  
 Tient chez moi la première place.  
 Peut-être les rangs au Parnasse,  
 Se trouvent reglez autrement ;  
 Mais quoiqu'on dise, & quoiqu'on fasse,  
 Je lui donne, sans compliment,

Le premier lieu dans mon bagage ;  
 Et sur cela point de langage ,  
 Je prétends qu'il ait son étui ;  
 C'est mon compagnon de voyage ,  
 Et je ne marche qu'avec lui.  
 Quand je lui donne compagnie ,  
 Terence en date est le premier ;  
 Avec ces deux , sans m'ennuyer ,  
 Je passerois toute ma vie.

Mais à ces mots j'entends crier ,  
 Hé quoi donc , l'élégant Catulle ,  
 Le fier & pompeux Juvenal ,  
 Le tendre & délicat Tibulle ;  
 Properce , Ovide & Martial ,  
 Sont-ils gens à traiter si mal ;  
 Si je comprends votre visée ,  
 On laissera pour la prise  
 Virgile qui n'eut point d'égal :  
 Oh ! sçachez que sur le Permesse  
 Votre Horace avec sa finesse  
 N'est tout au plus que son vassal ;  
 Apollon apprendra la chose ,  
 Le crime est grand & capital ,  
 Et je vais sur le champ , pour cause ,

En dresser mon procès verbal.

Je crains quiconque verbalise,  
Et n'aime point les différens :  
Le grand Phébus peut à sa guise,  
Et sans que je m'en formalise,  
Sur l'Hélicon régler les rangs ;  
Mais à même droit je prétends  
Le régler, moi, dans ma valise,  
Apollon n'a que voir dedans.

Que s'il falloit entrer en compte,  
Et plaider à son tribunal,  
Peut-être votre Juvenal  
N'en sortiroit-il qu'à sa honte.  
On sçait que c'est un vieux bourru  
Dont l'âpre & boüillante colere,  
Quand une fois il est feru,  
Ne feroit pas grace à son pere,  
Avec son ton aigre & mordant ;  
Ses bruyants éclats de paroles,  
Son air magistral & pédant,  
Ses emphases, ses hyperboles,  
Si l'on m'en croit, mon avis est,  
Qu'on l'envoie établir son siege  
Aux Sauromates, s'il lui plaît,

Où, s'il l'aime mieux, au Collège,  
Car pour parler net sur ce point,  
Dans ma valise on n'en veut point,  
C'est la faute aussi, qu'y ferai-je ?  
Pour Ovide, autrement, Nason,  
Qu'on le préconise & le loue,  
J'avourai que l'on a raison,  
Mais il faut aussi qu'on m'avoue  
Qu'il cherche un peu trop à briller.  
Pour moi, j'ai la tête blessée,  
Lorsque je lui vois tottiller  
En cent façons une pensée.  
A force de la ressasser,  
La pointe, au bout du tems, s'émousse,  
Et l'esprit vient à se lasser :  
Il ne faut pas toujours qu'on pousse  
Jusques où l'on pourroit pousser.  
Sa fécondité qu'on admire,  
Irrite ma mauvaise humeur,  
Et j'enrage contre un Auteur,  
Qui ne me laisse rien à dire.  
Horace & lui sont excellens ;  
Mais je leur trouve des talens  
De nature bien différente.

Selon les âges & les tems

Leur crédit tombe , ou bien augmente.

J'étois pour Ovide à quinze ans ,

Mais je suis pour Horace à trente.

Et Martial est-il un sot ?

Non , ses traits même ont dequoi plaire ;

Mais il court après un bon mot.

Horace attend tout au contraire ,

Que le bon mot vienne s'offrir ;

Et sans qu'il s'en fasse une affaire ,

Il sçait l'attraper sans courir.

Quand au grand & fameux Virgile ,

Qu'on ne sçauroit trop ménager ,

Quoiqu'il pût m'être fort utile ,

Je ne le fais point voyager

De crainte de quelque danger ,

Et je le garde pour la ville.

Enfin , pour finir sur cela ,

Catulle , Tibulle , & Properce ;

Et gens de ce calibre-là ,

Sont tous d'un assez bon commerce :

Comme quelquefois je les prens ,

Quelques fois aussi je m'en passe ;

Mais en tous lieux , comme en tous tems ,

Je veux toujours avoir Horace.

Vous mettez long-tems à partir ,  
Dira quelque cervelle sage ,  
Mais j'oubliois d'en avertir ,  
Tout ceci se dit en voyage.

Supposons donc comme certain ,  
Que déjà je suis en chemin :  
Je me vois en campagne rase ,  
Dominant sur tout l'horison ,  
Je pique des deux mon grison ,  
Et crois voler sur un Pegase ,  
Comme un autre Bellerophon.

Un berger me semble un Satyre ,  
Un côteau couvert de gazon ,  
De loin me semble un Hélicon ;  
Enfin , je vis , & je respire  
Comme un homme hors de prison ;

O Paris ! ô Ville superbe !

O qu'il m'est doux de te quitter !  
J'aime bien mieux marcher sur l'herbe ,  
Que sur ton pavé me croter ,  
Lors qu'un vilain courtait me pousse ,  
Et me jette vers le ruisseau ,  
Qu'un carosse qui m'éclabousse ,

Charge de mouches mon manteau :

Du bruit , de la cérémonie ,

Point de repos ni nuit , ni jour ,

Voilà le train que va la vie

Dans ton admirable séjour.

O qu'heureux , selon moi , doit être ,

Qui peut quelques fois s'en bannir !

S'entend néanmoins s'il est maître ,

Quand il lui plaît d'y revenir.

Dieu nous en fasse à tous la grace ,

J'en dis , *Amen* , & je poursuis.

J'arrive enfin comme je puis.

Le premier jour on se délasse ,

Le lendemain le tems se passe

A reconnoître le país.

Avant que d'entamer l'étude

On cherche encore à marchander ,

Il faut toujours quelque prélude ,

Et du tems pour échafauder.

Allons pourtant , prenons courage ,

Et mettons la main à l'ouvrage.

Mais lors que je veux avancer ,

Quel Démon vient me traverser ?

J'éprouve un travail que j'ignore ,

Et ne puis qu'à peine tracer  
Un vers froid qui me deshonore,  
Et qui ne fait que grimacer.  
Cent fois il me faut effacer,  
Je corrige, j'efface encore,  
Et toujours à recommencer.  
Cependant mon feu s'évapore,  
Je sens ma veine se glacer.  
Apollon, le Dieu que j'adore,  
Devant moi semble s'éclipser.  
Muses, en vain je vous implore;  
En vain je viens vous encenser,  
Vous me traitez de Turc-à-More,  
Et ne daignez plus m'exaucer.  
Brillantes fleurs, charmantes plaines,  
Je ne trouve en vous nul secours;  
Vous coulez devant moi, fontaines,  
Sans m'animer par votre cours:  
J'ai beau vous apprendre mes peines,  
Echos, pour moi vous êtes sourds.  
En cet état que puis-je faire ?  
Mais quand j'y pense je suis bon  
De m'amuser à ce jargon,  
Dans ce lieu doux et solitaire,



# 84      RECUEIL DE PIÈCES

Où j'ai tous les biens à foison,  
 Au lieu de vivre en volontaire,  
 Et me rouler sur le gazon,  
 La reflexion est fort bonne ;  
 J'aime, pour moi, quand on raisonne.  
 Que suis-je venu faire ici ?  
 Rimer en Poète transi ?  
 Non certes, Dieu me le pardonne ;  
 Mais bien délasser ma personne,  
 Vivant sans soin & sans souci.  
 N'est-ce pas assez d'une année  
 A se tarabuster l'esprit,  
 Et souffrir en ame damnée  
 En forgeant un mauvais écrit ?  
 Faites-le bon, viendra-t'on dire.  
 C'est fort bien dit, quand on le peut ;  
 Bien ou mal, il nous faut écrire,  
 Et ne le fait pas bien qui veut.  
 En est-on mieux pour le bien faire,  
 Et n'en coûte-t'il rien pour plaire ?  
 Produire, est un enfantement,  
 Qui ne va jamais sans tourment :  
 La racine est toujours amere  
 Quoique le fruit au goût soit bon ;

Et l'enfant le plus beau , dit-on ,  
Coûte bien des maux à sa mere,  
Enfin , pour finir ce propos ,  
De quelque air qu'on prenne la chose ,  
Il nous faut toujours du repos,  
Prenons-en donc , & parlons prose,  
Le monde est méchant & pervers ,  
Malheur à qui lui donne prise ;  
En prose , hélas , les plus grands Clercs  
Disent souvent mainte sottise ,  
Comment n'en dire pas en vers ?  
Le beau ragoût qu'un misanthrope ,  
Tel qu'un Poète morfondu ,  
Qui dans son chagrin s'enveloppe ,  
Tandis que son esprit galope  
Après un vers qu'il a perdu,  
Quand on est en païs barbare ,  
Sans douceur , sans société ,  
Passe qu'on ait l'esprit bizarre ,  
Et que d'écrire on soit tenté ;  
Mais qu'en ces lieux , mais qu'à Lucienne ,  
L'envie ou la fureur me vienne  
De vivre en Poète crotté ,  
Je paroîtrois bien dégoûté.

Comment avoir cette manie ,  
Dans un lieu si beau , si charmant !  
Où trouve-t'on plus d'agrément ,  
Une plus saine compagnie ,  
Moins de faste , moins d'embarras ,  
De façon , de cérémonie ,  
Et quels biens n'y trouve-t'on pas ?

Que dire de ces paysages  
Où l'œil se plaît à s'égarer ;  
Non , les Peintres dans leurs ouvrages ,  
Ne nous présentent point d'images ,  
Qu'on puisse bien leur comparer ,  
Je crois , pour moi , que la nature  
S'est fait elle-même un plaisir  
De nous travailler à loisir  
Une si riante peinture.  
C'est elle qui de son pinceau  
Nous a tracé dans ces prairies ,  
Ce que renferment de plus beau ,  
Les campagnes les plus fleuries ,  
Et nous en a fait un tableau ,  
Tout y paroît grand & nouveau ;  
La scène y change , & se varie ;  
A l'opposite d'un Château ,

C'est une simple bergerie ;  
Vous voyez dans un même tems  
Mille objets , & tous différens ,  
Que sa main habile apparie :  
Elle les confond à nos yeux ,  
Et fait briller son industrie ,  
Dans un désordre qui vaut mieux  
Que la plus belle symetrie.

Que j'aime à voir couler ces eaux ,  
Qui trouvant diverses barrières ,  
Entrent dans différens canaux ,  
Et font de nouvelles rivières !

Mais , ô Dieux ! qu'est-ce que je vois ,  
Que de prodiges à la fois ,  
Quelle merveilleuse structure \* !  
Je me trompe , ou l'art envieux  
Semble vouloir en ces beaux lieux ,  
Le disputer à la nature ,  
N'est-ce point un enchantement ,  
Qui m'impose agréablement ?  
L'onde s'élève par étage ,  
Montant par cent ruyaux divers ,  
Et, se faisant avec courage

\* *La Machine de Marly.*

Un nouveau chemin dans les airs ,  
S'empresse d'aller rendre hommage  
Au plus grand Roi de l'Univers.  
Ici du haut d'une éminence ,  
Je la vois se précipiter ;  
Puis se répandre & serpenter  
Dans ce charmant lieu de plaïssance ,  
Où LOUIS trouve tant d'attraits :  
Là redoublant sa violence ,  
Elle entre en des conduits secrets ,  
D'où vers le Ciel elle s'élance  
Avec pompe & magnificence ,  
Et contribuant quelquefois  
Au plaisir du meilleur des Rois  
Elle en fait à toute la France.

Muse , en voilà plus qu'il ne faut ,  
Vous prenez votre vol trop hant ,  
Ce seroit être téméraire  
De pousser les choses plus loin ;  
D'autres s'il faut le sçauront faire ,  
De votre art on n'a pas besoin ,  
Et vous feriez mieux de vous taire.  
L'avis me semble salutaire,  
Laissons donc à d'autres ce soin.

Peut-être que c'est la paresse ,  
Qui par surprise & par adresse  
Me fait cette belle Oraison.  
Je me rends pourtant , & je cesse ;  
Car il faut que je le confesse ,  
Pour cette fois , elle a raison.





A M O N S I E U R

I. D. F. A. G. A. P.

*Sur la décadence du bon goût.*

**D**epuis un tems , mon silence en fait foi ,  
 Dans vos Cantons n'oserois plus écrire ,  
 Grand Magistrat , si demandez , pourquoi ?  
 Tout bonnement je m'en vais vous le dire ,  
 A maint écrit qu'à Paris on admire  
 Ou peu s'en faut , ne puis comprendre rien ;  
 Le style en est très-beau , je le vois bien ;  
 Mais tel qu'il est , si n'y puis rien entendre ,  
 N'ai-je pas lieu d'apprehender qu'au mien  
 Paris aussi ne puisse rien comprendre ?  
 Grand mal m'en veng , & ne suis peu touché  
 D'avoir l'esprit si dur & si bouché ,  
 Car j'ai beau faire , & hausser mes lunettes  
 Et Prose & Vers tout est si haut perché ,  
 Qu'également je m'y trouve empêché ,  
 Et c'est toujours pour moi lettres secrètes ,  
 Goutte n'y vois , Oh ! que tout a changé

Pour le langage ; & que dans la grand-Ville ,  
Depuis le tems que j'en suis délogé ,  
On s'est rendu terriblement habile !

Un point pourtant sur cela m'a surpris ,  
Vous le dirai-je ? Excusez ma franchise ,  
C'est vous , Seigneur , qui causez ma surprise ,  
Tout ce qui part de vous est d'un grand prix ,  
Et peut servir de regle & de modele ,  
C'est verité dont personne n'appelle ;  
Jugez par-là de mon étonnement.

Lorsqu'en discours sortis de votre bouche  
A nous forains transmis fidèlement  
J'ai trouvé tout énoncé clairement ,  
Rien de forcé , rien d'obscur , rien de louche.

Est-ce donc là , d'abord me suis-je dit ,  
Ce Magistrat dont par toute la France  
On prise tant le merveilleux esprit ,  
On vante tant la force & l'éloquence ?

Je le croyois un oracle du tems ,  
Et cependant il parle & je l'entens.

Je vous le dis , Seigneur , c'est grand dommage ;  
Cette clarté qui fut une vertu

Au tems passé , n'est plus du bel usage ;  
Et ne voudrois en donner un fêtu ;



On la souffroit jadis dans le langage ,  
Quand on parloit afin d'être entendu :  
Mais aujourd'hui que l'on devient plus sage ,  
Adieu vous dis , son crédit est perdu.

On a raison , tout étoit confondu  
Dans ces tems-là. Le peuple , la canaille ,  
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits ,  
En décidoit souvent vaille que vaille :  
Chose indécente , & que nos beaux esprits  
N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre  
A cet énorme & vicieux abus ,  
Que leurs écrits sont autant de Rebus ,  
Enigmes même , & n'est aisé d'y mordre :  
Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus  
Qu'enveloppez de nuages confus :  
Impunément ils bravent les orages ,  
Toujours guindez dans le plus haut des airs ,  
De tems en tems du fond de ces nuages  
On voit sortir des flammes , des éclairs ;  
Un peu de bruit & beaucoup de fumée ;  
Puis un essain soi-disant renommée  
Veut qu'on admire , & nous en fait la loi ;  
On obéit , on crie à la merveille ,  
Je crie aussi , sans trop sçavoir pourquoi :

Mais si m'allois faire tirer l'oreille ,  
Bientôt aurois la grand-bande sur moi.  
Par quoi , de peur qu'on n'aille s'y méprendre ,  
Je le déclare en tant qu'il est besoin ,  
Et s'il le faut , vous en prenez à témoin ,  
J'admire tout sans le pouvoir comprendre ;  
Pour ces Messieurs plus ne puis ni ne dois.  
Car de vouloir que je les puisse entendre ;  
C'en seroit trop , Seigneur , & je les crois  
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre ;  
Tous au contraire , entr'eux-mêmes , tout bas  
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.

Voilà , Seigneur , touchant le beau langage  
Sur le Parnasse un grand remû-ménage ,  
Or il s'agit de prendre son parti ;  
Avisiez-y , vous êtes bon & sage ;  
Mais n'en voudrez avoir le démenti ,  
Je le vois bien , & tiendrez toujours ferme  
Pour le vieux goût. Qu'entens-je par ce terme ?  
J'entens celui d'Horace & Cicéron ;  
Encor faut-il en conserver le germe ,  
Et lui laisser au moins quelque Patron.  
Vous risquez moins que bien d'autres à l'être ;  
Comme en cet art vous êtes un grand Maître ,

Peut-être à vous le pardonnera-t'on.

A nous chetifs, recôgnez en province,

Suivre convient l'usage qui prévaut ;

Pour résister notre crédit est mince,

Et quant à moi, qui crains un peu la pince,

Bon gré malgré c'est un faire le faut.

Ma coutume est, de peur qu'on ne me fronde,

D'être toujours le premier à crier,

Comme Sosie : *Ami de tout le monde :*

Sur ce pied-là ne me suis fait prier,

J'ai donc voulu, suivant le nouveau Code,

Qu'ont établi maints & maints beaux esprits,

Penser, écrire, & parler à leur mode,

Or écoutez comment je m'y suis pris.

En premier lieu j'ai fait plier bagage,

Non toutefois sans violens remors,

Au grand Virgile, Horace, & leurs conforts,

Tels ont cédé sans murmure à l'orage,

D'autres ont fait un peu plus les mutins ;

Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.

Juvenal, chef de la mutinerie,

M'a regardé d'abord du haut en bas,

Et me quittant aussi-tôt en furie

A pris sa course \* *ultrà Sauromatas.*

\* *Commencement de la II. Satyre de Juvenal.*

Vous

Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace,  
Nous gâterions le bon goût aujourd'hui,  
Et j'en ferois autant à votre place :  
Perse vouloit s'en aller avec lui,  
L'ai retenu par la manche ; & pour cause.  
Les Orateurs, & tous les gens de prose,  
Grands chicaneurs, ont voulu marchander ;  
Et Cicéron, pour la cause publique,  
Comme autrefois, toujours prêt à plaider,  
A débuté par une Philippique.  
J'étois perdu si l'avois écouté :  
Mais l'ai d'abord dès l'exorde arrêté ;  
Disant à tous : Messieurs, point de réplique.  
J'en suis honteux, mais l'arrêt est porté ;  
En vous gardant l'on eût mieux fait peut-être  
Et resteriez, si j'en étois le maître ;  
Mais comme suis de l'avis des plus forts,  
Voici la porte, & voilà la fenêtre,  
Pouvez opter, mais vous irez dehors.  
Plus indigné que confus de l'outrage  
O tems ! ô mœurs ! S'écrioit Cicéron ;  
Bref, du vieux tems dans ce commun naufrage  
Ne se sauva que Perse & Lycophron.  
Or ces Messieurs ayant tous pris la fuite,

G

Vous jugez bien que justesse, raison,  
Clarté, bon sens, craignant même poursuite,  
A petit bruit sortirent à leur suite,  
Nul ne resta, tout vuida la maison.

Ce fut, Seigneur, une belle décharge,  
Auparavant j'étois comme en prison :  
Mais eux partis je me vis bien au large.  
Comment ! Tandis qu'ai suivi leurs leçons  
Cent fois par jour j'étois à la torture :  
Pour faire un Vers c'étoit plus de façons,  
Heureux le mot qui passoit sans rature :  
Tantôt le tour paroissoit trop guindé ;  
Tantôt la phrase embarrassée, obscure :  
L'un ne vouloit d'un terme hazardé,  
L'autre trouvoit l'expression trop dure :  
Toujours la Règle & l'Equerre à la main,  
Il me falloit suivre jusqu'à la fin  
Le plan tracé, sous peine de censure ;  
M'en écarter n'étoit gueres permis,  
Même en donnant mieux que n'avois promis.  
Juste en ce point, il falloit l'être encore  
Dans l'hyperbole & dans la métaphore ;  
Pour tel écart qui seroit encensé  
Au tems présent sous nom de noble audace.

Me suis souvent vû rudement tancé ,  
 Rien n'étoit beau , s'il n'étoit à sa place.  
 Les ornemens , ainsi que de raison ,  
 Etoient de mise , & l'on pouvoit sans doute  
 Cueillir des fleurs quand c'étoit la saison ,  
 Mais il falloit les trouver sur sa route.  
 Un synonyme en habit retourné ,  
 Quoiqu'éclatant , n'étoit pas pardonné.  
 La plus pompeuse & brillante épithete ,  
 On la rayoit quand elle étoit muette.  
 Pour un seul terme , ou froid ou négligé ,  
 C'étoit pitié , l'on m'eût dévisagé.  
 Rien ne passoit s'il n'étoit de calibre ;  
 Que vous dirai-je enfin ? J'étois à bout.  
 Or désormais ai secoüé le joug ,  
 Et je puis dire à present , je suis libre.  
 Aussi bien-tôt verrez \* *ma plume en l'air*  
 Suivre le vol de l'Auteur noble & rare  
 Qui déclamant pour le Roi de Navarre ,  
 A chaque trait élançoit un éclair.  
 Je vais d'abord pour enrichir mes rimes ,  
 Faire un amas de brillants synonymes ,  
 Et , par cet art aujourd'hui si commun ,

\* *Début d'un Livre de cet Auteur.*

Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.  
Tout paroîtra, jusqu'aux moindres sonnettes,  
Enluminé de nobles épithètes ;  
Et dans la foule égaré, confondu,  
L'objet qui plus devoit frapper la vue,  
Enveloppé de cette épaisse nue,  
Se trouvera presque comme perdu.  
En bel esprit, qui creuse & subtilise,  
Je veux me faire un patois à ma guise ;  
Et sans toucher aux termes établis,  
Que malgré nous maintient un vieil usage,  
Sous mêmes mots autrement assortis  
Faire trouver tout un autre langage.  
Pour me former un style tout nouveau,  
Un style auquel nul autre ne ressemble,  
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,  
Traits qui jamais ne se sont vus ensemble.  
Mon art surtout brillera dans le tour,  
J'aurai grand soin qu'au langage il réponde ;  
Tout sera neuf, tout viendra par détour :  
Ne fallût-il, dans ma verve féconde,  
Que vous donner seulement le bon jour,  
J'amènerai cela du bout du monde.  
De suivre un ordre & se tracer un plan,

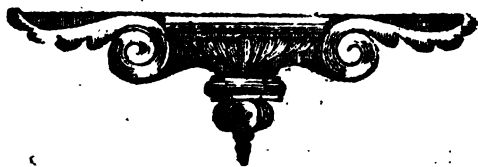
D'avoir un but , & tendre à quelque chose ,  
C'est être esclave & se faire un tyran ,  
Pour rien n'en veux , & quoique je propose ,  
J'en avertis , & qu'on l'entende bien ,  
C'est sans m'astreindre & m'engager à rien.  
Je veux errer , maître de la campagne ,  
Traînant partout mes Lecteurs ébahis ,  
Tantôt en France , & tantôt en Espagne ;  
Qui me suivra verra bien du pais ,  
J'irai bon train , & me-suive qui m'aime ;  
Pas ne répons pourtant qu'en me suivant  
On ne se perde : Helas ! le plus souvent  
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.

L'ouvrage fait , il faudra consulter ,  
Ainsi qu'en doit user tout homme sage ,  
Si même encor s'en tolere l'usage ;  
Mais en ce point ne prétends imiter  
Ce que faisoit cet Auteur que l'on vante ,  
Qui pour se rendre intelligible en tout ,  
Sur ses écrits consultoit sa servante.  
Tout au rebours je veux gens de haut goût ,  
Esprits perçans , déliez & sublimes ,  
Devinans tout ; puis leur lisant mes rimes  
Je leur crirai : Dites par votre foi ,



M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi ?  
Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,  
Plus le croirai dès-lors de bon aloi,  
Et sur cela ne veux d'autre suffrage.

Vous blâmez le parti que je prens ,  
Mais quoi , Seigneur , que voulez-vous qu'on fasse ?  
Il se faut bien accommoder au tems ,  
J'aime la paix , je crains les différens ,  
Et ne veux point me broüiller au Parnasse.  
Mais après tout , que diront nos neveux !  
Ce qu'ils diront ? Ce sont de beaux morveux  
Pour nous reprendre ; ils n'oseroient sans doute :  
Et puis , d'ailleurs , si ces petits esprits ,  
Veulent jamais gloser sur nos écrits ,  
Quinaults seront , car ils n'y verront goutte.





# A P O L O G I E DE L'AUTEUR.

*Sur ce qu'il s'amuse quelquefois à faire des Vers,  
& à en faire dans le style de Marot.*

**Q**ui fit des Vers, des Vers encor fera,  
C'est le moulin qui moulut & moudra.  
Contre l'étoile il n'est dépit qui tienne,  
Et je me câbre en vain contre la mienne:  
Malgré mes soins ma Muse prend l'essor,  
J'ai fait des Vers, & j'en refais encor.  
Que de leçons, & même à juste titre,  
Ai-je essuyé pourtant sur ce chapitre!  
Aigres Censeurs me l'ont tant reproché,  
Tant vrais amis m'ont sur cela prêché.  
Hé quoi! toujours des Vers, êtes-vous sage?  
Ah! Renoncez à ce vain badinage,  
Occupez-vous, grave & solide Auteur,  
D'un plus utile & plus noble labour.  
Et, pour charmer nos cœurs & nos oreilles,  
Tournez ailleurs vos talens & vos veilles.

Combien de fois touché de repentir  
 Me suis-je cru prêt à me convertir !  
 Honteux , confus de mes rîmes passées ,  
 Rîmes souvent par mes pleurs effacées ,  
 J'avois juré cent fois d'un cœur contrit ,  
 De ne tracer Vers , ni grand , ni petit ,  
 Juré cent fois , je l'avoue à ma honte :  
 J'eus beau jurer , Apollon n'en tint compte ;  
 Tyran cruel , il rit de nos sermens ,  
 Comme l'amour rit de ceux des amans.  
 Je me trouvai pénitent infidelle  
 En vrai relaps rembarqué de plus belle ;  
 D'un nouveau feu je me sentis brûler ,  
 Et malgré moi je vis des Vers couler ,  
 Dans cet état de contrainte cruelle ,  
 Plaignez-moi , vous , dont j'honore le zèle ,  
 Sages amis , j'écoute vos leçons ;  
 Mais j'en reviens toujours à mes chansons.

Pour vous , Censeurs , qui de mes foibles rimes  
 Osez partout me faire autant de crimes ,  
 Et qui croyez dans votre esprit bouché ,  
 Que faire un Vers ce soit faire un péché ,  
 Exorcisez le Démon qui m'obsède ,  
 Ou par pitié souffrez que je lui cède ,

Et condamnez avec moins de rigueur ,  
Des rimes dont je suis à peine Auteur ,  
Et qu'une aveugle & bizarre manie  
Malgré moi presque arrache à mon genie.

Mais quoi ? rimer ainsi que je l'ai fait  
Est-ce après tout un si grave forfait ?  
Vous écrivez ce qu'il vous plaît en prose ,  
N'osé-je en Vers faire la même chose ?  
Un sentiment par lui-même estimé  
Est-il mauvais quand il devient rimé ?  
Et dans des vers d'ailleurs pleins d'innocence ,  
L'ordre, le tour, met-il quelque indécence ?  
Censeurs malins , & peut-être jaloux ,  
Si dans mes vers j'offense autre que vous ,  
Si la vertu , si l'austere sagesse ,  
Y trouve rien qui l'effleure , ou la blesse ;  
Si , froid Auteur , j'ennuie en mes écrits ,  
Condamnez-moi , j'ai tort , & j'y souscris.  
Mais quand , suivant une injuste maxime ,  
Précisément sur ce point : que je rime ,  
Vous prétendrez me faire mon procès ,  
Vous le ferez sans fruit & sans succès.

Or rimez donc , dit un ami fidelle ,  
Mais quel Auteur prenez-vous pour modele ?

C'est une honte , y pensez-vous ? Marot ,  
Homme verveux , & digne du garot ,  
Et dont jadis la Muse évaporée  
A grande peine échapa la bourée.  
Défaites-vous de ce style badin ;  
Et laissant là Marot avec dédain ,  
D'un vol léger élevez-vous à l'Ode  
Pièce si noble & si fort à la mode ,  
Et dont le chant hardi , mélodieux ,  
Charme les Rois , & touche jusqu'aux Dieux.

Qui parle ainsi certes ne connoît gueres  
De l'Hélicon les loix & les mysteres.  
Esclaves nez du Dieu capricieux  
Dont le pouvoir règle tout en ces lieux ,  
Nous n'avons point de choix dans son Empire ,  
Et nous chantons selon qu'il nous inspire.  
Sans consulter sur cela nos souhaits ,  
Ce Dieu dispense à son gré ses bienfaits :  
Donne à chacun , en le faisant Poète ,  
A l'un la lyre , à l'autre la trompette ;  
A celui-ci chauffe le brodequin ,  
Eleve l'autre au Cothurne divin ,  
Accorde à tel la force & l'énergie ,  
Réduit tel autre à la tendre Elegie ,

Dans la Satyre il rend l'un sans égal ,  
Et borne l'autre au simple Madrigal.  
De tous ces dons Marot n'eut en partage  
Qu'un élégant & naïf badinage ;  
Et si j'en ai quelque chose hérité ,  
C'est un vernis de sa naïveté.  
Sans m'égarer dans des routes sublimes ,  
De ce vernis je colore mes rimes ;  
Et de ce simple & naïf coloris ,  
Mes petits vers ont tiré tout leur prix.  
Par ce secours emprunté si ma Muse  
Ne charme pas , pour le moins elle amuse ;  
Et par le vrai , qu'elle joint au plaisant ,  
Quelquefois même instruit en amusant.  
Je m'en tiens-là , sans toucher à la Lyre ,  
Qu'au Dieu des Vers il plût de m'interdire.  
Pour ses chers il réserve ce don :  
Laiçons chanter sur ce sublime ton  
Et qui ? La Motte , & tel autre génie  
Qui de la Lyre a conçu l'harmonie ;  
Et n'allons pas , Poètes croassans ,  
De leurs concerts troubler les doux accens.  
De nos François , je ne sçaurois m'en taire ,  
C'est la folie & l'écüeil ordinaire.

Dès qu'en un genre un Auteur réussit,  
 D'imitateurs un nuage grossit :  
 Vous les voyez bientôt, quoiqu'il en coûte,  
 En vrais moutons suivre la même route,  
 Entrer en lice, & courant au hazard,  
 Le disputer presque aux Maîtres de l'art.  
 Depuis le tems, La Motte, que ta plume  
 Scut nous donner d'Odes un beau volume,  
 Combien d'Auteurs, s'attribuant tes droits,  
 Au ton de l'Ode ont ajusté leurs voix !  
 Plus d'autres Vers, ils ne riment qu'en Odes ;  
 Et désormais, comme autant de Pagodes,  
 A ce seul point fixez également,  
 Ils n'ont plus tous qu'un même mouvement.  
 Je ris de voir leurs Muses pulmoniques,  
 Impudemment, pour Odes Pindariques,  
 Nous frédonner, sur des tons presqu'usez,  
 Des Madrigaux en strophes divisez.  
 Que dans son vol le Poëte s'égare ;  
 Tout est permis en invoquant Pindare,  
 Qui des enfers se plaint qu'à tout propos  
 Un froid rimeur vient troubler son repos.

Ce n'est donc plus qu'en Odes qu'on soupire,  
 Qu'on rit, qu'on pleure, & même qu'on respire ;

De ce Démon tout paroît possédé,  
Et le Parnasse est d'Odes inondé.  
Irois-je encor, me perdant dans la nuë,  
De ces Messieurs augmenter la cohue ?  
Non, j'aime mieux, avec moins de fracas,  
Me contenter d'un étage plus bas.

Quant à Marot, il me plaît, je l'avouë.  
Pour bon Poëte en tous lieux on le louë ;  
Je le voudrois encore homme de bien,  
Et me déplaît qu'il fut un peu vaurien.  
Vous l'imitiez tel qu'il est : Je l'imite,  
Dans son style, ouï, mais non dans sa conduite :  
Et n'a-t'il pas, ce style, quoique vieux,  
Je ne sçai quoi de fin, de gracieux ?  
Depuis long-tems Marot plaît, on le goûte :  
Si je fais mal en marchant sur sa route,  
Je suis, hélas ! par un pareil endroit,  
Bien plus coupable encor que l'on ne croit.  
Tant que je puis avec la même audace  
J'ose imiter Virgile, Homere, Horace,  
Grecs & Romains ; Auteurs qui dans leurs tems  
Vécurent tous Payens & mécréans.  
Si je l'ai fait sans en être blâmable,  
Pourquoi Marot me rend-t'il plus coupable ?



Un hérétique est-il pis qu'un Payen ?  
Marot , du moins , Marot étoit Chrétien.  
Qu'on le condamne , & que l'on se récrie ,  
Et sur l'Erreur & sur l'Idolatrie ;  
J'en fais de même , & ma foi , ni mes mœurs  
Ne prendront rien jamais de ces Auteurs.  
Mais pour cet art , cette noble finesse ,  
Prisée en France , à Rome & dans la Grece ,  
Que je voudrois pouvoir dans mes écrits  
Suivre de loin ces merveilleux Esprits ;  
Et recueillant des beautez chez eux nées ,  
Mais dans leurs Vers trop souvent prophanées ,  
Sur de meilleurs & plus dignes sujets  
D'un pinceau chaste en répandre les traits !  
Telle au Printems voit-on la sage abeille ,  
En voltigeant sur la rose vermeille ,  
Laisser l'épine , & du suc de la fleur  
Tirer pour nous un miel plein de douceur.  
Sur ces leçons que l'abeille lui donne  
A petit bruit ma Muse se façonne ,  
Et d'un Auteur , dont elle prend le ton ,  
N'imité rien que ce qu'il a de bon.  
Qu'il soit méchant , scelerat , hypocrite ,  
De ses talens sans risque l'on profite ;

Et n'y pût-on réussir qu'à demi ,  
Toujours autant de pris sur l'ennemi.

Déformais donc sur Marot qu'on se taise ,  
Je n'en prends point de teinture mauvaise :  
Qu'on me le laisse avec soin écrémer ,  
Et que sans trouble on me souffre rimer.  
J'y suis fort sobre , & quoique l'on en dise ,  
Je n'en fais pas métier & marchandise.

A ces petits , mais doux amusemens ,  
Ce que j'ai mis quelquefois de momens ,  
Qu'on le rassemble en heures & journées ,  
Ne fera pas trois mois sur dix années.

Ce peu de tems n'est point un tems perdu ,  
L'esprit ne peut être toujours tendu.

L'un se repose , un autre se promene :

Fais-je pis qu'eux en exerçant ma veine ?

Las d'un travail plus noble , ou plus Chrétien ,

Je fais des Vers quand d'autres ne font rien.

Changeant de grain la terre se repose :

En travaillant je fais la même chose ;

Et changement de travail , ou d'emploi ,

Fut de tout tems un vrai repos pour moi.

Personne enfin n'est parfait dans la vie ,

J'aime à rimer quand il m'en prend envie.

De maints défauts , dont je suis dominé ,  
Pour mon malheur c'est le plus obstiné :  
Défaut fâcheux , mais qui , bien qu'on en gronde ;  
Ne déplaît pas pourtant à tout le monde ;  
Je me suis vû pour tels vers dénigré ,  
Dont en bon lieu l'on m'a sçu quelque gré :  
Si j'ose même ici , pour ma défense ,  
Sur ce point-là dire ce que je pense ,  
Tel me censure & me damne tout haut ,  
Qui dans le cœur m'absout sur ce défaut.



NECESSITE'



# NECESSITÉ DE LA CRITIQUE.

OU

## LE GRAND PREVÔT DU PARNASSE.

**O**N gronde contre la satire ,  
Et Cotin dit qu'on a raison ,  
Mais quoique Cotin puisse dire ;  
Dans l'étrange démangeaison  
Qu'en notre siècle on a d'écrire ,  
Il nous faut ce contre-poison.  
Ecrire en Vers , écrire en Prose ,  
Au tems passé c'étoit un art ;  
Au tems présent c'est autre chose.  
Tant bien que mal , à tout hazard ,  
Rime qui veut , qui veut compose ,  
Se dit habile , ou le suppose ,  
Entre au Chorus , ou chante à part ,  
Est pour un tiers ou pour un quart ,

Fournit le Texte , ou fait la Glose ,  
Et tout le monde en veut sa part.

Dites-nous , Muses , d'où peut naître  
Cette heureuse fécondité ?

Est-on sçavant quand on veut l'être ?  
Cela n'a pas toujours été.

Il en coûtoit à nos ancêtres ,  
Ce ne fut pas pour eux un jeu ;  
Ce qui coûtoit à ces grands Maîtres  
Pourquoi nous coûte-t'il si peu ?

Vanité sotte , qui présume ,  
Par un aveugle & fol orgueil ,  
De son esprit & de sa plume ,  
Voilà d'abord le grand écueil.

*Item* , le Temple de mémoire  
Est un très-dangereux appas.

Mais en griffonnant pour la gloire ,  
L'encre toujours ne coule pas ,  
Et quelquefois avient le cas  
Que l'on casse son écritoire.

*Item* , soit à bon titre , ou non ,  
On dit mes œuvres , mon Libraire ,  
Et l'on voit en gros caractère  
Afficher son livre & son nom.

*Item*,, chacun a sa folie ;  
*Item* , aujourd'hui tout est bon  
Et tout ouvrage se publie.  
Ce qu'un homme a rêvé la nuit ,  
Ce qu'il a dit à sa servante ,  
Ce qu'il fait entre sept & huit ,  
Qu'on l'imprime & le mette en vente ,  
L'ouvrage trouve son débit ;  
Et quelquefois , sans qu'il s'en vante ,  
L'Auteur y gagne un bon habit.  
*Item* , quand on ne sçait mieux faire  
On forge , on ment dans un Ecrit.  
*Item* , on ne sçauroit se taire ,  
Et nous avons tous trop d'esprit.  
Autre grand *Item* , il faut vivre ,  
Voilà comment se fait un livre.

De-là nous viennent à foison  
Maigres livrets de toute sorte.  
Ils n'ont ni rime , ni raison ;  
Cela se vend toujours , qu'importe !  
Tous les sujets sont presque usés ,  
Et tous les titres épuisez ,  
Jusques à des contes de Fées ,  
Dont on a fait long-tems trophées ;

Le désordre croît tous les jours ,  
Je crie , & j'appelle au secours.  
Quand viendra-t'il quelque Critique  
Pour réformer un tel abus ,  
Et purger notre république  
De tant d'Ecrivains de bibus !  
A l'aspect d'un Censeur farouche ,  
Qui sçait faire valoir ses droits ,  
Un pauvre Auteur craindra la touche ,  
Et devant que d'ouvrir la bouche ,  
Y pensera plus d'une fois.

Je touche une fâcheuse corde ,  
Et crois déjà de tous côtez ,  
Entendre à ce funeste exorde  
Nombre d'Auteurs épouvantez ,  
Crier tout haut , miséricorde.  
Soit fait , Messieurs , j'en suis d'accord ;  
Mais quand le public en furie  
Contre vous & vos œuvres crie  
Miséricorde encor plus fort ,  
Que lui répondre , je vous prie ?  
C'est un mal , je ne dis pas non ,  
Qu'un Censeur rigide & sévère ,  
Qui le prend sur le plus haut ton ,

Qu'on hait , & pourtant qu'on révere :  
Mais si c'est un mal , c'est souvent  
Un mal pour nous bien nécessaire ;  
Un Critique au país sçavant ,  
Fait le métier de Commissaire.

Bornons-nous , sans aller plus loin ,  
A la seule gent Poétique ,  
Plus que toute autre elle a besoin  
De Commissaire & de Critique.  
Les Poètes sont insolens ,  
Et souvent les plus misérables  
Se trouvent les plus intraitables.  
Fiers de leurs prétendus talens  
Ils prendront le pas au Parnasse ,  
Et sur Virgile & sur Horace ,  
S'il n'est des Censeurs vigilants  
Pour chasser ces passe-volants ,  
Et marquer à chacun sa place.  
D'abord ces petits avortons  
Viennent se couler à tâtons :  
Ils sont soumis , humbles , dociles ,  
Souples à prendre des leçons  
Des Horaces & des Virgiles ;  
Et , devant ces Auteurs habiles ,



Sont muets comme des poissons,  
Mais quand enfin cette vermine  
Sur le Parnasse a pris racine ,  
Elle s'ameute & forme un corps  
Qui se révolte & se mutine ;  
Dès qu'une fois elle domine ,  
Adieu Virgile & ses conforis :  
Dans quelque coin on les confine ,  
Et si Phébus faisoit la mine ,  
Lui-même on le mettroit dehors,  
Comment Ronfard & sa Pleiade ,  
Dont un tems le regne a duré ,  
Dans leur grotesque mascarade  
Nous l'avoient-ils défiguré ?  
Crasseux , déguenillé , maussade ,  
Plus bigarré qu'un Arlequin ;  
Affublé d'un vieux casaquin ,  
Fait à peu près à la Françoisè ,  
Mais d'étoffe antique & Gauloise ,  
Sans goût , sans air , le tout enfin  
Brodé de Grec & de Latin,  
C'étoit dans ce bel équipage  
Qu'Apollon , noir comme un lutin ,  
Se faisoit partout rendre hommage ;

Mais, après un long esclavage,  
Enfin Malherbe en eut pitié,  
Et l'ayant pris en amitié,  
Lui débarbouïlla le visage,  
Et le remit sur le bon pied :  
Renvoyant à la friperie  
Ses haillons & sa broderie.

Alors dans le sacré Valon  
On décria la vieille mode,  
Et Malherbe sous Apollon  
Fit publier un nouveau Code ;  
Défendant ces vieux passemens,  
Qu'avec de grands empressemens  
On alloit chercher piece à piece ;  
Au Latium & dans la Grece.  
Ronsard en fut triste & marri,  
Perdant beaucoup à ce décri,  
Il en pleura même, & de rage  
Il se souffleta le visage,  
Et s'alla cacher dans un trou,  
En se souffletant tout son sou :  
Les Muses n'en firent que rire,  
Et demandoient, par quel hazard  
Ronsard, si vanté pour bien dire,

Donnoit des soufflets à Ronfard.

Cependant tout changea de face ,  
Sur l'Hélicon & le Parnasse ,  
C'étoit un air de propreté ,  
Plein de grandeur & de noblesse ;  
Rien de fade , ni d'affecté  
N'en alteroit la dignité :  
Le bon goût & la politesse  
Brilloient dans la simplicité.  
Laisant la frivole parure  
Aux fades Heros de Romans ,  
On emprunta de la nature  
Ses plus superbes ornemens.  
Vous eussiez vû les jours de fêtes  
Phébus , & les neuf doctes Sœurs ,  
N'employer , pour orner leurs têtes ,  
Que des lauriers mêlez de fleurs ,

Mais cette mode trop unie  
Ennuia bien-tôt nos François ;  
Au mépris des nouvelles loix  
Ils revinrent à leur génie ,  
Et reclamèrent tous leurs droits ,  
Nous aimons trop la bigarrure ,  
Je ne puis le dire assez haut ;

Voilà notre premier défaut,  
Et c'est depuis long-tems qu'il dure.  
Il durera, j'en suis garant,  
Quoique le bon sens en murmure ;  
Si l'on le quitte, on le reprend,  
Même en dépit de la censure ;  
On veut du rare & du nouveau,  
Le tout sans règle & sans mesure ;  
On outre, on lasse le pinceau,  
Mais à charger trop le tableau  
On vient à gâter la peinture ;  
Et voulant le portrait trop beau,  
On fait grimacer la figure.  
Soit Poëtes, soit Orateurs,  
C'est là qu'en sont bien des Auteurs ;  
Nous nous mettons à la torture  
Pour alembiquer un Ecrit ;  
Nous voulons partout de l'esprit,  
Du brillant, de l'enluminure.  
C'est un abus, ne forçons rien,  
Laissons travailler la nature,  
Et sans effort nous ferons bien,  
Il en coûte pour l'ordinaire,  
Par cet entêtement fatal,

Plus à certains pour faire mal ,

Qu'il n'en coûteroit pour bien faire.

Me voilà dans un fort beau champ ,

Mais je prêche , & peut-être ennue ,

Comme bien d'autres en prêchant ;

Je finis donc , & je m'essuie :

Bel exemple , sans me flater ,

Si l'on vouloit en profiter !

Or durant cette maladie

Dont l'Hélicon fut infecté

On bannit la simplicité

Sous Malherbe tant applaudie.

Pointes , équivoques dans peu ,

Et jeux de mots vinrent en jeu ;

On vit l'assemblage grotesque

Du sérieux & du burlesque :

Le Phébus , le galimatias ,

Parurent avec assurance ,

Et comme si l'on n'étoit pas

Assez fou , quand on veut , en France ,

On fut avec avidité

Chercher jusques dans l'Italie

Des secours dont par charité

Elle assista notre folie.

Apollon se tuoit en vain  
De faire mainte remontrance ,  
Nos gens suivoient toujours leur train ,  
Et tout alloit en décadence.

Mais quand ce Dieu plein de prudence  
Eut pris Boileau pour son Prevôt ,  
Combien d'Auteurs firent le saut !  
On voyoit détalier en bande  
Tous ces Messieurs de contrebande ;  
Chapelain couvert de lauriers  
Sauta lui-même des premiers ,  
Et perdit , dit-on , dans la crotte ,  
Et sa perruque & sa calotte . \*  
Il crioit , prêt à trebucher :  
Sauvez l'honneur de la Pucelle ;  
Mais Boileau , plus dur qu'un rocher ,  
N'eut pitié , ni de lui , ni d'elle.

Pradon voulant parlementer  
Fit d'abord de la résistance ,  
Et parut quelque tems luter ;  
Même , en Poète d'importance ,  
Il appella de la sentence ,

\* Allusion à une Parodie du Cid sur Chapelain , qui se trouve dans quelques éditions des Oeuvres de S. Evremond , & ailleurs.

Mais il fallut toujours sauter ,  
 Et l'on n'a point jugé l'instance.  
 Sous le manteau de Regulus \*  
 On eût épargné sa personne ;  
 Mais le pauvre homme n'avoit plus  
 Que le juste-au-corps d'Antigone. \*\*

Quinault par la foule emporté ,  
 Quinault même fit la culbute ,  
 Mais un appel interjetté  
 Le vengea bien-tôt de sa chute.  
 On vit les Muses en rumeur  
 A l'envi prendre en main sa cause ;  
 Quelques gens de mauvaise humeur  
 Vouloient pousser plus loin la chose ,  
 Insistant qu'on fit au plutôt  
 Le procès au pauvre Prevôt.  
 Mais hélas ! qu'un Prevôt s'échappe ,  
 Le cas est digne de pardon ;  
 Il n'est pas infallible , non ,  
 Plus ne prétendrait fut-il Pape.

\* Tragedie de Pradon qui fut bien reçûë.

\*\* Autre Tragedie du même Auteur qui fut mal reçûë. C'est par allusion au sort de ces deux pieces , qu'un Seigneur ayant trouvé Pradon qui portoit un assez mauvais juste-au-corps sous un beau manteau d'écarlate , lui dit : *Pradon , voilà le manteau de Regulus , & le juste-au-corps d'Antigone.*

Cependant les plus emportez ,  
Dans cette émeute generale ,  
Etoient les Rimeurs maltraitez.  
Les Cotins chefs de la cabale  
Murmuroient & crioient tout haut ,  
Voyez-moi ce Prevôt de bale ,  
Il n'a pas épargné Quinault.  
Mais Phébus d'un œillade fière ,  
Les rejetant avec mépris ,  
Leur dit d'un ton ferme & sévère ,  
Paix , canaille de beaux esprits ,  
Qui n'avez fait ici que braire ;  
Si sur Quinault on s'est mépris ,  
J'y veillerai , c'est mon affaire.  
Quant à vous , perdez tout espoir ,  
Et ne me rompez plus la tête ;  
Mon Prevôt a fait son devoir.

Ainsi se calma la tempête ,  
Et Quinault s'étant présenté  
Dans ses griefs fut écouté.  
On déclara , vû la requête ,  
Bien appelé comme d'abus ,  
Et le Prevôt resta camus.  
Il fut même sur le Parnasse



Reglé sans contestation ,  
Qu'auprès d'Orphée & d'Amphion  
Il iroit reprendre sa place :  
Et puis Phébus d'un air humain  
Lui mit sa propre lyre en main ?  
Non que la sienne fût usée ;  
Mais par un noble & fier dedain  
De la voir à tort méprisée ,  
En tombant il l'avoit brisée :  
On en fit recueillir soudain  
Tous les morceaux jusques au moindre ,  
Mais on les recueillit en vain ,  
Et l'on ne pût les bien rejoindre.

Tel fut le destin de Quinault ,  
Seul de tous où le Commissaire ,  
A son égard un peu Corsaire ,  
Se soit trouvé pris en défaut.  
Pourtant en paya-t'il l'amande ,  
Et de mainte Muse en courroux  
Essuya verte reprimande ,  
On a dit même quelques coups.  
Dans tout le reste , irréprochable ,  
Faisant sa charge avec hauteur ,  
A tout mauvais & sot Auteur

Il fut Prevôt inexorable.  
Sur les grands chemins d'Hélicon ,  
Dont il fit presque un Montfaucon ,  
On voyoit de loin les squeletes  
De cent misérables Poètes ;  
Exemple dont le seul aspect  
Tenoit les Rimeurs en respect.  
Il est bien vrai qu'en sa vieillesse  
Il laissa tout à l'abandon ,  
Et fit sa charge avec mollesse ;  
Quand on est vieux , on devient bon.  
Un reste de terreur empreinte  
Retenoit pourtant les esprits ,  
Et l'on ne pensoit qu'avec crainte  
Au sort de tant d'Auteurs pros crits.  
Dans cette vieillesse impuissante  
Son ombre encore menaçante  
Arrêtoit les plus résolus ;  
Mais cette ombre fiere & glaçante,  
Cette ombre même , hélas , n'est plus.  
Dans cette es pece d'interregne  
Tout dégénere & déperit ,  
Et faute d'un Prevôt qu'on craigne ,  
Chacun sur pied de bel esprit

Arbore déjà son Enseigne.

Les Cotins bravant les lardons ,

De tous côtez semblent renaître ;

Et comme en un tems de pardons ,

On voit hardiment reparoître

Les Pelletiers & les Pradons.

Apollon , c'est vous que j'appelle ,

De ce mal arrêtez le cours.

Le prix de la gloire immortelle

Est en proye aux jouëurs de vielle ,

Et la plus brillante des Cours ,

Votre Cour autrefois si belle ,

Devient un grenier de Gabelle ,

Et s'encanaille tous les jours.

Déjà qui veut sur le Parnasse

S'établit comme en son foyer.

Tel croit tout charmer qui croasse ;

Tel en chantant semble aboyer.

Tel peignant sans art & sans grace

A peine est digne de broyer.

Tel fait des Vers qui , quoiqu'il fasse ,

Semblent tous faits par contumace.

Tel pour tout titre ose employer

Des Vers qu'il prit à la tirace ,

Quel

Sçavant dans l'art de giboyer.  
Confondu parmi cette crasse ,  
Corneille pour garder sa place  
En est réduit à guerroyer ;  
Et Racine rencontre en face ,  
Tantôt le Clerc , tantôt Boyer.  
Quel dépit pour le grand Horace ,  
D'avoir à soutenir l'audace  
D'un fat qui vient le coudoyer !  
Le mal plus loin va se répandre ,  
Si l'on n'y met ordre au plutôt ,  
Muses , songez à vous défendre ,  
Au spécifique , un bon Prevôt :  
Un bon Prevôt , mais où le prendre ?

Je pourrois , s'il m'étoit permis  
En nommer un digne de l'être ;  
Par ses soins en honneur remis ,  
Et plus grand qu'il n'étoit peut-être ,  
Homere assez le fait connoître.  
Il a tous les talens qu'il faut  
Pour un emploi si necessaire ;  
Je ne lui vois qu'un seul défaut :  
C'est que ce métier salulaire ,  
De blâmer ce qui doit déplaire ,

De reprendre & n'épargner rien ,

Ce métier qu'il feroit si bien ,

Il ne voudra jamais le faire.

Attaqué par maint trait felon

Jamais contre le noir frelon

Il n'employa ses nobles veilles ;

Et comme le Roi des abeilles

Il fut toujours sans aiguillon.

A son défaut cherchez quelqu'autre

Qui plus hardi , qui moins humain ,

Pour votre gloire & pour la nôtre

Ose à l'œuvre mettre la main.

Du Parnassé arbitre suprême ,

Si vous prisez mon zèle extrême ;

Faites-le voir en m'exaucant.

Helas ! peut-être en vous pressant

Fais-je des vœux contre moi-même.





# SANTEUIL VENGÉ.

*Traduction d'une piece Latine faite par le même  
Auteur.*

Quelle audace, grand Dieu ! Quelle témérité !  
On attaque Santeuil sur sa latinité !  
Quoi ! ces termes pompeux dont la magnificence  
Partout offre à l'oreille une noble cadence,  
Au chagrin d'un Censeur n'ont pû le dérober,  
Et je le vois déjà tout prêt à succomber ?  
En vain contre la foudre, & contre la tempête,  
Phébus de cent lauriers avoit muni sa tête,  
Un Critique insolent, par un indigne affront,  
Foule aux pieds les lauriers qui lui couvroient le front.  
C'est pourtant ce Santeuil, le Héros du Parnasse,  
Ce grand imitateur de Virgile & d'Horace,  
Et devant qui la Seine après mille détours  
Fixa jadis ses flots, & suspendit son cours.  
Mais qui peut arrêter ou suspendre l'envie ?  
Elle l'attaque enfin au déclin de sa vie,

Santeuil ; mais soutenu d'une noble fierté  
Méprise les efforts de sa malignité.

Dans Paris aujourd'hui les Fontaines publiques  
Portent de ton sçavoir des marques authentiques,  
Le peuple y lit des vers gravez en cent endroits,  
Et sçait les approuver du geste & de la voix ;  
Ton mérite n'est pas renfermé dans un cloître,  
Santeuil dans l'univers s'est assez fait connoître ;  
A tes rares vertus on rend ce que l'on doit,  
Et dès que tu parois chacun te montre au doigt.  
Les Dames même enfin parlent de tes ouvrages,  
En vantent les beautez, te donnent leurs suffrages,  
Au Cygne de Mantouë égalent ton destin,  
Et trouvent que sur tout tu parles bien Latin ;  
En vain tous les Sçavans publieroient le contraire,  
Un aveu de ce poids les oblige à se taire.

Mais ce n'est pas toi seul que l'on attaque ici,  
On offense encor plus Commire-& Jouvençy.  
Oùi, ces doctes Censeurs, ces sçavans personnages,  
Doivent être tous deux garants de tes ouvrages.  
On sçait qu'entre les soins de leurs emplois divers  
Ils ont encor celui de repolir tes Vers ;  
Qu'on rejette sur eux ce qu'on peut y reprendre,  
Car ce n'est pas à toi, Santeuil, qu'il faut s'en prendre.

Mais non, ne craignons rien, ils n'ont pû s'y tromper,  
Nul terme de travers n'a pû leur échaper ;  
Et d'ailleurs quand ce Dieu qui t'agite & t'inspire,  
Te dicte ces beaux vers que la Province admire ,  
Doit-on dans les transports de ces nobles accès  
Sur un mot mal placé t'aller faire un procès ?  
Semblable à ces torrens qui du haut des montagnes  
Viennent à grand fracas inonder les campagnes ,  
Doit-on te reprocher si, dans leur majesté ,  
Tes vers n'ont pas toujours autant de pureté ,  
Qu'on voit en ces ruisseaux qui gardent dans leur  
course,

Cette même beauté qu'ils tirent de leur source ?

Et pourquoi m'arrêter à tous ces vains propos ?

Pourquoi m'épouvanter des cris de ces corbeaux ?

Il faut qu'à haute voix ici je le publie ;

Oui, j'oserai le dire, en dépit de l'envie,

Habitans d'Hélicon soumettez votre orgueil ,

Et rendez en ce jour hommage au grand Santeuil.

Qui de vous comme lui, dans ses vives boutades ,

Tel qu'un thyrsé à la main s'élançoient les Menades ,

Paroit jettant partout des regards furieux ,

L'écume dans la bouche & le feu dans les yeux ?

Est-il à son abord mortel qui ne frémisse ,



Quand on le voit errant d'un air de Pythonisse,  
Porter de tous côtez d'un pas précipité  
Le terrible Démon dont il est agité ?  
Et cependant , ô ciel ! devant toute la terre ,  
Un jeune homme insolent lui déclare la guerre ;  
L'ingrat respire encor en son crime endurci :  
Quoi donc ! espères-tu nous échapper ainsi ?  
Non tandis que saisi d'une frayeur stérile  
En fuyant vers Rouën tu cherches un azyle ,  
La Seine engloutissant ton crime sous les eaux  
Vengera par ta mort l'honneur de son Héros :  
Mais non , ce seroit peu , la peine est trop légère,  
Enfin j'en découvre une égale à ma colere ;  
Tu vas périr , cruel , le supplice est tout prêt ;  
Frémis en entendant ce redoutable arrêt ,

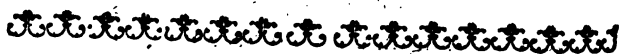
Chargé de rudes fers , dans une humble posture ,  
Plus mort qu'un criminel qu'on traîne à la torture ,  
Détestant dans ton cœur ton crime & ton orgueil ,  
Tu paroîtras , perfide , & tu verras Santeuil ,  
Qu'il sçaura bien alors punir ton imposture ,  
Quand armant contre toi son affreuse figure ,  
Les deux bras en désordre élancez dans les airs ,  
Tel qu'il est quand il fait ou récite des Vers ,  
Tout prêt à t'engloutir , ouvrant un large gouffre ,

D'où tu verras sortir & la flamme & le souffre,  
 D'une voix de tonnerre imprimant la terreur,  
 Il te dira cent fois, scélérat, imposteur !  
 C'est alors qu'éperdu, reconnoissant ton crime,  
 De Santeuil irrité pitoyable victime,  
 D'un repentir tardif implorant le secours,  
 Tu voudras le fléchir par tes tristes discours ;  
 En vain, pour terminer la peine qui t'est dûe  
 Une froide sueur dans ton corps répandue,  
 Ira glacer ton sang figé dans ses canaux,  
 Ira durcir tes nerfs, pétrifier tes os ;  
 En marbre transformé tu seras dans la France  
 Un rare monument d'une illustre vengeance.  
 Ah ! si sur toi Santeuil lance un regard mutin,  
 Tu ne peux de Niobe éviter le destin.





# PIÈCES MÉLÉES.



## PLAINTES SUR LA LENTEUR ET LA NEGLIGENCE DU MESSAGER DU MANS.



E n'est point l'interêt, ni l'amour de la gloire,

Qui me fait en ce jour importuner les cieux ;

Je n'ai rien à prétendre au temple de Mémoire,  
Le vif éclat de l'or n'ébloüit point mes yeux :  
De ces foibles honteux mon ame préservée  
N'écouterà jamais de si bas sentimens ;  
Tout ce que je demande, est la prompte arrivée  
Du Messager du Mans.

Déjà plus de vingt fois le soleil & la lune

Ont regné tour à tour,

Depuis que je languis dans ma triste infortune.

Déjà la lumière du jour

A vingt fois pour le moins fait place à la chandelle,

Sans que, durant un si longtems,

On ait vû dans ces lieux la noble haridelle

Du Messager du Mans.

Cependant je languis, & ma douleur profonde

Me fait perdre le jugement :

Qu'avez-vous, me dit tout le monde ?

Vous êtes depuis peu tout je ne sçai comment.

Helas ! si l'on sçavoit la cause

De ces maux cruels & pressans !

Si l'on sçavoit ; & quoi ? Non, je ne puis ; je n'ose,

Et je ne le dirai qu'au Messager du Mans.

Quel Démon cruel & barbare

Si longtems l'arrête en chemin ?

Quel ennemi secret, quel envieux destin,

L'un de l'autre tous deux si longtems nous sépare ?

Non, je ne puis souffrir tous ces retardemens,

Je veux moi-même aller le chercher & le suivre,

Car c'en est trop , & je ne puis plus vivre ,  
Si je ne vois le Messager du Mans.

Quoi ! tout le jour à ma pensée  
Son image viendra s'offrir ;  
Et ma douleur présente , & ma douleur passée ,  
Me feront doublement souffrir ?  
Encore si la nuit , dans un repos tranquille ,  
Contre tous mes chagrins je trouvois un azyle !  
Mais non , quand le sommeil vient assoupir mes sens ,  
Si je rêve , je rêve au Messager du Mans.

Si pour calmer un peu ma triste inquiétude  
Je prens quelque livre à la main ,  
D'abord son souvenir vient troubler mon étude ,  
Et me fait perdre mon Latin.  
Oùï, j'ai beau tout tenter, rien ne peut m'en distraire  
Et je passe souvent tout le jour , à quoi faire ?  
Le dirai-je ? à compter les heures , les momens  
Que retarde en chemin le Messager du Mans.

Avouons ici ma foiblesse ;  
Jamais le plus touché des plus tendres amans  
A-t'il plus fait pour sa Maîtresse ?

Non, jamais les Cyrus, les Héros de Romans,  
N'ont soupiré, j'ose le dire,  
Après le cher objet qui cauſoit leurs tourmens,  
Comme nuit & jour je ſoupire  
Après le Meſſager du Mans,

Si quelqu'un vient à ma rencontre,  
Je vais le prendre au dépourvû,  
Et lui diſant, ne l'avez-vous point vû ?  
Bon gré malgré je veux qu'il me le montre.  
S'il me demande, Et qui ? Je demeure en ſuſpens,  
Et j'admire ſon ignorance,  
Croyant que comme moi tout le monde ici penſe  
Au Meſſager du Mans.

J'entens crier, grande nouvelle !  
J'accours avec emprefſement ;  
De quoi s'agit-il donc ! vetille, bagatelle,  
D'une victoire ſeulement.  
Et qu'ai-je affaire ici de nouvelles de guerre ;  
A tous momens, en tous lieux j'en entens,  
On m'en dit d'Allemagne, on m'en dit d'Angleterre,  
Et l'on ne m'en dit point du Meſſager du Mans.

Un voyageur , enfin , plus charitable  
 Entrant dans ce qui fait ma peine & mon souci ,  
     M'annonce d'un air agréable  
 Qu'il le vit l'autre jour , quoiqu'un peu loin d'ici.  
 J'admire son bonheur , & je lui porte envie ,  
     Je le montre à tous les passans ;  
 Et renforçant ma voix devant tous je m'écrie ,  
 L'heureux homme ! Il a vû le Messager du Mans.

Je fais le guet , planté tout le jour sur ma porte  
     Tantôt assis , tantôt debout ,  
     Et soit qu'on entre , ou soit qu'on sorte ,  
     Je vois & j'examine tout.  
 L'esprit tout occupé de cette unique affaire ,  
 Alerté au moindre bruit , si par hazard j'entens  
 Quelque cheval hennir , ou bien quelqu'âne braire ,  
 Je crois toujours que c'est le Messager du Mans.

Entendrai-je bientôt gringotter les sonnettes ,  
 Le verrai-je bientôt entrer superbement ,  
 Claquant son fouët & piquant ses mazettes ,  
     Quand viendra-t'il ce Messager charmant ?  
 Les Forêts , les rochers , & les creux des fontaines  
 Retentissent partout de mes gémissemens ;

Seras-tu donc le seul insensible à mes peines,  
Barbare Messager du Mans ?

Hélas ! lorsqu'à Roüen tu me faisois tant d'offres,  
Si tu voulois si tard m'apporter mes deux coffres,  
Falloit-il t'en charger,  
Bourreau de Messager ?

Je m'en souviens encor, tu ne peux t'en défendre,  
Dans six jours au plus tard tu devois me les rendre,  
Tu me l'avois juré ; sont-ce là tes sermens,  
Perfide Messager du Mans ?

Que diras-tu pour ton excuse,  
Si rien pourtant peut t'excuser ?  
Cherche quelque détour, invente quelque ruse,  
Ingrat, je t'aiderai moi-même à m'abuser.  
Pour toi je sens encore un reste de tendresse,  
Malgré tous mes ressentimens :  
O Ciel ! peut-on avoir tant de foiblesse  
Pour un maraut de Messager du Mans !

Parle enfin, dis-moi quelque chose ;  
Qui t'a si long-tems retenu ?  
De ces délais cruels viens m'apprendre la cause ,



Dis, ne devrois-tu pas être déjà venu ?

Quoi ! tes rosses n'ont pû faire un si long voyage ?

Des brigants t'ont volé tout ton pauvre équipage ;

On t'a roué de coups ? Plût à Dieu ! Mais tu mens,

Traître de Messager du Mans.

Dis plutôt qu'à trinquer bornant ta diligence ,

T'arrêtant à chaque bouchon ,

Partout où tu trouvois le cidre , ou le vin bon ,

Tu ne songeois , coquin , qu'à te garnir la pance.

Dis qu'avec tes pareils , tous mauvais garnemens ,

Sans cesse t'amusant à boire ,

De mes coffres reçus tu perdis la mémoire ,

Fripon de Messager du Mans.

Rien ne peut désormais arrêter ma colere ,

Tu périras , ingrat , l'arrêt en est porté ;

Non , je n'écoute plus ni soupirs ni priere ,

Tu n'as que trop long-tems outragé ma bonté.

Je veux que sans miséricorde

On t'attache au bout d'une corde ,

Pour être un bel exemple aux Messagers trop lents ,

Péndant de Messager du Mans.

Venez implacables furies ,  
Tifiphone , Megere , & vous triste Alecçon ,  
Sortez du manoir de Pluton ,  
Pour exercer ici toutes vos barbaries.  
Inventez s'il se peut quelques nouveaux tourmens ;  
Vous punissez là-bas de peines éternelles  
Des ombres bien moins criminelles ,  
Que n'est le Messager du Mans,

Mais que dis-je, où m'emporte une triste vengeance ?  
Calmons-nous pour un tems , soyons plus retenus ,  
Ayons encor quelque indulgence ,  
Du moins jusqu'à ce que mes coffres soient venus.  
La prudence le veut , la raison le demande ;  
Laiſſons après cela travailler les Sergens ;  
Qu'on brûle si l'on veut , qu'on assomme , ou qu'on  
pende ,  
Le Messager du Mans.

Cependant j'en tiens pour mon compte ;  
Mais si jamais j'y suis repris ,  
Si Messager du Mans après cela m'affronte ,  
Je veux être étrillé de la Fleche à Paris :

Je veux aller le trot d'ici jusqu'en Bohème,  
Je veux avoir procès avec des bas Normands,  
Et pour dire encor plus, je veux passer moi-même  
Pour Messager du Mans.





SUR L'AVENEMENT HEUREUX  
ET INESPERÉ

DU

MESSAGER DU MANS.

**L**Es Dieux , même dans leur colere ,  
A nos maux quelquefois se laissent attendrir ;  
Touchez enfin de ma misere ,  
Ces Dieux , ces justes Dieux , daignent me secourir.  
Cessez donc , funestes alarmes ,  
Qui m'avez fait passer de si ctuels momens ;  
Plus de soupîrs & plus de larmes ,  
Je vais voir en ce jour le Messager du Mans.

On me l'annonce , il va paroître ,  
De cet espoir repaissez-vous , mon cœur ;  
Mais que dis-je , insensé ? peut-être  
Ne cherche-t'on qu'à tromper ma douleur.  
Douce esperance , encor que mal fondée ,  
Vous servirez du moins à charmer mes tourmens ,

K

Par la tendre & flatteuse idée,  
Que je me fais déjà du Messager du Mans.

De son air & de sa figure  
Je crois deviner tous les traits ;  
Et je m'en fais une peinture,  
Telle que l'on n'en vit jamais.  
Sans l'avoir vû, sans le connoître,  
Je me le représente avec mille agrémens,  
Et je me dis, tel est, ou pour le moins doit être,  
Le Messager du Mans.

Trapu, courtaut, mais bien pris dans la taille,  
Le teint luisant, les cheveux longs & droits,  
Un nez haut en couleur, & dont vaille que vaille,  
Je crois qu'en un besoin on en feroit bien trois.  
Oeil hagard, front étroit, la tête un peu pointue,  
La gueule noire, large, & Dieu sçait quelles dents !  
Le dos si rond, qu'on croit qu'on voit une tortue,  
Lorsque l'on voit le Messager du Mans.

Mais qu'entens-je, & quel bruit tout à coup me re-  
veille ?

Quelle favorable rumeur

Se fait entendre à mon oreille ,

Et bien plus encor à mon cœur ?

On ne me flatoit point d'une fausse esperance ,

C'est lui, c'est mon Héros, qui vers ces lieux s'avance :

Et si je ne le vois , pour le moins je le sens ,

Car on le sent de loin le Messager du Mans.

Déjà l'allegresse publique

Eclate ici de toutes parts ,

L'Artisan quitte sa boutique ,

Et le peuple vole aux remparts.

Chiens d'aboyer , ânes de braire ,

Et chevaux de pousser mille hennissemens :

Sans doute ils ont senti leur guide & leur confrere

Le Messager du Mans :

Qu'attens-je encor ! suivons la route que nous montre

Cette foule empressée à devancer ses pas ,

Et qui plutôt que moi , dans l'univers , hélas !

Doit se hâter d'aller à sa rencontre ?

Courons , volons , forçons les rangs ,

La diligence est ici nécessaire ,

Et jamais en peut-on trop faire

Quand il s'agit de voir le Messager du Mans :

Il paroît, ce Héros attendu si longtems.  
Sous un vieux bonnet gras, & jadis à la mode,  
Sa tête semble suivre en faisant la pagode,  
Le branle harmonieux de ses paniers flottans.  
C'est lui, je le distingue au bruit de ses sonnettes,  
A la fangle de cuir qui lui serre les flancs ;  
Car aussi-bien que toutes les mazettes,  
Il est fanglé, le Messager du Mans.

Tout brille à son abord d'une vive lumière,  
Vous diriez que c'est un soleil,  
Qui ne paroît jamais plus vif & plus vermeil,  
Qu'au moment qu'il est prêt d'achever sa carrière.  
Je l'admire, & mes yeux dans ces premiers momens  
Ebloüis, comme on peut le croire,  
Ont peine à soutenir tout l'éclat de la gloire  
Du Messager du Mans.

Un gros de Cavaliers l'environne & l'escorte  
La plupart fidèles Mansceaux ;  
Mais autant que le Pin passe les arbrisseaux,  
Autant mon Messager sur les autres l'emporte.  
En un mot, tels qu'on voit les Héros triomphans,  
Promener la victoire à leur char enchaînée,

Tel paroît au milieu de la Fleche étonnée  
Le Messager du Mans.

Modeste, cependant, affable & populaire ,  
Au milieu de tant de grandeur ,  
Il tend la main à l'un ; dit à l'autre , compere ,  
J'ai ton paquet , & suis ton serviteur :  
Bon jour , bon soir , tout à toi , camarade ;  
Ah ! dis-je , alors charmé de ces épanchemens ,  
N'aurai-je pas du moins un souris , une œillade ,  
Du Messager du Mans ?

Hôte de la Croix d'or , Hôte à la face ronde ,  
Vous qui par un bonheur qui fait tant de jaloux ,  
Hebergez si souvent chez vous  
La fleur des Messagers du monde ,  
De votre grande porte ouvrez les deux batants ,  
Otez votre rabat , retroussiez votre manche ,  
Envoyez à la cave , & préparez l'éclanche ,  
Voici le Messager du Mans.

Il entre , à son air seul , qui peut le méconnoître ?

Enfin , je le vois aujourd'hui ,

Je le vois face à face , & je me dis , c'est lui.



De mes justes transports puis-je encore être maître ?  
 Non ; & dans la fureur de mes empressements ,  
 Peu s'en faut que je n'aie embrasser , mais je n'ose ,  
     Ou par respect , ou pour quelque autre cause ,  
     Les pieds du Messager du Mans ,

Je m'approche du moins pour l'aider à descendre ,  
 Et veux de l'estrier me saisir le premier ;  
     Mais en vain je cherche à le prendre ,  
 Ce moderne Héros n'eut jamais d'estrier ,  
 Cependant on accourt , on détache sa malle ,  
     Et j'admire que tout d'un tems ,  
 Avec maints gros paquets tout en bloc on déballe  
     Le Messager du Mans ,

Tandis qu'un chacun lui fait fête ,  
 Qu'on l'entoure de tous côtes ,  
 Qu'en stile du païs tout le monde s'enquête  
 Comment & son voyage & lui se sont portez ,  
     D'un air empressé je m'avance ,  
 Perçant la foule & tous les complimens ,  
     Et par une ample reverence  
 Je rends d'abord hommage au Messager du Mans ,

J'allois le regaler d'une docte harangue ,  
Harangue faite exprès , le tout appris par cœur ;  
Mais je ne sçai quel charme embarrassa ma langue ,  
Et l'éclat du Héros démonta l'Orateur.  
Je restai court : hélas ! la faute est pardonnable ;  
Tel qui parle sans crainte aux plus grands conquérants

Eprouveroit peut-être un contretems semblable ,  
S'il avoit à parler au Messager du Mans.

Enfin , après bien des courbettes ,  
De mon discours perdu ramassant les débris ,  
Je ne sçai comment je m'y pris ,  
Mais je lui demandai pourtant mes deux cassettes ;  
Les voilà , me dit-il , combien de port ? dix francs ,  
Dix francs ! la somme est un peu forte ;  
Mais que dis-je , payons , payons toujours , n'importe ;  
Heureux qui peut payer le Messager du Mans.

Ici quelqu'un dira , sans doute ,  
De quel bonheur nous parlez-vous ?  
Est-on heureux quand il en coûte ,  
Sur tout pour un maraut qui mérite cent coups ?  
Mettez-en mille , aucun ne dira le contraire ,

Je l'ai dit avant vous , pas n'en aurez les gants :  
Mais qui le paye , enfin , le voit , c'est chose claire ,  
Et ne voit pas qui veut le Messager du Mans.

Et puis-je assez d'ailleurs reconnoître son zèle  
Sur ces boîtes que je reçois ?

Qui le croiroit ? ce Messager fidelle

Me les garde depuis trois mois.

Qu'il soit diligent , ou qu'il tarde ,  
Rien n'est perdu par ses soins vigilans ;  
Oh ! qu'est bien gardé ce que garde  
Le Messager du Mans.

A la fin je les tiens , ces fameuses cassettes ,

Après avoir tant attendu ,

Aubout de trois grands mois je les trouve complètes,

Rien d'égaré , rien de perdu :

Venez tous , approchez , que chacun les contemple,

Comme d'illustres monumens

D'une fidélité qui n'eut jamais d'exemple

Avant le Messager du Mans.

Maine , trop-heureuse Province ,  
Garde bien le trésor dont seule tu jouïs ;

De tous les Messagers qui batent le païs ,  
Il est le Héros & le Prince.

Si Jupiter sçavoit ses merveilleux talens  
Il casseroit Mercure aux gages ,  
Et prendroit pour tous ses Messages  
Le Messager du Mans.

Mais comme un si rare merite  
Ne sçauroit longtems se cacher ,  
J'avertis que sur tout dans sa marche il évite  
Les lieux où l'on peut l'acrocher ;  
J'entends marché public , port , grande place , grève ,  
Lieux sujets aux enlevemens ,  
Sinon , gare , qu'un jour dans les airs on n'enleve  
Le Messager du Mans.

Quelle perte pour nous ! Quel trait pour son histoire !  
En y pensant , vingt fois j'en ai frémi ;  
Maine , en lui tu perdrois ta splendeur & ta gloire ,  
Et j'y perdrois sans doute un bon ami.  
Mais il n'est , comme on dit , si bonne compagnie ,  
Qui ne se quitte , & croyez qu'en son tems  
Il fera la cérémonie ,  
Le noble Messager du Mans.

Je me charge en ce cas de l'oraison funebre,  
 Où ses exploits fameux brilleront de tout point.  
 Son tombeau, s'il en a, sera longtems celebre;  
 Mais si pour cause il n'en a point,  
 Son épitaphe, au moins, mise au bout d'une pique  
 Fera lire à tous les passans :  
 Cy gît, ou gît ailleurs, faisant à tous la nique,  
 Dans le milieu des airs, le Messager du Mans.

*De mes écrits, estimateur sincere,  
 Recevez ce travail par votre ordre entrepris,  
 Illustre ami\*, s'il peut vous plaire,  
 Je suis content, & tout m'est facile à ce prix.  
 J'ai tardé quelque tems, je ne puis m'en défendre,  
 Mais vous me passerez tous ces retardemens,  
 Vous qui sçavez que de se faire attendre  
 C'est le destin du Messager du Mans.*

\* Feu M. Boïc Du Bois Conseiller d'Etat.





# LE CHÊNE, ET L'ÉPINE.

*A Monsieur l'Abbé du D\*\**

J'Ai dessein de me faire Hermite,  
Le monde est trop contagieux ;  
Tant qu'on le trouve sous ses yeux ,  
On l'aime , on s'y plaît , on l'imite,  
C'est peu d'être Religieux ,  
J'ai dessein de me faire Hermite.

Non , de cette secte hypocrite ,  
Qui trouve toujours cent raisons ,  
Pour rendre , ou recevoir visite ;  
De ces gens à face bénîte ,  
Qu'on voit en certaines saisons ,  
Couverts d'un froc hétéroclite ,  
Et bridez comme des oisons ,  
Aller faire la chate mite ,  
Et se coulant dans les maisons ,  
Quêter , dit-on , pour la marmite :

C'est bien fait, il faut vivre enfin ;  
Mais gare dans cette conduite ,  
Que l'estafier de Saint Martin ,  
De tout tems cauteleux & fin ,  
Quelquefois ne marche à la suite.

Pour ne point tomber dans le cas ,  
Je veux comme un autre Stylite ,  
Me guinder dans une guerite :  
Là content, & loin du tracas ,  
Méprisant , comme il le merite ,  
Le Monde, & ses trompeurs appas ,  
Je le verrai du haut en bas.

Si ce dessein vous paroît sage ,  
Damon , je viens à deux genoux ;  
M'adresser tout d'abord à vous ,  
Pour me fonder un hermitage.  
Peu me suffit , ne craignez rien ;  
Sans démembler votre héritage ,  
Je vous demande pour tout bien ,  
Deux arbres , & rien davantage.

Ce chêne creux & toujours vert ,  
Qu'on voit en superbe étalage ,  
Dominer sur votre village ,  
Semble m'offrir son flanc ouvert.

Grimpant à son plus haut étage ,  
C'est où je prétends me loger ,  
Y joignant pour tout jardinage  
L'Epine de votre verger.

Tantôt comme un oiseau sauvage ,  
Sur leurs belles branches perché ;  
Tantôt au fond du creux niché ,  
Comme un moineau dans une cage ,  
J'y ferai la nique au péché.  
Pour les besoins de la nature  
J'y trouverai mon entretien ,  
Le gland sera ma nourriture ,  
L'enfant prodigue en vécut bien.  
Le Ciel propice & salutaire ,  
Pour la soif du pauvre reclus ,  
Lui fournira de belle eau claire ,  
Hélas ! que lui faut-t'il de plus ?  
Si la chair faisoit la mutine ,  
Et menaçoit de succomber ,  
Je trouverois dans mon Epine ,  
De quoi faire une discipline  
Pour l'empêcher de regimber.

Ce Chêne , dont la résistance ,  
Triomphe depuis si longtems ,



Et des orages , & des ans ,  
M'apprendra dans ma pénitence ,  
Qu'il faut résister jusqu'au bout ;  
Et que la force & la constance  
A la fin triomphent de tout.  
En voyant sa feuille mobile  
Obéir aux moindres zéphirs ,  
Hélas ! dirai-je avec soupirs ,  
C'est ainsi que le cœur fragile ,  
Se laisse aller à ses désirs.  
S'il est battu de quelque orage ,  
Si des vents il sent la rigueur ,  
J'y croirai trouver une image  
De ce triste & cruel ravage  
Que les passions en fureur  
Causent quelquefois dans un cœur.  
Charmante Epine , mais trompeuse ,  
Et toujours un peu dangereuse ,  
Par les pointes que vous cachez ,  
Vous m'apprendrez que vos piqueures ,  
Font de moins funestes blessures ,  
Que les plaisirs que j'ai cherchez ,  
A la douleur , quoique sensible ,  
J'en connoîtrai l'utilité ,

Quand vous m'aurez facilité  
La route fâcheuse & pénible  
Qui mène à la félicité.  
Vous n'aurez pour moi rien de rude,  
Aimable & chère solitude.....

Alte-là, me dira quelqu'un,  
Moderez un peu ce grand zèle :  
Votre solitude est fort belle,  
Et ce projet n'est pas commun.  
Mais cependant pour vous j'en tremble,  
Je sçai qui s'en repentiroit ;  
Et d'abord, à ce qu'il me semble,  
Vous vous gênez fort à l'étroit.  
D'ailleurs, du gland pour nourriture,  
C'est un assez maigre repas :  
L'Enfant prodigue vous rassure,  
Mais le drôle en fut bientôt las.  
Enfin, c'est bien pauvre besogne  
Que de belle eau claire, entre nous ;  
A tout hasard, garnissez-vous  
De quelque baril de Bourgogne ;  
Cela seroit fort de mon goût.  
On a beau-dire, on a beau faire,  
La plus belle eau claire après tout,

Reste toujours de belle eau claire ;  
Frere Lubin \* le sçavoit bien ,  
Et l'envoyoit à notre chien.

Taisez-vous , esprit incrédule ;  
Taisez-vous , démon tentateur ,  
N'esperez pas troubler mon cœur  
Par ce vain & foible scrupule.  
Est-ce à l'étroit être gîté  
Que d'être logé dans un Chêne ,  
Où , si jadis j'ai bien compté ,  
Quarante enfans tiennent sans peine ?  
Pour l'Épine , je me souviens  
Qu'on y tient douze à table ronde.  
Or s'il y tient bien tant de monde ,  
C'est grand hazard si je n'y tiens.  
Pour le gland , & la belle eau claire ,  
Je ne m'en fais pas une affaire ,  
Je puis m'en contenter : Enfin ,  
Cher Damon , quoique l'on m'oppose ,  
Il me suffit , pour toute chose ,  
Que je vous aurai pour voisin.  
Non , avec ce doux voisinage  
Je ne craindrai ni soif , ni faim ,

\* *Marot , Balade de frère Lubin.*

Et vivrai dans mon hermitage  
Sans souci pour le lendemain.  
Votre cuisine en est si proche  
Que j'entendrai tourner la broche ;  
Qui ne tourne jamais en vain ;  
Ce bruit me tiendra lieu de cloche ,  
Et je croirai qu'on veut sonner ,  
Pour marquer l'heure du dîner.  
A peine ferez-vous à table ,  
Que d'un air doux & charitable ,  
Vous direz à votre valet :  
Tiens , prends ce plat & ce poulet ,  
Et le porte à ce pauvre Hermite ,  
Qui n'a ni broche , ni marmite.  
Je l'entendrai venir soudain ,  
Et m'avançant en diligence ,  
Je bénirai la providence ,  
Et n'aurai qu'à tendre la main.  
Si par hasard on accompagne  
Le plat de rost d'un bon flacon ,  
Ou de Bourgogne , ou de Champagne ,  
Faudra-t'il le refuser ? Non.  
Un pauvre Hermite doit tout prendre ,  
Sur tout ce qui vient de bon lieu ;

Tout prendre ? Oüi , pour l'amour de Dieu.  
Du vin seul cela doit s'entendre ,  
Pour la bouteille , il faut la rendre ;  
Dieu préserve un pauvre reclus  
De garder meubles superflus.

Tout ceci pourtant doit se taire ,  
Car autrement je craindrois fort ,  
Qu'on ne fût jaloux de mon fort ,  
Si l'on entroit dans le mystère.  
Tel à qui le texte a fait peur ;  
S'appriivoisant au commentaire ,  
Voudroit peut-être de bon cœur  
Embrasser cette vie austère ;  
Et demandant avec ardeur  
Un petit coin au Solitaire ,  
Feroit malgré le fondateur  
De l'hermitage un monastère.  
Mais que chacun reste chez soi ,  
Le lieu n'est pas trop grand pour moi.  
Je m'y borne , je me confîne  
Dans mon Chêne , & dans mon Epine ;  
J'y souffrirai , s'il faut souffrir ,  
J'y veux vivre , j'y veux mourir ;  
Que l'on s'en plaigne , qu'on en gronde ;

Que l'on en jase dans le monde,  
Je le dis, & je le dirai,  
Aussi long-tems que je vivrai:  
Vous n'aurez pour moi rien de rude,  
Aimable & chere solitude,  
Belle Epine, Chêne fameux,  
C'est le plus ardent de mes vœux,  
Qu'un jour le destin nous assemble:  
J'y pense, j'y rêve souvent;  
Mais il faudroit auparavant,  
Que Damon vous unît ensemble.





# RÉPONSE DE L'HERMITE, A LA MERCURIALE DE SON CHESNE \*.

**Q**Uand vous seriez un Chêne de Dodone,  
 Bois où selon la docte antiquité  
 Chênes jadis ont long-tems caqueté,  
 Point n'en ferois plus cas de votre prône.  
 Vous vous mêlez de faire le Prêcheur,  
 Et qui pis est, de prêcher un Hermite;  
 C'est tems perdu, beau Chêne, on vous en quitte:  
 Mais me semblez à l'air un vieux pécheur,  
 Qui du vernis d'un langage hypocrite  
 Cherche à couvrir en vain sur ses vieux jours  
 Du jeune tems frédaines & bons tours.  
 Voulez, je pense, être Hermite vous-même:  
 Le Diable, au moins on me l'a dit ainsi,  
 Quand il fut vieux, le voulut être aussi;

\* Cette piece est une Réponse à des Vers qu'on envoya à l'Au-  
 teur sous le nom du Chêne dont il est parlé dans la piece du  
 Chêne & de l'Epique.

Se refroгна, prit minois de Carême ,  
Fit le zelé , mais s'entend pour autrui ;  
La discipline , & semblable suffrage ,  
N'accommodoient le dévot personnage ;  
Jeûne non plus n'étoit pas fait pour lui :  
Plus en sçavoit qu'un Docteur de Sorbonne ;  
Prêcha beaucoup , ne convertit personne :  
Or comme lui prêchez , j'en suis content  
De convertis , je vous en livre autant.

Vous avez beau jaſer de pénitence  
A votre mode , & ſur mainte vertu  
Me débiter mainte belle ſentence ,  
Pour vos ſermons ne me tiens pas battu.  
Quand il me plaît j'en fais leçons aux autres ,  
Et mes ſermons valent du moins les vôtres.  
Or croyez-moi , ménagez votre voix ,  
Ne ſert de rien au métier que vous faites ,  
De s'échauffer ſi fort dans ſon harnois ;  
En ce païs ne manquons de Prophetes ,  
Ni de ſermons ; à Paris , grace à Dieu ,  
En pleut autant , & plus qu'en autre lieu ;  
Et puis d'ailleurs me ſemble à votre affaire  
Que n'avez pas ſigné le Formulaire.

Vous chicanez ſur un pauvre poulet ,



Sur un flacon ; un rien vous scandalise :  
Eussiez-vous froc , grand ou petit collet ,  
Point n'en prendrai scrupule en nulle guise ;  
Je sçai les Cas , j'ai lû Bail & Tolet ,  
Poulets ne sont condamnez par l'Eglise.  
Un Pénitent ne peut pas vivre d'air ,  
Comme un autre homme , il est d'os & de chair ;  
Et , s'il vous plaît , pour s'être fait Hermite  
Doit-il mourir , ou de soif , ou de faim ?  
Qu'il n'ait chez lui ni broche , ni marmite ,  
J'en suis d'accord ; mais il lui faut du pain.  
Et quand je dis du pain , faut y comprendre  
La petite oye ; & quelque chose avec ,  
Sur le marché cela se doit entendre ,  
Il n'ira pas manger son pain tout sec.  
De plus enfin le cilice & la haire  
Soutenant l'ame usent un peu l'estui ;  
Le corps usé , l'ame n'y tiendrait guere ;  
Pour l'amour d'elle ayons pitié de lui ;  
De tems en tems il faut bien le refaire.

A votre avis je suis trop délicat  
Sur le chapitre , & friand à merveille ;  
Mais cependant me contente d'un plat ,  
Sans rien garder du jour ni de la veille ;

Et qui plus est , jaloux de mon état ,  
Ne veux chez moi , ni flacon , ni bouteille.  
Que si , vivant comme dis & le fais ,  
J'ai la couleur assez vive & vermeille ,  
Quelque embonpoint , l'œil brillant , le teint frais ,  
Grâce de Dieu , croyez-moi , toute pure ,  
Qui reconforte & soutient la nature ;  
Ne faut du Ciel mépriser les bienfaits ,  
Pour terminer , Chêne , arbre d'importance ,  
Ne faites tant ici du rencheri ,  
Car autrement à faire pénitence  
Resteriez seul , dont seriez bien marri.  
D'aller chez vous la presse n'est pas grande ,  
Quoique ma Muse ait vanté vos attraits ,  
Bien trompé suis , si l'on jette jamais  
Un dévolu sur pareille prébende.  
Or voulez-vous m'en croire sur ceci ,  
Ne changeons point la règle , elle est bien faite.  
La bien garder est ce que je souhaite ;  
N'y ferai faute , & n'en ayez souci.  
Mais si voulez , Réformateur austere ,  
Changer les Us & Loix du Monastere ,  
En ce cas-là , Chêne , vous dis adieu ,  
En retirant mon épingle du jeu ,



## LA RHUNE,

*A Madame la Marquise de Mirepoix.*

Q Uând d'une ardeur si peu commune ,  
On vous entend pousser tout bas ,  
Et des soupirs , & des hélas ,  
Qui croiroit que c'est pour la Rhune ?  
Quelques gens trop prompts à la main ,  
A juger mal de leur prochain ,  
Pourront s'imaginer peut-être ,  
S'ils n'ont l'honneur de vous connoître ;  
Que la Rhune est un Cavalier ,  
Non de tels qu'on en voit paroître  
A Paris , au moins un millier ,  
Dont le mérite singulier  
Ne passe point le petit maître ;  
Mais un de ceux au grand collier ,  
Qui par son air discret , honnête ,  
Vous auroit donné dans la tête :  
Mais j'en avertis promptement ,  
Point de jugement téméraire ;

La Rhune pour qui seulement  
Vous soupirez si tendrement,  
Et sans en faire de mystère ;  
La Rhune , qui seul sçût toucher  
Un cœur toujours sage & severe ;  
La Rhune , qui seul peut vous plaire ,  
Helas , n'est qu'un pauvre rocher.

De la cime des Pyrenées ,  
Où bravant depuis six mille ans  
Et la foudre , & les destinées ,  
Il compte les siècles courants  
Comme nous comptons les années :  
Ce rocher superbe , & sans pair ,  
Terrible à tout ce qui respire ,  
Etend fierement son empire ,  
Jusques aux lieux d'où part l'éclair ,  
Devant son énorme figure ,  
Les autres rochers ses sujets ,  
Vils avortons de la nature ,  
Ne semblent que des marmousets ,  
Dont les plus hauts & les mieux faits ,  
Ne lui vont pas à la ceinture.  
De là , comme d'un bel-veder ,  
Allongeant son cou vers la mer ,

Il voit sous lui la terre & l'onde ;  
Et dominant également  
Sur l'un & sur l'autre élément ,  
Semble , faisant par tout la ronde ,  
Contempler curieusement  
Ce qui se fait dans tout le monde.

Contre son chef audacieux ,  
Qui touche presque jusqu'aux cieux ,  
Paroît cloüé comme une cage ,  
Un pauvre petit hermitage ;  
Deux Cellules pour logement ,  
Avec un peu de jardinage ,  
Qui , cultivé legerement ,  
Fournit assez abondamment  
Herbes & fruits pour le ménage :  
Joignez encore au bâtiment  
Sur l'un des bouts une chapelle ,  
Et de l'hermitage charmant  
Vous aurez un portrait fidele.  
Cependant du rocher voisin ,  
Le passant qui va son chemin ,  
S'il tourne vers-là la prunelle ;  
Au lieu d'un logement humain ,  
De maison , chapele & jardin ,

Croit ne voir qu'un nid d'hirondelle.  
Or soit nid d'hirondelle , ou non ,  
C'est où vous prétendez , dit-on ,  
Aller fixer votre demeure :  
Le dessein est loüable & bon ,  
Vous le voulez , à la bonne heure.  
Mais tandis qu'au gré de vos vœux ,  
Votre équipage se prépare ;  
Que vous prenez votre simarre ,  
Et que l'on tresse vos cheveux ;  
Que de papier , & de clincaille ,  
Vous ornez le chapeau de paille ,  
Qui dans cette aimable prison ,  
Doit vous tenir lieu de coëfure ,  
Souffrez avant que la voiture ,  
Vous dérobe à notre horison ,  
Que je prêche votre vêtüre.

La solitude est belle en vers ,  
On est charmé de sa peinture ,  
Mais elle a de fâcheux revers ,  
Et malgré ce qu'on s'en figure ,  
Donne bien de la tablature.  
J'en sçai mille exemples divers ;  
Quelque bien qu'on soit , le tems dure ,

Et je vois dans cet univers ,  
Qu'on aime à changer de posture.  
Quand vous aurez fait le plongeon ,  
Et que vous vous ferez perchée  
Sur le haut de votre donjon ,  
Vous y ferez bien empêchée.  
De là vous verrez , je le veux ,  
La mer en orages féconde ,  
Rouler ses flots impétueux ,  
Et blanchir les rocs de son onde :  
Encor le fait est-il douteux ;  
Car du sommet de cette roche ,  
Pour voir la mer qui bat son pié ,  
Avec l'œil le plus délié  
Il faut des Lunettes d'approche :  
Mais voyez-la , je le veux bien ;  
Voyez , si vous voulez encore ,  
Depuis le rivage Chrétien  
Jusques au rivage du More ;  
Considerez de toutes parts  
Vingt & vingt Royaumes épars ;  
Voyez enfin , s'il se peut faire ,  
Tout ce que le soleil éclaire ,  
Et si jamais rien vous a plu ,

Avoüez , sainte solitaire ,  
Que cette vûë a de quoi plaire ,  
Mais d'un coup d'œil on a tout vû.

Durant cela le jour s'allonge ,  
Le soleil marche avec lenteur ;  
Il est encor dans sa hauteur ,  
Qu'on attend l'instant qu'il se plonge ;  
Et qu'enfin le sommeil vainqueur  
Du cruel chagrin qui nous ronge ,  
Etourdiffe notre langueur ,  
Et par l'image d'un beau songe ,  
Charme l'ennui de notre cœur.  
Lorsque cet ennui nous possède ,  
La priere est un bon remede ;  
Tout Hermite en doit faire cas  
S'il veut que Dieu lui soit en aide ,  
Vous prierez , je n'en doute pas ;  
Mais l'ame est quelquefois bien tiede ,  
Et quand de prier on est las ,  
Il faut trouver quelque intermede.  
Je veux que dans votre oraison  
Dieu vous anime & vous console ,  
Qu'il éclaire votre raison ,  
Et vous porte au cœur sa parole ;



Mais après toutes ces faveurs ,  
Vous trouverez , comme tant d'autres ,  
Bien-tôt la fin de vos ferveurs ,  
Et le bout de vos patenôtres ,  
Et gare aussi quelques vapeurs.

Ce n'est pas que de votre Dune ,  
Comme du haut d'une tribune  
Vous pourrez prêcher les poissons  
Qui réveillez par vos doux sons ,  
Et curieux de vous connoître  
Pour mieux entendre vos leçons ,  
Mettront la tête à la fenêtre.  
Je vois déjà les Esturgeons  
Sur la mer faire un promontoire ,  
Avec un peuple de Goujons  
Qui courent à votre auditoire.  
Les Dauphins en gens du grand air ,  
Par dessus l'eau levant la crête ,  
Et ruminant quelque conquête ,  
Viennent d'un pas de Duc & Pair.  
Comme Dames de haut parage ,  
Les Baleines plus gravement ,  
S'avancent en grand équipage ,  
Traînant après elles maint page

Qui fend les eaux gaillardement.  
Prêchez , mais au sortir de chaire ,  
N'attendez point de compliment ,  
Les poissons n'en sçavent point faire.  
Thon , ni Baleine, ni Saumon ,  
N'aura jamais l'esprit de dire ,  
Le grand talent , le beau-sermon !  
Cependant il n'en faut pas-rire ,  
Un compliment un peu flateur  
Soulage le Prédicateur :  
Il ne prêche que pour instruire ;  
Mais après tout je croirois bien ,  
Qu'un compliment ne gâte rien.  
C'est chose enfin bien ennuyeuse ;  
Fût-on même grande causeuse ,  
D'entretenir un peuple sot  
Qui fait sortir de ses paupieres  
Des yeux grands comme des falieres ,  
Et jamais ne vous répond mot.  
Un long silence nous attriste ,  
Encor faut-il , dans le besoin ,  
Avoir quelqu'un qui prenne soin  
De nous dire , Dieu vous assiste.

Le monde a de fort grands défauts ,

Ne craignez pas que je l'excuse ;

Il est méchant , léger & faux ,

Il trompe , il séduit , il abuse ;

Il est Auteur de mille maux ,

Mais tel qu'il est il nous amuse.

Sans cesse il fournit à nos yeux

Mille spectacles curieux.

Sa scène mobile & changeante

Plaît même par son changement ;

Toujours nouvel événement ,

Que son esprit fécond enfante

Nous réveille agréablement.

L'un rit , & l'autre se lamente ,

Tous deux trompez également :

L'un arrive au port sûrement ,

L'autre est encor dans la tourmente ,

L'un perd son bien , l'autre l'augmente.

L'un poursuit inutilement

La fortune toujours fuyante ,

L'autre l'attend tranquillement ,

Ou parvient sans sçavoir comment ,

Et presque contre son attente.

L'un réussit heureusement ;

L'autre après bien du mouvement ,

Trouve un rival qui le supplante ;  
Tel en gemit, tel en plaïsante.  
L'un vous brusque grossièrement ;  
L'autre d'une main caressante  
Vous poignarde civilement.  
L'un aime Dieu très-ardemment,  
Ou fait semblant, que je ne mente ;  
Pour son prochain, il s'en exempte.  
L'autre s'aime très-tendrement,  
Et d'autrui fort peu se tourmente.  
L'un se vange dévotement,  
L'autre avec éclat, & s'en vante.  
L'un parle des Saints doctement,  
L'autre les revere humblement,  
Et de les suivre se contente.  
L'un a de l'air, de l'agrément,  
L'autre par sa mine épouvante :  
L'un fait un bon contract de rente,  
Et l'autre fait un Testament.  
L'un à quinze ans, l'ame dolente,  
Va prendre gîte au monument,  
Et l'autre prend femme à foïssante.  
L'un se fait tuer tristement ;  
L'autre naît au même moment

Pour remplir la place vacante.  
On rencontre indifféremment ,  
Un baptême , un enterrement.  
Enfin , c'est une comédie ,  
De voir ce qu'on voit tous les jours :  
Vous diriez , en voyant ces tours ,  
Que la fortune s'étudie  
Sans cesse à varier son cours :  
Toujours quelque métamorphose  
Donne matière à l'entretien ;  
Mais sur la Rhune on ne voit rien ,  
Ou c'est toujours la même chose ;  
En un mot dans ce pauvre nid ,  
On ne sçait qui meurt , ni qui vit.

Il est bien vrai qu'à votre Rhune ,  
Vous serez proche de la lune ;  
Et que même en faisant chemin  
Elle peut vous donner la main.  
Mais en serez-vous plus chanceuse ,  
Et pouvez-vous faire grand cas  
D'une voisine si fâcheuse ?  
Si l'on en croit les Almanachs ,  
La Dame est fort capricieuse ,  
Donnant dans des hauts & des bas.

Elle fera la précieuse ,  
Voilant quelquefois ses appas ,  
Quelquefois ne les voilant pas :  
Tantôt se montrant toute entière ,  
Tantôt seulement à moitié ,  
Sans que par soupirs , ni priere ,  
Ni par les droits de l'amitié ,  
Vous puissiez , durant sa carrière ,  
En obtenir pour un moment ,  
Comme une grace singuliere ,  
De changer son ajustement.

D'ailleurs , il ne faut nullement  
Qu'elle vous soit si familiere :  
Croyez-moi , c'est sans passion ,  
Avec une telle ouvriere ,  
Point trop de fréquentation.  
Car outre sa complexion ,  
Que l'on dit être fort mauvaise ,  
N'étant jamais , ne vous déplaît ,  
Sans quelque bonne fluxion ;  
Outre ses rhûmes , les catarres ,  
Qu'on gagne par contagion ,  
Ainsi que ses humeurs bisarres ,  
Dans cette triste region ,

Sa conduite n'est pas bien nette ;

Je vous le dis auparavant ,

Bien qu'elle soit vieille planette ,

Elle met en jeune Coquette

Du rouge & des mouches souvent ,

Et se farde sous sa cornette ,

Je le sçai de plus d'un sçavant ,

Qu'elle reçoit à sa toilette.

De plus, si ce n'est un faux bruit ,

Au lieu de vivre en femme sage ,

Elle abandonne son ménage ,

Et court le bal toute la nuit.

De-là vient, je crois, certain conte

D'un certain jeune Endymion ,

Que le monde a mis sur son compte ,

Et cette indigne affection ,

A dans tous lieux sur son passage

Taché sa réputation ,

Autant ou plus que son visage.

Peut-être est-ce une fiction ,

Mais ce bruit enfin la diffame ;

Et pourquoi sortant de son trou

Va-t'elle aussi, la bonne Dame ,

Courir la nuit le guille-dou

Le beau métier pour une femme !  
Après cela la plaindra-t'on ,  
Quand on lui vient chanter sa game ,  
Ou lui donner quelque dicton !  
Hélas la pauvre malheureuse ,  
Le bel honneur où la voilà ,  
De passer pour une coureuse ,  
La verrez-vous après cela ?

Vous n'aurez point cette manie ,  
Et c'est sur quoi l'on peut compter ;  
Voilà pourtant la compagnie ,  
Dont il faudra vous contenter.  
Il ne faut point que l'on vous berce  
De cet espoir trompeur & vain  
Que vous puissiez avoir commerce  
Avec aucun visage humain ;  
Si ce n'est quelque pauvre hère ,  
Qui dans les rochers égaré  
Vint à vous d'un air éploré ,  
Cherchant remède à sa misère.  
Il fera d'un ton douloureux ,  
S'il vous trouve prompte à le croire ,  
Du désastre le plus affreux  
La triste & lamentable histoire ,



Mais tout cela sent le grimoire ;  
Prenez bien garde à l'hameçon ,  
Et crainte de tout malefice ,  
Fermez la porte sans façon ,  
Et lui dites , Dieu vous benisse.  
Mais la charité . . . ! mais enfin ,  
On dit que le Diable est bien fin ,  
Le drôle est fait au badinage ,  
C'est un franc archipatelin ,  
Sombre , fournois , fourbe & malin ,  
Qui sçait joüer son personnage ,  
Et qui pour sonder le terrain ,  
Va souvent en pèlerinage ,  
Désiez-vous du pèlerin.

Mais sans que le Diable s'en mêle ,  
Il s'en fait assez aujourd'hui ;  
Et quoi qu'on jette tout sur lui ,  
Ce n'est pas toujours lui qui grêle.  
Nous avons au dedans de nous  
Un ennemi bien plus à craindre ,  
Il porte les plus rudes coups ,  
Et personne n'ose s'en plaindre :  
Chacun l'excuse & le chérit ;  
Et s'il arrive quelque histoire ,

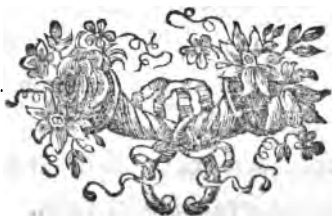
On s'en prend au malin esprit  
 A qui l'on en fait bien accroire.  
 Il a tout fait , il a tout dit ,  
 On compte fort sur son crédit.  
 C'est lui qui fait qu'on fuit la peine ,  
 Et que l'on cherche le plaisir ;  
 C'est lui qui par la main nous mène  
 Où nous porte notre désir.  
 C'est lui qui fait la médifance ,  
 C'est lui qui dicte la vengeance ;  
 C'est lui dont l'ascendant certain ,  
 Rend le soldat dur & barbare ,  
 Rend le noble fier & hautain ,  
 Rend le jeune homme libertin ,  
 Et le sexagenaire avare :  
 Le fourbe dans ses trahifons ,  
 Et le saint dans ses Oraifons ,  
 Imputent tout à fa malice ;  
 De tous les maux que nous faifons ,  
 Il est l'Auteur , ou le complice.  
 Hé , laifions-le pour ce qu'il est ,  
 Pourquoi faut-il qu'on s'imagine  
 Qu'il fait jouer comme il lui plaît  
 Les refforts de notre machine :

On l'accuse de maint forfait ,  
Mais , à bien juger de l'affaire ,  
Souvent ce n'est pas lui qui fait ,  
Il ne fait que nous laisser faire.  
On se livre à la volupté ,  
Parce qu'elle flatte & qu'on l'aime ;  
Et si du Diable on est tenté ,  
Il faut dire la vérité ,  
Chacun est son Diable à soi-même :  
Mais laissons le Diable en repos ,  
Et reprenons notre propos.

Que ferez-vous seule , isolée ,  
Sur votre Rhune desolée ,  
Que faire-là ? Je n'en sçai rien ;  
Mais vous pour elle si zélée ,  
Peut-être le sçavez-vous bien.  
Helas , si j'en crois mes alarmes ,  
Un cruel ennui vous attend ;  
Ce Roc pour vous si plein de charmes ,  
Et que par tout vous vantez tant ,  
Vous fera bien verser des larmes.  
Il me semble déjà vous voir  
La tête sur la main panchée  
Regretter l'ancien manoir

D'où vous vous ferez arrachée,  
Et du matin jusques au soir ,  
Trouver bien lugubre & bien noir  
Le nid où vous ferez juchée ;  
Disant souvent d'un cœur contrit ,  
Helas , on me l'avoit bien dit.

Je n'en dirai pas davantage ,  
Mes avis seroient superflus ;  
Courez , volez à l'hermitage ,  
Partez , je ne vous retiens plus ;  
Allez où votre cœur aspire ,  
Vous n'y ferez pas long séjour ;  
S'il restoit quelque chose à dire ,  
Je le garde pour le retour.





P O R T R A I T  
D E  
C H A R L E S X.II.  
R O I D E S U E D E \*.

**P**Our peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle :  
Charles est l'Alexandre du Nord,

Du vainqueur de l'Asie il a l'air & le port,

Et va du même pas à la gloire immortelle.

Mais où trouver encore un Apelle nouveau ?

Le Peintre manque au parallèle.

Pour moi, bien au dessous de ce fameux modèle,

Je compte en prenant le pinceau,

Moins sur mon art que sur mon zèle,

Et sur le sujet du tableau.

Si dans les moindres traits je puis être fidèle,

Le portrait sera toujours beau.

Et d'abord, car je dois aux dons de la nature,

*\* Cette pièce fut faite en 1707.*

Le premier rang dans ma peinture ;  
Le visage en ovale avec grace allongé  
Frape par de grands traits qu'un air doux accompa-  
gne ;  
Un teint que le hâle a chargé ,  
Est garant des exploits de plus d'une campagne.  
Sous un front ouvert & serein ,  
Des yeux vifs , & brillans d'une noble lumière ,  
Témoignent cette ardeur guerrière .  
Qui dès les premiers coups que sçût lancer sa main  
A l'Europe étonnée annonça sa carrière.

Pour temperer le feu qui brille dans ses yeux  
La nature avec art a formé sur sa bouche  
Un souris fin & gracieux ,  
Qui charme à son abord le cœur le plus farouche.  
Comme un simple soldat vêtu grossièrement ,  
Pour la forme & pour la matière ,  
Un habit lui suffit une campagne entière.  
Grand chapeau, gands de buffle &, pour l'assortiment ,  
Ceinturon de même parure ,  
D'où pend un large coutelas ,  
Peu brillant au dehors , peu chargé de dorure ,  
Mais terrible dans les combats.

Enfin, cravate à la dragonne ,  
C'est tout l'ajustement qu'il souffre en sa personne.

Mais me suis-je mépris ? est-ce un grand Potentat ?  
Est-ce un Roi que je viens de peindre ?  
C'est un Roi , mais un Roi soldat ,  
Qui dépouillé d'un vain éclat ,  
N'en sçait pas moins se faire craindre.  
Cet air de négligence , & de simplicité ,  
N'altère point en lui sa Majesté.  
Sans rien devoir à la magnificence ,  
Il est servi , craint , respecté ,  
Et paroît Roi dès qu'il s'avance.  
Une sage frugalité ,  
Dont il donne l'exemple avec autorité ,  
De son Camp bannit la mollesse ;  
Et le défend lui-même , au feu de la jeunesse ,  
D'un écüeil plus à redouter ,  
Que tous les ennemis que son bras sçut domter.

Tout le jour agissant sans cesse  
Il n'accorde qu'à peine à la nécessité  
Un court sommeil sur la nuit emprunté ,  
Et qui , souvent interrompu , ne laisse

Nulle prise à la volupté.

Dans lui la probité surpasse le courage ,  
Et les loix de l'honneur sont les premieres loix.  
Il ne manque jamais à la foi qu'il engage ,  
Il parle peu , mais avec poids.  
Ami de la vertu , zélé pour la justice ,  
Ennemi déclaré du mensonge & du vice ,  
Au seul & vrai mérite il se laisse toucher ;  
Sans attendre qu'il se présente ,  
Lui-même il le prévient d'une main bienfaisante ,  
Et s'empresse pour le chercher.

Dans ce Conquerant si terrible ,  
La fiere majesté n'est point inaccessible ,  
A toute heure , en tout tems , il se laisse approcher :  
Aimé de ses sujets , en vrai pere il les aime ,  
Et l'on trouve toujours en lui ,  
Autant de douceur pour autrui ,  
Que d'austérité pour lui-même.

Hardi , mais sans témérité ,  
Il sçait , quand il le faut , suspendre  
Une trop vive activité ,



Et médite long-tems ce qu'il veut entreprendre.

Mais lorsque la sagesse & la gloire ont dicté,

Le parti qu'un Héros doit prendre,

Il part , il exécute avec rapidité

Ce que , dans un secret que rien ne peut surprendre,

A loisir il a médité ,

Et que l'effet seul peut apprendre.

Alors il ne connoît ni peine , ni danger ,

Rien ne l'étonne , & ne l'arrête ,

Rien ne peut le faire changer ;

Et vît-il la mort toute prête ,

Il faut , s'il l'a réglé , périr , ou se vanger.

De-là le succès de ses armes ,

Et tous ces exploits glorieux ,

Qui tiennent aujourd'hui l'Univers en alarmes ,

Et du côté du Nord font tourner tous les yeux.

Mais à quelque haut point de gloire

Que l'ait élevé la victoire ,

Toujours constante à suivre ses projets ,

On doute par toute la terre ,

S'il a paru plus grand lorsqu'il a fait la guerre ,

Que lorsqu'il a donné la paix.

*Comme quelques personnes pourroient s'imaginer que l'Histoire suivante est un conte fait à plaisir, on la rapporte ici toute entière tirée de l'Auteur original d'où on l'a pris; & en faveur de ceux qui n'entendent pas le Latin, on y en a joint une traduction.*

EX ILLUSTRUM MIRACULORUM  
& Historiarum memorabilium Libris Cæsarii  
Heisterbachensis, Ordinis Cisterciensis.

Capite 76. Libri IV.

**H**ENRICUS DE VUIDA miles fuit dives valde, habebat autem uxorem nobilem ac dilectam. Die quadam dum serino inter eos haberetur de culpa Eve, cepit illa, ut mos est mulieribus, eidem maledicere, & de inconstantia judicare animi, eo quod pro modico pommo, gula sua satisfaciens, tantis pœnis ac miseriis omne genus humanum subdidisset. Cui maritus respondit: Noli illam judicare, tu fortasse in tali tentatione fecisses simile. Ego volo tibi aliquid precipere, quod minus est, & propter amorem meum minimè poteris custodire illud. Respondente illa: Quod est mandatum? Subjunxit miles: Ut die illâ quâ balneata fueris, paludem curia nostra nudis pedibus non ingrediaris: aliis diebus, si libet, intres. Erat enim aqua putens, & fimsa, ex totius curia sordibus collecta. Illa subridente, & precepti transgressionem abhorrescente, subjunxit Henricus: Volo ut pœnam addamus: si tu obediens fueris, quadraginta marcas argenti à me recipies; sin autem, totidem mihi solvas. Et bene pla-

*cuit ei : Ille verò , ipsâ ignorante , secretos custodes paludi adhibuit. Mira res ! Ab illâ horâ Matrona tam honesta & verecunda nunquam per curiam transire poterat , nisi ad prædictam paludem respiceret , & quoties balneabatur , toties de eadem palude tentabatur. Die quâdam exiens de balneo , dixit pedisequa sua : Nisi ingressa fuero paludem illam , moriar ; statimque succingens se cum circumspexisset , & neminem videre putaret , comitante ancillâ , aquam illam fetidam usque ad genua intravit , & huc illucque deambulando bene concupiscentia sua satisfacit. Quod statim nuntiatum est marito ejus. Ille gaudens , mox ut eam vidit , ait : Quid est Domina : fastistisne hodie balneata ? Respondente illa ; Fui ; adjecit : in dolio , vel in palude ? Ad quod verbum confusa tacuit , sciens eum suum excessum non latere. Tunc ille : Ubi est , Domina mea , constantia vestra , obedientia vestra , jactantia vestra ? Evâ viliùs tentata fuistis , repidiùs restitistis , turpiùs cecidistis. Reddite ergo quod debetis. Et cum non haberet illa quod solveret , omnia vestimenta ejus pretiosa tulit , & per diversas personas distribuit , sinens eam per aliquod tempus bene torqueri.*

## T R A D U C T I O N.

**U**N Gentilhomme fort riche nommé HENRY DE VIDA , avoit épousé une femme de condition , qu'il cherissoit extrêmement. Il arriva qu'un jour comme ils s'entretenoient ensemble , le discours tomba sur la chute d'Eve. La Dame , selon l'ordinaire

la coutume des femmes , se mit à donner mille maledictions à Eve , & à blâmer son imprudence & sa sottise , d'avoir à l'appetit d'une chetive pomme réduit le genre humain à la servitude pénible où il se trouvoit. Mon Dieu ! ne la blâmez pas si fort , lui dit le mary ; vous en auriez fait autant à sa place. Je veux , ajouta-t-il , vous faire une défense , & même en matiere bien moins sujette à tentation , & je suis sûr que quelque consideration & quelque amour que vous ayez pour moy , vous ne laisserez pas de passer par dessus. Voyons donc , dit-elle , de quoi il s'agit. Tout ce que j'exige de vous , dit le Gentilhomme , c'est que les jours que vous vous ferez baignée , vous vous absteniez au sortir du bain d'aller tremper vos pieds nuds dans notre mare ; pour les autres jours que vous n'aurez pas pris le bain , permis à vous d'en user comme il vous plaira. Or il faut sçavoir qu'il y avoit , attendant de l'endroit où elle prenoit le bain , une espee de mare , ou pour mieux dire , un borbier qui étoit comme l'égoût de toutes les ordures de la basse-cour. La défense parut d'autant plus plaisante à la Dame , que l'idée seule de tremper ses pieds dans une eau si sale & si infecte lui soulevoit le cœur. Le mary la voyant rire à sa proposition , lui dit : Ce n'est pas tout , il faut convenir d'une amende. Je m'engage à vous payer quarante marcs d'argent , si vous observez ma défense ; mais vous me les payerez réciproquement , si vous la transgressez. Elle en tomba d'accord , & le mary à son insçu apostâ des gens pour observer ce qui se passeroit à cet égard. Chose étran-

ge ! depuis la gageure faite , cette Dame si bien née & si sage ne pouvoit plus traverser la cour sans jeter en passant quelque œillade à la dérobée sur la mare ; & toutes les fois qu'elle sortoit du bain , il lui prenoit une demangeaison violente de s'y aller rafraîchir. Enfin un jour ne pouvant plus y résister , elle dit à sa femme de chambre : Non , je n'y tiens plus , & si je n'entre dans la mare , il faut que j'en meure. En disant cela elle retroussé ses jupes , & après avoir regardé tout à l'entour si on ne l'observoit point ; lorsqu'elle eût n'être vûe de personne , elle entra dans la mare jusqu'aux genoux avec sa femme de chambre , & y patrouillant de côté & d'autre , elle satisfit pleinement son envie. Le mary le scût aussi-tôt , & ravi du succès de son épreuve , il vint où étoit sa femme , & lui dit en l'abordant : Eh bien , Madame , avez-vous pris le bain aujourd'huy ? Ouy , répondit-elle : Dans la mare , ajouta-t-il , ou dans la cuve ? Elle rougit à ces mots , voyant bien que son mary étoit instruit. Oh , oh ! reprit-il , & qu'est donc devenue votre résolution , votre complaisance pour moi , & cet empire sur vous-même dont vous vous vantiez si fort ? Mise à une épreuve moins capable de tenter que ne le fut la pomme d'Eve , vous résistez plus faiblement , & succombez plus grossièrement ? Allons il faut payer , puisque vous avez perdu. La Dame n'ayant pas de quoy satisfaire , le mary saisit la garde-robe , & partageant ses beaux habits à différentes personnes , la laissa pendant quelque temps dans l'inquiétude & dans la peine , pour lui faire expier sa faute.



# LA NOUVELLE EVE,

## HISTOIRE.

**P**ain dérobé réveille l'appetit.  
 A tout peché la loi qui l'interdit,  
 Est un attrait, est une rocambole,  
 D'aller vers là, de revenir ici,  
 Est-il permis quand on le veut ainsi,  
 On s'en soucie autant que d'une obole :  
 Mais que la loi dise, je le défens,  
 Nous y courons, & notre cœur y vole.  
 D'Eve en cela nous sommes tous enfans ;  
 Ne la traitons point trop en criminelle,  
 Elle eut grand tort, je ne l'excuse point,  
 De-là nous vint la tache originelle ;  
 Mais tel lui fait son procès sur ce point,  
 Qui dans sa place auroit fait tout comme elle.

Ainsi parloit certain époux, un jour,  
 A sa moitié, qui contre notre mere  
 Murmuroit fort, étoit fort en colere,  
 N ij

De nous avoir joué le vilain tour,  
Dont vint, hélas ! toute notre misère.  
Ah ! disoit-elle, avoir précipité  
Et son époux & sa postérité,  
Dans tant de maux ! pourquoi ? Le tout en somme  
A l'appetit d'une insipide pomme ;  
Notre mère Eve avoit bien mauvais goût.  
Bon ou mauvais, le fruit ne fut la cause,  
Dit le mari, du mal qui gâta tout,  
Mais bien la loi, qui défendoit la chose :  
Cette défense en fit tout le ragoût.  
Qu'ainsi ne soit, poursuivit-il, je gage,  
Que qui voudroit vous interdire ici,  
Chose d'ailleurs dont vous n'auriez souci,  
Je dis bien plus, qui vous feroit dommage,  
Vous en seriez aussi-tôt à la rage,  
Moi ! dit la Dame. Oui, vous, dit le mari,  
Vous le feriez, sans faute, je le jure,  
Et je suis prêt d'en faire le pari.  
Elle y consent, accepte la gageure.  
Somme d'écus, & grosse, à ce qu'on dit,  
Fut stipulée entre eux deux à crédit.

Je ne veux point, dit l'époux débonnaire,  
Vous commander chose pénible à faire.

Voici le fait. Quand vous allez au bain ,  
La mare à gauche est sur votre passage ;  
Si vous pouvez , en faisant le chemin ,  
Un mois durant , en tout , être assez sage ,  
Pour ne plonger au bord du marécage ,  
Les deux pieds nus , je vous quitte le gain.  
Mais en passant prenez garde au naufrage ,  
Vous payeriez le pari haut la main.

Or cette mare étoit , à le bien dire ,  
Un vrai bournier égoût de basse cour :  
Pour l'éviter on eût fait un grand tour ;  
De ce défi l'on se met fort à rire ,  
La Dame y taupé , & de grand appétit.  
C'étoit marché donné , sans contredit.  
Autant valoit argent dans sa cassette ;  
On met déjà la gageure à profit ,  
On songe à faire & telle & telle emplette ,  
Nouveaux bijoux viendront sur la toilette ,  
Et sur le tout , un bel & bon habit.

On s'en va donc au bain à l'ordinaire ,  
Non sans lorgner la mare en tapinois ,  
Dans un début c'en étoit assez faire ,  
On s'en tint là pour la première fois.  
Allant , venant , bien-tôt on s'accoutume



A l'eau verdâtre, à la fange, à l'écume,  
Avec le tems, on s'accoutume à tout :  
On fit bien plus, enfin, on y prit goût.  
L'esprit de l'homme est une étrange pièce,  
Et quand je dis de l'homme, à cet égard,  
La femme est là comprise sous l'espece,  
Pour les deux tiers au moins & demi quart,  
Le fait present rend la chose notoire,  
La bonne Dame alla se figurer  
Certain plaisir, si l'on en croit l'histoire,  
A barbotter dans une eau sale & noire,  
Et le défi commença d'operer.  
L'eau de son bain, encor que claire & nette,  
Lui sembloit fade au prix de celle-là ;  
Peut-être aussi le Diable s'en mêla :  
Quoiqu'il en soit, la Dame fut discrete ;  
Et n'en dit rien d'abord à Janneton,  
Qui la suivoit ; c'étoit sa Chambrière,  
Et qui pis est, confidente, dit-on,  
D'une humeur souple, & très-fine ouvrière ;  
Elle entendoit la Dame à demi-ron ;  
Avoit d'ailleurs l'âme si complaisante,  
Que dans cent ans, ou plus, que je ne mense,  
A sa maîtresse elle n'auroit dit non.

Mais c'est assez parlé de la Suivante,  
A la Signore il nous faut revenir.  
A chaque instant la passion s'augmente,  
Dans son harnois on a peine à tenir,  
La mare étoit toujours plus attrayante,  
Pour résister, il falloit faire effort,  
On s'approchoit toujours plus près du bord;  
Ce n'étoit plus le bain, c'étoit la mare  
Que l'on cherchoit, par un ragoût bizarre.  
Là barbottoit maint petit cannetton,  
On les montrait du doigt à Janineton,  
On leur portoit envie, & si la Dame  
Eut pû contre eux trocquer honnêtement,  
Elle eut voulu, dans le fonds de son ame,  
Devenir canne, au moins pour un moment.

Mais bien souvent l'occasion prochaine  
Beaucoup plus loin que l'on ne veut nous mener,  
La Dame un jour sur le bord s'arrêtant,  
Dans un accès subit & violent,  
Vint à tirer un pied hors de la mule,  
Et de la plante en effleura l'étrang.  
La bonne Dame en resta là pourtant,  
Et le remit aussi-tôt par scrupule;  
Non que son cœur ne fût bien combattu,

Mais il est bon d'avoir de la vertu.

Or le mari , par certaine ouverture ,  
Guettoit sa femme , observoit son allûre ,  
Rioit sous cape , & comptoit par ses doigts ,  
Qu'elle n'iroit jamais au bout du mois.  
Il comptoit bien , remarque la Chronique.  
Deux tièrs n'étoient passez à beaucoup près ,  
Qu'arrive enfin , enfin le jour critique.  
Le traître époux , qui voyoit les progrès ,  
A sa moitié voulut donner le change ,  
Dit qu'il alloit mettre ordre à la vendange ,  
Puis faire un tour , pour revenir au frais.  
Il sort aux champs , & quelque tems après  
Par le dehors rabat chez la Fermière ;  
Là se tient clos , & se met aux aguets.  
Bien-tôt il voit & Dame & Chambrière  
Se mettre en marche avec tous leurs agrets.  
Allant au bain , l'on fait pose au marais ,  
On le contemple , on s'en arrache à peine ,  
Comme du bord d'une claire fontaine ,  
En soupirant , l'on s'en arrache enfin ,  
Et vers l'étuve on poursuit son chemin.

Mais dans le bain un feu secret consume ;  
On en sortit plutôt que de coutume ,

L'esprit rêveur, l'air inquiet, chagrin,  
On se tourmente & l'on chicane en vain;  
La passion presse, le cœur chancelle,  
Et la vertu ne bat plus que d'une aîle.

C'est trop souffrir, non, Janneton, vois-tu,  
Dit la Maîtresse, en annonçant l'antienne,  
Il n'est défi, ni gageure qui tienne,  
Je ne m'en mets en peine d'un fétu :  
Je te le dis tout net, & le déclare,  
J'ai résolu d'essayer de la mare.  
Dis sur cela tout ce que tu voudras,  
Que l'on le sçache, ou ne le sçache pas,  
Ce m'est tout un ; il iroit de ma vie,  
Que je voudrois en passer mon envie.

Vraiment, Madame, est-ce donc si grand cas,  
Dit Janneton ! Pourquoi tant de mystère ?  
Je m'en doutois ; vous êtes bonne aussi  
De vous troubler & prendre du souci :  
Vous le voulez ? Et bien il faut le faire.  
Premierement Monsieur n'est pas ici.  
Qui vous verra ? Personne, je l'assure.  
Quitte, après tout, à perdre la gageure,  
Le grand malheur ! en mourrez-vous de faim ?  
Contentement passe richesse enfin.

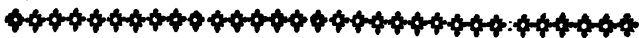
Mais non , si bien nous ourdirons la trame ,  
Que vous aurez le plaisir & le gain,  
Vas Janneton , tu vaux trop , dit la Dame ;  
Ne mettons point la partie à demain.

Sur ce propos on s'ajusté , on s'agence ,  
Et vers la mare on marche en diligence ,  
A beaux pieds nus , & pantoufles en main.  
La Dame alloit la première & bon train ,  
Et Janneton faisoit l'arrière-garde.  
Chemin faisant , l'on observe avec soin ,  
S'il n'est point là de mouchard qui regarde ,  
Nul ne paroît , & Monsieur est bien loin.  
Les pieds brûloient , d'abord on en hazarde  
Un dans le lac , pour sonder le terrain ;  
On le retire , & l'autre prend sa place ,  
Que tout de même on retire soudain.  
Pour faire court , après quelque grimace ,  
Tous deux de suite , on vous les plonge à plein ,  
Jusqu'à la vase , où gâtoit la grenouille.  
Dieu sçait la joye ! On s'en donne à loisir ;  
On est à même , on tripote , on patrouille ,  
Et jamais bain ne fit tant de plaisir.

Durant cela , l'Époux , ne vous déplaîse ,  
De son réduit voyoit le tout à l'aise ,

Et se ſçavoit très-bon gré dans le cœur ,  
De n'avoir point mis à plus forte épreuve  
Une vertu ſi fragile & ſi neuve ,  
Il en pouvoit arriver du malheur ,  
Il en frémit , & ſur cette penſée ,  
Croyant l'affaire aſſez avant pouſſée ,  
Sort vers la Dame , avec un ris moqueur ,  
Un revenant eût fait moins de frayeur ,  
Et vite & vite , on ſe ſauve , on détale ,  
Mais à pieds nuds , l'on ne court pas ſi fort ;  
Le mari joint la Dame dans la ſalle ,  
Hé bien , dit-il , dès le premier abord ,  
Que penſez-vous de la pomme fatale ?  
Eve , à preſent , a-t'elle ſi grand tort ?





## O D E A M A R S

SUR LA NAISSANCE

DE MONSIEUR

LE DUC

DE BRETAGNE\*.

*T*Oi que tout le monde déteste,  
 Cruel Dieu des sanglans combats,  
 Qui te fais un plaisir funeste  
 Du renversement des Etats;  
 Dans le souci qui m'intéresse,  
 Mars, c'est à toi que je m'adresse,  
 Suspens ton courroux rigoureux;  
 Quand devant toi tout fuit, tout tremble,  
 Il doit t'être assez doux, ce semble,  
 Que j'ose t'adresser des vœux.

Je sçai qu'à ceux que je vais faire  
 Ton cœur d'abord va s'alarmer;  
 Peut-on espérer de te plaire,  
 En tâchant de te désarmer?  
 Garde-toi de m'en faire un crime,  
 C'est ton intérêt qui m'anime,  
 Mon zèle cherche à te servir;  
 Et si tu consens à m'entendre,  
 Tu t'empresseras de nous rendre  
 Les armes qu'on te veut ravir.

\* En 1707.



ODÆ GALLICÆ AD MARTEM  
IN NATALIBUS  
SERENISSIMI  
BRITANNIÆ DUCIS  
INTERPRETATIO.

**I**Nvisum populis atque exitiabile Numen,  
Bellorum dire inventor, quem funditus alta  
Dejecisse juvat fatali turbine regna;  
Hic ego te supplex, nec curâ pressus inani  
Armipotens compello! atros suspende furores,  
Et prosit quod dum gladios flammæque ferentem  
Attonitæ fugiunt gentes, ego pronus ad aras  
Te venerer, votisque vocare haud territus ausim.

Illa quidem vultu primum indignatus acerbo  
Excipies reor; ecquis enim te speret amicum,  
Dum tibi de manibus tentat convellere tela?  
Ne tamen hoc habeas suspectum nomine vatem  
Insidiasve tibi blandâ sub voce parari  
Credideris, decus ipse tuum, tua commoda curo;  
Tantum audi, quodque invito pia cura laborat.  
Extorsisse manu ferrum, sponte ipse remittes.



*La Renommée a pu t'instruire  
 Du don charmant & précieux  
 Que pour le bien de cet Empire  
 A nos climats ont fait les Dieux.  
 Ce don vaut mieux qu'une conquête :  
 Mais pour en célébrer la Fête ,  
 De tes armes bannis l'effroi ;  
 Tu le dois par reconnoissance :  
 Un Prince qui naît à la France ,  
 C'est un Héros qui naît pour toi.*

*Son Pere ! tu peux le connoître ;  
 Foudroyant & victorieux ,  
 Sur le Rhin tu l'as vu paroître ,  
 Digne du nom de ses ayeux.  
 Comme il a sçû suivre la trace  
 Marquée aux Princes de sa Race  
 Par le Dauphin , après LOUIS ;  
 Digne Eleve de ces grands Maîtres ;  
 Ce qu'il apprit de ses Ancêtres  
 Il sçaura l'apprendre à son Fils.*

*Instruit par des leçons si belles ,  
 Tu verras ce Héros naissant ,  
 Se regler sur les grands modeles  
 Qu'il aura trouvez dans son Sang.  
 De ses Peres vivante image ,  
 Il tâchera par son courage  
 D'égalier leurs exploits fameux ;  
 Comme eux il aimera la gloire ,  
 Et de lui parlera l'Histoire ,  
 Comme elle parle déjà d'eux.*

Felix nempe tuas rumor pervenit ad aures  
Dulcia quàm nobis pretiosaque munera Divi  
Fecerunt, certam Regno latura salutem.  
Et jam præ tanto levis est victoria dono :  
Festa placet celebrare & justos solvere honores ;  
At belli strepitum gratus removeere memento.  
Quisquis enim Francorum alto de Sanguine Princeps  
Nascitur Imperio, simul & tibi nascitur Heros.

Burgundus tibi testis erit ; quem fulmina dextrâ  
Torquentem vidisse datum est, Rhenique sub oris  
Victorem populorum & avito nomine dignum.  
Utque suis calcata prius vestigia pressit,  
Delphino monstrante viam, quam maximus olli  
Signarat Lodoix, tantis quæcunque magistris  
Hæres magnorum non inficiandus avorum  
Præstitit, hæc eadem natus quoque discet ab illo.

Talibus instructum studiis miraberis olim  
Virtutes & facta sequi memoranda Parentum.  
Majores refert non degener : instar in ipso  
Quantum erit ! ut simili conabitur æmulus artè  
Et patrium decus & veteres æquare triumphos.  
Nec minùs egregio laudis tangetur amore ;  
Atque ut Avos celebrant non uno nomine Fasti  
Sic tenerum dicent ventura in sæcla Nepotem.

*Mais dans un âge encor si tendre ,  
Quoique tu puisses présumer ,  
Tu sçais qu'on n'en peut rien attendre ,  
C'est un Héros qu'il faut former.  
Laisse à la Paix cet exercice ;  
Tu dois , si tu te rends justice ,  
Lui confier ce cher dépôt ;  
De tes mains remis dans les siennes ,  
Un tems viendra que dans les tiennes  
Il ne passera que trop tôt.*

*Tel qu'on te peint dans les Batailles ,  
Fier & redoutable , tu plais  
Même au milieu des funeraillles ,  
Aux grands Hommes , aux Héros faits.  
Mais dans l'enfance tout alarme ;  
Ah ! ne fais point verser de larmes  
Qu'on te reproche quelque jour ;  
Dérobe au Prince ta presence ,  
Et t'écartant par complaisance ,  
De bonne heure fais-lui ta cour.*

*Vois-tu cet escadron timide ,  
Les Jeux , les Graces , & les Ris ;  
Qui vers le Prince tous sans guide ,  
Ont volé dès les premiers cris ?  
Vainement sa beauté les touche ,  
Ton air bruyant les effarouche ;  
Fais place à ce tendre troupeau ,  
Qui devant toi dans l'épouvante  
N'ose que d'une aîle tremblante  
Voltiger autour du berceau.*

Regius

Regius immensas animo spes injicit Infans :  
At nondum factis matura hæc grandibus ætas.  
Artes per varias Heros formandus , amicæ  
Pacis opus fuerit ; carum tu credere Paci  
Depositum debes ; hæc illi munera sunt.  
Tempus erit , quod fata utinam meliora mœrentur,  
Cum Pacis gremio ereptus , properabit ad arma  
Impatiens , pugnaeque avidus tua signa sequetur.

Qualem te mediis dum prælia ducis in armis  
Esse ferunt ; acremque oculis , dextraque tremendum  
Fulmineâ , talem mille inter funera quærent  
Magnanimique Duces , assuetaque pectora bello.  
Ætati sed parce , puer timet omnia tutus.  
Ah cave degeneres olim incusandus ocellis  
Elicias lacrymas , Pueri te subtrahe vultu ,  
Et facili obsequio vel jam tibi redde faventem.

Aspicias imbellem turmam , Charitesque Jocosque,  
Et Risus molles , ut jam velut agmine facto ,  
Sponte sua , exciti primis vagitibus omnes  
Ad puerum levibus venere per aëra pennis.  
Frustra blanda movet puerilis gratia vultus ,  
Hos tu fronte minax oculisque ferocibus arces.  
Cede gregi tenero ; nam te præsentem pavescit,  
Et timidâ tantum cunas circumvolat alâ.

*Vois la Mere qui te fait signe ,  
 Et t'avertit de t'écarter ;  
 Quelle fureur noire & maligne  
 Te fait encor lui résister ?  
 Tu triomphes de la foiblesse  
 D'une vertueuse Princesse ,  
 Toûjours contraire à tes desseins ;  
 Insensible ! que ne peut-elle ,  
 Dans la juste ardeur de son zele ,  
 T'arracher les armes des mains !*

*Mais quelle lueur favorable  
 A mes yeux vient se découvrir ?  
 Non , tu n'es point inexorable ,  
 Tu te laisseras attendrir.  
 A cet Enfant né pour ta gloire  
 Accorde enfin cette victoire ,  
 Qu'il triomphe aujourd'hui de toi ;  
 L'heureux présage pour la France ,  
 Si même en naissant il commence  
 A te faire déjà la loi.*



Cernis ut ipsa etiam vultu innuat anxia Mater,  
Longius & placidis moneat decedere tectis.  
Quis malus, atque Erebi nigris emissus ab antris  
Te furor exagitat, monitisque resistere cogit?  
Victor ovas, impar quòd sit tibi fœmina Princeps  
Insignis virtute, tuis contraria semper  
Consiliis, nam cur justo inflammata dolore  
Non queat indignum, dure, exarmare furorem?

At quæ lux oculis subito micat, aspera tandem  
Pectora mansuescunt, nec inexorabilis aures  
Das precibus faciles, nostris flectere querelis.  
Hanc sine, jam de te victor, tibi Regius Infans  
Præripiat, per quem tua crescet gloria, palmam.  
O felix nimium Gallis optantibus omen!  
Si cum vix superas primum puer exit in auras,  
Jura tibi incipiat justasque imponere leges.

P. T A I N T U R I E R. S. J.





## H O R O S C O P E ,

*Sur la Naissance du Fils de M. A. D. M.*

**I**L faudroit être un Misantrope  
Bien sauvage, & bien rechigné  
Pour refuser un Horoscope  
Au petit Enfant nouveau né.  
L'entreprise sans doute est grande,<sup>1</sup>  
Mais le moyen qu'on s'en défende,  
C'est le Papa, c'est la Maman,  
C'est le pauvre petit Fanfan,  
Qui par ses cris me le demande :  
Ne pleurez pas, petit Mignon,  
Vous feriez pleurer votre Mere;  
Vous le voulez, il faut le faire,  
On ne sçauroit vous dire, Non.

Je ne suis pas grand Astrologue,  
Et je sçai peu l'art de mentir,  
Quoique cet art soit fort en vogue :  
Je m'entens bien moins à bâtir  
Un Horoscope qu'une Eglogue.

Les Astres, l'Hyver, & l'Eté,  
Peuvent courir en liberté,  
Leur marche ne m'occupe gueres,  
Qu'ils se levent soir ou matin,  
Je les laisse aller leur chemin,  
Sans me mêler de leurs affaires.  
Qui va d'un œil trop curieux  
Examiner chaque Planette,  
Et par le trou d'une Lunette  
Fureter tous les coins des Cieux,  
N'a pas la visiere bien nette.  
Les douze maisons du Soleil  
Sont toutes d'un prix sans pareil,  
Mais malheur à qui les fréquente;  
J'en dirois de bonnes raisons :  
La premiere qui se présente,  
Est qu'elles ont certaine pente  
Qui mene aux Petites Maisons.

SANS tracer de vaines figures,  
Pour fixer avec seureté  
Le point d'une nativité,  
On peut sur d'autres conjectures  
Plus justes, peut-être, & plus sûres,  
Friser au moins la vérité.



Encor beaucoup pour qui la frise ;  
Dans notre métier de Devin  
Tout est sujet à la méprise ;  
Vaille que vaille , cher Bambin ,  
Sans garantir la marchandise ,  
Je vais chanter votre destin.

V o u s êtes né de bon matin  
A cinq heures , dit la chronique ,  
Que faut-il que j'en pronostique ?  
Le trait me semble un peu lutin.  
Au lieu d'attendre d'un air sage ,  
Et comme un Enfant bien appris ,  
Au point du jour , sans autre avis ,  
Vous commencez votre ramage ,  
Et réveillez tout un logis.  
C'est être alerte de bonne heure ,  
Je ne sçai ce qu'on en dira ;  
Mais grand malheur arrivera ,  
Si jamais le pied vous demeure.

S o y e z pourtant le bien venu ,  
Vous voilà dans un nouveau Monde ;  
Qui vous étoit fort peu connu ;  
Il est déjà vieil & chenu :  
S'il a besoin qu'on le refonde ,

Je n'en dis mot ; mais convenez  
Qu'à tout prendre il vaut bien en somme  
Le triste lieu d'où vous venez ,  
Et que chez nous Néant on nomme.  
Pauvre Pays , Pays perdu ,  
Où si long-tems , avant que d'être ,  
Votre petit individu  
Dans la masse fut confondu :  
Le monde où vous venez de naître ,  
Quoiqu'on en dise , a ses beautez ,  
Ce sont pour vous des nouveantez ,  
Il faut du tems pour les connoître ;  
Ainsi , crainte de repentir ,  
Ne vous pressez pas d'en sortir.

Avec la Parque Dame antique ,  
Qui de nos jours tient le cordon ,  
J'ai fait pour vous sous votre nom  
Bail de vie Emphytéotique ,  
Cent ans & plus , le terme est bon.  
Contrat passé , style ordinaire ,  
Pardevant le Destin Notaire ,  
Avec paraphe : A tout hazard ,  
Pour éviter toute dispute ,  
Levez-en plutôt que plus tard

Un bon Acte sur la Minute ;  
Donneroit bel argent comptant ,  
Qui pourroit en avoir autant .

J O U I S S E Z donc du bénéfice ,  
Et commencez par bien teter .  
Quand vous n'aurez plus de nourrice ,  
Et que vous pourrez vous porter ,  
Aller , venir , courir , trotter ,  
La Mie aura de l'exercice ;  
Car je l'ai prédit pour certain ,  
Que vous seriez un peu lutin .  
Oui lutin , lutinant , j'en jure ,  
Faisant le petit vagabond ,  
Cherchant toujours quelque aventure ,  
Et gare quelque bosse au front ,  
On se tourmente , on se demene ,  
On veut tout toucher , & tout voir ,  
On casse tantôt un miroir ,  
Et tantôt une porcelaine :  
La Maman gronde du haut ton ,  
Le fouet à ce petit fripon .  
Mais on est fait à ce langage ;  
Elle a beau menacer souvent ,  
Autant en emporte le vent ,

On n'en devient gueres plus sage.  
Si massepain ou macaron,  
Si quelque'écorce de citron,  
Ou semblable menu suffrage  
Se trouve sur votre passage ;  
Macaron, citron, massepain ,  
Se trouveront croquez soudain  
Par benefice d'inventaire ;  
Car disons-le , quoiqu'en riant ,  
Et c'est un point qu'on ne peut taire ,  
Vous serez un petit friant.  
Certe framboise rouge & fine , \*  
Qui vers le cœur se retirant  
S'élève sur votre poitrine ,  
M'en est un assez bon garant.  
Bonbons ne tomberont à terre ,  
Vous n'en ferez pas à demi ,  
Ils sont à vous de bonne guerre ,  
Autant de pris sur l'ennemi ,  
Et quand ils sont croquez , qu'y faire ?  
On prend la fuite après le tour ,  
Et serviteur jusqu'au retour :

\* *L'Enfant a la marque d'une Framboise sur le côté gauche de la poitrine.*

Voilà déjà mon volontaire

Suivi de son Papa mignon

A dada sur un grand bâton.

QUE cet âge doit faire envie.

Que c'est un tems à regretter ,

Si l'on avoit sçû le goûter ,

Que ce premier tems de la vie !

Ni peine , ni souci cuisant ,

Dans les tendres Enfans n'altère

L'humeur toujours gaye & légère.

Tout occupez du bien present ,

L'avenir ne les trouble guere.

Crainte , désir , joye & colere ,

Tout se passe en un tour de main ;

Le soir on se couche , on sommeille ,

Sans souci pour le lendemain ;

Et le lendemain on s'éveille ,

Sans retour fâcheux sur la veille.

Tous les jours leur paroissent neus ,

A chaque heure ils semblent renaître :

Helas ! ils sont les vrais heureux ,

Et s'ils le sont , sans le connoître ,

Nous , qui nous le croyons , sans l'être ,

Nous sommes plus à plaindre qu'eux.

Le sage instinct qui les éclaire  
Est plus seur sans comparaison  
Que la raison qui le fait taire ,  
Et dont on se fait une affaire  
D'avancer toujours la saison.  
Dès que notre esprit se délie ,  
Tout chez nous se tourne en poison :  
Le premier instant de raison  
Est en nous , quoique l'on publie ,  
Le premier accès de folie :  
La raison a fait de tout tems  
Chez les Animaux raisonnables  
Beaucoup plus de gens misérables ,  
Qu'elle n'a fait de gens contens.  
Vous , dont je chante la naissance ,  
Jouissez de votre innocence ,  
Tandis qu'il en est tems encor ,  
Cher Bambin , l'âge de l'enfance  
Est le veritable âge d'or.

MAIS courte en sera la durée ,  
Les soucis auront bien-tôt lieu :  
Dès quatre ans la Croix de Par-Dieu ,  
Croix de tous Enfans abhorrée ,  
Va vous apprendre à votre dam

Que vous êtes né fils d'Adam.  
Depuis cette heure infortunée,  
Déclinant du bonheur passé,  
Vous verrez d'année en année,  
Ou quelque plaisir éclipsé,  
Ou bien nouvelle peine née.  
Cent ba-be-bi-bo-bu fâcheux  
Durant le cours de votre vie  
De vos projets & de vos vœux  
Renverseront l'économie.  
L'Alphabet qu'on vous met en main,  
Comme on l'a mis à votre Père,  
Est l'Alphabet de la misère  
Qui tourmente le Genre Humain,  
Et le poursuit jusqu'à la bière.  
Plus vous irez en avançant,  
Plus les chagrins iront croissant.  
Les Codrets, & les Despauteres,  
Dès l'âge de sept ou huit ans  
Vont vous donner bien des affaires;  
Ce sont d'incommodes Sergens,  
Mais Sergens pourtant nécessaires.  
E s t - o n enfin délivré d'eux,  
Suit cet âge si dangereux,

Quand le poil follet vient à croître ,  
Qu'on a la bride sur le cou ,  
Que l'on veut vivre en petit Maître ,  
Qu'on devient indiscret & fou  
Et qu'on se fait honneur de l'être.  
En proie aux violens accès  
Du libertinage & du vice ,  
On le pousse aux derniers excès ,  
Pour n'y point paroître novice.  
Je sçai qu'il en est , que le Ciel  
Forme d'une pâte meilleure ,  
Des cœurs sans passion , sans fiel ,  
Que jamais le vice n'effleure :  
Vigilans à le prévenir ,  
Ils en évitent jusques à l'ombre ,  
Peut-être ferez-vous du nombre ,  
Et vous avez de qui tenir ;  
Mais la Jeunesse m'intimide ,  
Sans frayeur je n'y puis penser ,  
Et c'est une Zone torride  
Qui coute beaucoup à passer.

ARRIVE enfin ce qu'on appelle  
L'âge , où de son feu revenu ,  
L'homme quittant la bagatelle ,



Pour sage & prudent est tenu :

Nos vœux se tournent au solide ;

L'amour du bien vient nous saisir :

Le plaisir nous servoit de guide ,

L'intérêt chasse le plaisir.

Quand une fois il nous possède ,

Quelque secours qu'il puisse offrir

Contre le plaisir qui lui cede ,

Je crains bien autant le remede ,

Que le mal qu'il prétend guerir.

HE , Causeur , trêve de morale ,

Dira quelque Lecteur chagrin ;

De ta longue Mercuriale ,

Ne verrons-nous jamais la fin ?

J E rends grace à qui m'apostrophe ,

Il a raison , je m'écartois ,

Et d'Astrologue que j'étois ,

J'allois devenir Philosophe.

On ne tarit point sur ce ton ;

Mais taisons-nous , & calons voile ,

Et revenons au petit Bon ,

Dont j'ai presque perdu l'étoile.

E N Mars vous êtes né , dit-on ,

Et Mars est le Dieu de la Guerre ,

Le cœur vous en dit-il , Poupon ,  
Et prendrez-vous le cimenterre  
Pour éterniser votre nom ?  
Suivez conseil , & dites , Non.  
Ce métier conduit à la gloire ,  
Mais la route ne m'en plaît pas ;  
Quand en courant à la victoire ,  
On laisse en chemin tête & bras ,  
Le Héros dans ce tems , hélas !  
Des beaux éloges de l'Histoire ,  
Croyez-moi , ne fait pas grand cas ;  
Les doctes Filles de mémoire  
Nous en font à tous bien accroire.

M A I S Mars est le Dieu du Printems ,  
Aussi-bien que le Dieu des Armes :  
En Mars on voit fleurir nos champs ,  
Et la terre reprend ses charmes ;  
Si Mars souvent plein de rigueurs  
Annonce aux autres des allarmes ,  
Il ne vous promet que des fleurs.  
Ce n'est point ici le langage ,  
D'un Astrologue séducteur :  
De cet espoir doux & flatteur  
Vous portez avec vous le gage \*.

\* *L'Enfant a un bouquet de fleurs marqué sur le derrière de la tête.*

Nature elle-même en traçant  
De tendres fleurs sur votre tête ,  
Par ce trait voulut en naissant ,  
Vous donner un gage innocent  
Du bonheur qu'elle vous apprête.<sup>1</sup>  
Petit poupon prédestiné ,  
Un beau Destin doit vous attendre ;  
Est-il un sort si fortuné ,  
Où vous n'ayez droit de prétendre ,  
Vous que Nature a couronné ,  
Même avant que vous fussiez né.

Vos jours filez d'or & de soye  
S'écouleront tous dans la joye.  
Tout ce qui peut du cœur humain  
Flatter les vœux & l'espérance ,  
Vous est acquis par préférence ;  
Et la fortune à pleine main  
Viendra verser dans votre sein  
Tous les trésors qu'elle dispense.  
Pour jouir d'un bonheur si doux ,  
Vous avez cent ans devant vous ,  
Je dis cent ans , si devant terme  
Par aventure ne mourez ,  
Prenez-y garde , & tenez ferme ,

A vieillir tant que vous pourrez.

QUELQUE Censeur dira peut-être  
Que l'Astrologue est un nigaut,  
De parler de vieillir si-tôt  
A l'Enfant qui ne fait que naître.  
Mais qu'il apprenne de ma part,  
Ce Censeur si prompt à reprendre,  
Que qui veut devenir vieillard  
Ne sçauroit de trop loin s'y prendre;  
Plusieurs sont restez à l'écart,  
Pour s'en être avisez trop tard.

LA vieillesse est chose fort bonne,  
Et Dieu puisse-t'il la bénir;  
A peu d'Elûs le Ciel la donne,  
Bien-heureux qui peut l'obtenir;  
Je sçai comment on la blasonne,  
Et ce qu'on dit pour la ternir;  
Mais je ne vois pourtant personne  
Qui n'ait dessein d'y parvenir.  
Le mieux seroit de rajeunir.

M A I S depuis le tems que Medée,  
Pour plaire à son Epoux Jason  
Rajeunit le bon homme Eson,  
Ce secret n'est plus qu'une idée;

La recette en fut mal gardée,  
Grand dommage est pour tout grison.

Ces bonnes filles si vantées,  
Qui d'un pareil espoir flatées  
Mirent leur pere au court-bouillon  
Pour lui rendre son vermillon,  
Se trouverent bien attrapées;  
La Sorciere avec doux maintien,  
Et faisant la femme de bien,  
Méchamment les avoit trompées,  
Et la sauce n'en valut rien.

Où depuis de pareille sauce  
Nul vieillard n'a voulu tâter,  
La dépense en étoit trop grosse.  
Ils aiment mieux se contenter  
De chicaner, de disputer,  
Tant bien que mal avec la fosse:  
Au bout du compte il faut partir,  
Mais la chicane est pardonnable;  
Si vieillesse nous fait pâtir,  
Mort est bien plus insupportable;  
Et fût-on gouteux & perclus,  
Plus à plaindre est qui ne vit plus.

CHER Poupon, grace aux Destinées;

Vous n'en êtes pas encor là ;  
Si dans ses fureurs forcenées,  
Voulant rogner sur vos journées,  
La mort venoit dire holà ,  
Alleguez-lui les cent années ,  
Vous compterez après cela.

VOILA des biens dequoi suffire ,  
Vous vous en contenterez ; mais ,  
Un Astrologue doit tout dire ,  
Le bon va peu sans le mauvais.  
Un mal dangereux vous menace ;  
Les Astres me l'ont attesté :  
Ce mal est grand , & quoiqu'on fasse ,  
Il ne peut guere être évité.  
J'ai feuilleté tous mes mémoires ,  
J'ai relassé tous mes papiers ,  
Et mis dans mes doctes grimoires  
Tout le Ciel en douze quartiers ;  
Mais après bien du barbouillage  
Est demeuré pour arrêté ,  
Et voilà le fâcheux présage ,  
Que vous seriez Enfant gâté.  
Oui, l'Enfant gâté de la Mere ,

Voire du Pere , & du Grand-Pere ,  
Des Oncles , Grands-Oncles , Cousins ,  
De tous Parens , Amis , Voisins ,  
A la Maison comme au College ,  
De ceux qui sont , ou qui viendront ;  
De moi-même , enfin que dirai-je ,  
De tous ceux qui vous connoîtront.

QUELS cris , & quelle tragédie  
Au beau premier petit bobo !  
Une legere maladie  
Fera trembler pour le tombeau ;  
Que de bouillons , de medecines ,  
Et de juleps , & de racines !  
Medecins de tous les cantons ,  
Et Medecins de toute espece ,  
Les meilleurs seront-ils trop bons ?  
Il faudra du fond de la Grece  
Faire venir les Machaons ,  
Ou de Versailles les Fagons.  
Une petite égratignûre  
Ne sera pas un petit mal ,  
Et pour une si grande cure  
Il faudra presque Maréchal.

Que le Sommeil dans sa carrière  
Demeure un quart-d'heure en arriere ,  
Tout est perdu , Dieu sçait le bruit !  
Ah ! mon Dieu , de toute la nuit  
Il n'a pas fermé la paupiere ,  
Voyez son teint , ses yeux battus ,  
Pauvre Petit , il n'en peut plus.

V o u s entendrez tout ce langage ,  
Et dans la suite il faut sçavoir  
Si déjà fait au badinage ,  
Vous sçaurez vous en prévaloir.  
Les Enfans ont leur politique  
Qui va plus loin que l'on ne croit ;  
Leur morale toute pratique  
A leurs fins les conduit tout droit ?  
Que quelque leçon leur déplaîse ,  
Trop d'étude , ou trop peu de jeu ,  
Et remarquez par parenthese  
Qu'il en est fort souvent trop peu ,  
En un mot qu'un rien les chagrîne ,  
Vous allez voir jouer la mine.

Un mal de tête des plus gros ,  
Car ils en ont toujours en poche ,



Vient au secours tout à propos :

La Mere en alarmes s'approche ,

Lui tâte au front ; & qu'est cela ?

Il brûle ! Ah comme le voilà !

On me tuera mon Fils , je gage ;

Les Précepteurs , & les Régens ,

Sont sans mentir de sottes gens ;

Voyez un peu le bel ouvrage ,

Aller réduire en cet état

Un Enfant foible & délicat !

Hé ! n'ont-ils point de conscience ,

Qu'il vive , & point tant de science ,

Assez en sçaura-t'il toujours :

Petit Fils , je vous fais défense

D'ouvrir un Livre de huit jours ,

Je réponds pour lui par avance

Qu'il sera bien obéissant :

On rit de cela dans l'enfance ;

Mais dans la suite on s'en ressent ,

Que pour un Fils doux , caressant ,

Une Mere ait de la tendresse ,

La chose est juste , on y consent ,

Il en faut au pauvre Innocent ;

Mais gardons-nous de la foiblesse ,  
On nuit à force de caresse ,  
Et l'on étouffe en embrassant.

PEUT-ÊTRE suis-je trop sincère  
Allant ainsi philosophant ,  
Et fais mal ma cour à l'Enfant ,  
En faisant leçon à la Mère ;  
Mais la leçon est nécessaire :  
Excusez , charmant nourrisson ,  
Quand je me taisois pour vous plaire ,  
La raison la lui sçauroit faire ,  
Et je n'y mets que la façon.

APRÈS cela Dieu vous préserve ,  
De plus grand mal que celui-ci ;  
Que dans les biens qu'il vous réserve  
Il vous délivre de souci ,  
Et que long-tems il vous conserve ,  
Et moi votre Astrologue aussi.  
Je le suis , s'il en fut au monde ,  
Je dis Astrologue parfait ,  
Il s'agit de prouver le fait ,  
Et voici sur quoi je me fonde.

Où j'ai dit vrai sur le futur ,

Ou j'ai dit faux, l'un d'eux est sûr.

13

Si j'ai dit vrai, prenons courage,

Je suis Astrologue en ce cas :

Si j'ai dit faux, c'est grand dommage,

Mais après tout je n'y perds pas ;

Je le suis encor davantage,





A MONSEIGNEUR  
L'ARCHEVÊQUE  
DE BOURGES.

*En lui présentant le jour de sa fête un bouquet  
de fleurs faites de coquillages.*

**L** Orsque pour un bouquet dont vous est dû l'hommage

Nous vous offrons, Seigneur, un simple coquillage,

Jalouse de ses droits Flore nous dit : pourquoi

Ne s'adressoit-on pas à moi ?

Faire un bouquet est mon partage.

Mais je crois sans la mépriser

Que mon bouquet vaut bien les lis & les jonquilles

Dont elle eut pû nous amuser.

Sî j'en dis trop elle doit m'excuser,

Chacun autant qu'il peut fait valoir ses coquilles,

Les fleurs qu'elle fait naître & prodigue au printems

Ont leurs beautez, mais n'ont qu'un tems.

Peut-être celles-ci sont moins vives, moins belles,

Malgré tout ce que l'art leur donna d'ornement ;  
Mais elles seront immortelles ,  
Et le respect , l'amour , le tendre attachement  
Dans notre cœur le seront avec elles.





## VIRELAY MANQUÉ.

*Sur l'incertitude des choses de ce monde.*

**I** *L ne faut répondre de rien.*  
 Qui ne suit pas cette maxime ,  
 Risque sa parole , ou son bien ;  
 Ma rime , hélas ! est tout le mien ,  
 Et j'en suis ici pour ma rime.  
 Depuis que je suis à Groslay ,  
 Je ne sçai par quelle manie ,  
 Je songe à faire un Virelay ;  
 Moi qui n'y pensai de ma vie.  
 Un Virelay ? dites pourquoi ?  
 Plutôt qu'un Madrigal , une Ode ,  
 Piece de tout tems à la mode ,  
 Et de beaucoup meilleur alloi.  
 On dira la rime en est cause ,  
 Groslay , Virelay , rime bien ;  
 Peut-être en est-il quelque chose ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

Je sçai que la campagne inspire ,

Dans cette charmante saison,  
Et que l'air gay qu'on y respire,  
Fait naître les Vers à foison.  
Je m'attendois avec raison  
Que pour mon tribut ordinaire,  
Comme tout Rimeur doit le sien,  
Bien ou mal il m'en faudroit faire :  
Mais qu'un Virelay fût le mien,  
J'aurois bien juré le contraire ;  
*Il ne faut répondre de rien,*

Ici j'admire mon caprice,  
Des Balades, des Triolets,  
Des Stances, Rondeaux, ou Sonnets,  
J'y puis avoir quelque exercice,  
J'en ai rimé cent & cent fois ;  
Un Virelay, j'y suis novice,  
Je n'en sçai pas même les loix.  
Je marche en Poète timide,  
Qui sans méthode & sans autre art,  
N'a que le seul refrain pour guide ;  
Avançons pourtant au hazard :  
Si la place est bonne, ou mauvaise,  
Suit ou non le style ancien,

Je ne garantis point la thèse ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

Après tout je suis excusable ,  
Si le Virelay n'est pas bon ;  
Peut-on rien faire de passable  
Sans le secours d'un Apollon ?  
J'avois compté sur l'assistance  
De celui qui fait résidence  
Au bout du jardin de Groslay ;  
Et dans cette douce esperance ,  
D'abord en arrivant j'allai  
Pour lui faire la reverence :  
Mais hélas ! par un coup fatal  
Ce Dieu durant une tempête ,  
S'étoit allé casser la tête  
A trois pieds de son pedestal.  
Qui l'auroit cru , qu'un Dieu de pierre  
Appuyé d'un ferme soutien ,  
Iroit donner du nez en terre ,  
Et se briser net comme un verre :  
*Il ne faut répondre de rien.*

Tout au bout de la même allée



Diane , hélas ! sa pauvre sœur ,  
Du même coup presque ébranlée  
Semble encor toute désolée  
D'un si déplorable malheur.  
On sent qu'elle a le cœur malade  
De voir son frère en marmelade ,  
Victime des vens en fureur.  
Mais qu'elle prenne patience ;  
Et sans quereller le destin ,  
Qu'elle songe à sa conscience.  
Peut-être quelque beau matin  
Avec la même violence  
Nouveau lutin aérien  
La fera-t'il entrer en dance,  
*Il ne faut répondre de rien.*

Une aventure si tragique  
Doit un peu donner à penser ,  
A ces Dieux de figure antique.  
Qu'à Grigny l'on vient de placer.  
Si le vent du Nord en furie  
Va donner sur leur friperie ,  
Pour eux , à ne les flater point ,  
Je crains pareille catastrophe ,

Qu'ils prennent garde à leur pourpoint  
Il n'est pas de meilleure étoffe.  
Mais Grigny me fait souvenir  
De cette agréable partie  
Qui nous y devoit réunir ;  
Dieu sçait contre nous comme on crie !  
Ils nous l'avoient promis si bien ,  
Il l'avoient juré sur la vie ,  
Les bonnes gens ! Fou qui s'y fie  
*Il ne faut répondre de rien.*

Vous en parlez fort à votre aise ,  
Habitans de ce beau canton ;  
Mais il vous faut , ne vous déplaîse ,  
Adoucir un peu votre ton ,  
Et plaindre la déconfiture ,  
Qui contre tout droit & raison  
Prêts à monter dans la voiture ,  
Nous fit rentrer dans la maison.  
Une très-incivile goutte ,  
Venant surprendre en trahison  
Certain Hermite peu grison ,  
Mit tout nos projets en déroute ,  
En mettant ses pieds en prison.

Auroit-on dû jamais s'attendre

A ce désastreux contre-tems ?

Et qui l'eut dit , qu'à quarante ans

La goutte , hélas ! viendrait surprendre ,

Un pauvre Hermite homme de bien ?

*Il ne faut répondre de rien.*

Elle a beau faire , la cruelle ,

Elle ne peut durer toujours ,

Et nous irons en dépit d'elle ,

Dans vos cantons à tire-d'aîle

Vous relancer l'un de ces jours.

Dès ce moment , lorsque j'y pense ,

Je goûte déjà par avance

Le plaisir que j'y dois goûter ,

Et qu'une aimable expérience

Me fait encor plus regretter.

J'attens qu'un bon vent nous y pousse ;

Mais pour ne point vous le cacher ,

A Groslay la vie est si douce ,

Que quand on veut s'en arracher ,

Il faut bien prendre sa secousse.

Nous irons pourtant vous chercher ,

J'en réponds , & c'est mon affaire :

Mais quand fera-ce, & dans combien ?  
Le plutôt qu'il se pourra faire,  
*Il ne faut répondre de rien.*

N'en ajoutons pas davantage,  
Ma main commence à se lasser,  
Et tremble en finissant l'ouvrage,  
De ce qu'on en pourra penser.  
Je plains tout Auteur qui hazarde  
Virelay tel que celui-ci;  
Sans une bonne sauvegarde  
Il est sujet à la nazarde,  
Et je n'en suis pas sans souci.  
Il faudra pourtant bien qu'il passe,  
Je me mets à votre merci;  
Mais en vain me ferez-vous grâce,  
Tout le monde n'est pas si bon  
De Censeurs un noir escadron  
Glosant tantôt sur la pensée,  
Tantôt sur le tour ou le vers,  
Dira que l'un est de trayers  
Et l'autre rampante, ou forcée;  
Et gare un froid Grammairien,  
Qui traitant en homme capable

Tout l'ouvrage de détestable ,  
Envoira d'un ton peu Chrétien  
Et la pièce & l'Auteur au Diable ,  
*Il ne faut répondre de rien.*

## APOSTILLE.

Encor un mot ; preuve nouvelle  
De ce que je prêchois , hélas !  
Me voilà tombé dans le cas.  
Je croyois ma pièce fort belle  
Et m'en applaudissois tout bas :  
Mais maudit le cerveau peu sage ,  
Dont le caprice déréglé  
Sous deux rimes en esclavage  
Mit autrefois le Virelay !  
J'y perds beaucoup , c'est grand dommage ,  
Tout ce semble alloit si bon train ,  
Pour la reprise & le refrain ,  
En falloit-il donc davantage ?  
Adieu , Virelay prétendu ,  
Il faut descendre d'un étage ,  
Quitte un nom qui ne t'est pas dû.  
Sans cette loi dure & sauvage ,  
Habitans heureux de Grigny ,  
Je vous livrois de grand courage

Un Virelay très-bien fourni :  
Mais vous n'en aurez point , pour cause ,  
La raison , vous la voyez bien ,  
L'homme propose , & Dieu dispose ,  
C'est le texte , j'ai fait la glose ,  
*Il ne faut répondre de rien.*





L E

## POÈTE TAPISSIER

HONNI ET VENGE.

*A Madame \* \* \*.*

**V**ous voulez donc, Reine, disoit Enée,  
En adressant la parole à Didon,  
De ma cruelle & triste destinée  
Apprendre ici l'histoire infortunée,  
Comment le Grec discourtois & felon  
Par mal-engin, avec sa haquenée,  
Fait de bois, & pleine de héros,  
Soi-disans tels, mais mauvaise fournée,  
Et dans le vrai, tous vauriens & maraùts,  
Sur le declin de la dixième année  
Prit notre ville & nous fit tous quinauts.

Or se sauva, qui par la cheminée,  
Qui comme il pût, quand le fier Myrmidon  
Développant sa fureur forcenée  
Nous chassa tous à grand coups de bâton.  
J'en eus ma part, je ne dis pas que non,

La peau m'en reste encor un peu tannée,  
J'en pleure encor, & demande pardon  
A l'honorable & belle compagnie,  
Si quelquefois je le prens sur ce ton  
En vous faisant le récit de ma vie :  
Il sera long, & je crains qu'il n'ennuie,  
On auroit pû, du moins me semble ainsi,  
Choisir un tems meilleur que celui-ci,  
Il se fait tard : mais enfin tout coup vaille ;  
Vous le voulez, je le veux bien aussi ;  
Si par hazard votre Majesté bâille,  
Je n'en puis mais, & c'est votre merci ;  
Quant à l'histoire, écoutez, la voici.

Ainsi parla le pieux fils d'Anchise ;  
Ce que jadis à la Reine il disoit,  
Je vous le dis, Dame en vertus exquise,  
Et je commence, ainsi qu'il le faisoit,  
En Chevalier de la triste figure,  
Le long récit de ma déconfiture,  
Quand de Rimeur devenu Tapissier,  
Par une étrange & fatale aventure,  
Sous nom d'ignare & mauvais ouvrier  
Honni je fus & banni du métier :  
Récit cruel & qui, j'ose le dire,



D'un Myrmidon eut attendri le cœur ;  
Mais dont pourtant , tout grand qu'est mon malheur,  
Peut-être , hélas ! ne fera-t'on que rire.

Quelqu'un va dire en glosant sur mes Vers ,  
Que le Poëte a perdu la cervelle ,  
De comparer & mettre en parallele  
Le sac de Troye & les exploits divers  
De cent Héros fameux par leur courage ,  
Avec le vil & burlesque revers  
D'un Tapissier mal adroit & peu sage.  
Mais un métier monté sur deux treteaux  
Ne vaut-il pas , à bien prendre la chose ,  
Cheval de bois , & fût-il des plus beaux ?  
Pour le métal ne sont-ils pas égaux ?  
J'en pourrois faire en dépit de qui glose ,  
Une Enéïde en vers frais & nouveaux ,  
Et toutefois ne le ferai pour cause.  
Trop bien je veux qu'en apprenant l'affront  
Tout l'univers apprenne la vengeance ,  
Non faite encor , je ne suis pas si prompt ;  
Mais tout viendra , je sçai ce que j'en pense ;  
Rien n'est perdu pour attendre , il suffit ;  
Et cependant commençons le récit.

Las de rimer , il m'avoit pris envie ,

Ou par caprice , ou même par dépit ,  
De me donner à la Tapissérie ,  
Si vous dirai comment cela se fit.  
Je vis un jour Pallas à son ouvrage ;  
La grace & l'air dont elle travailloit . . . . .  
J'entends quelqu'un qui m'arrête au passage ;  
Comment Pallas ! Oui , Pallas , ce l'étoit ,  
J'en jurerois , elle me parut telle ;  
Tant que ce fut , si ce ne fut pas elle ,  
Quelque autre au moins qui fort lui ressembloit.  
Quoiqu'il en soit , sans autre apprentissage  
L'éguille en main je me mis au métier :  
Du canevas que j'avois en partage ,  
En quatre coups je couvris un quartier ;  
Clerc de Notaire , ou Commis de Greffier ,  
En moins de tems n'auroit rempli sa page.  
Peine ni soin , rien n'y fut épargné ;  
Bien me sembloit regardant mon ouvrage  
Des connoisseurs meriter le suffrage ,  
Et que le tout étoit bien besogné.

Or l'étoit-il ; mais , qui l'auroit pu croire ,  
Pere Apollon dépité contre moi  
De ce qu'avois fait écorne à sa gloire ,  
En le quittant pour suivre une autre loi ,

M'en joua d'une , & par malice noire  
Durant la nuit , de l'un à l'autre bout ,  
Gâta l'ouvrage & le bouzilla tout.  
Le lendemain s'y trouva du mécompte ,  
Ne fut merveille : or bien considéré  
Le tout parut si fort défiguré ,  
Qu'à dire vrai , moi-même j'en eus honte,  
Je connus bien que c'étoit trahison ,  
L'aurois prouvé par plus d'une raison ,  
Pour mon malheur la Pallas étoit prompte ;  
On n'écouta ni les si , ni les mais ,  
Sur l'étiquette on me fit mon procès.  
Coups de ciseaux au travers de l'ouvrage  
De mon labeur effacèrent les traits ,  
Point n'y resta qui ne reçût outrage  
Tout fut biffé , jugez de mes regrets.  
Un grand Seigneur , dont par rude sentence ,  
Pour felonie on dégrade les bois ,  
Souffre bien moins que ne fis cette fois ,  
Honteux en suis encore quand j'y pense.  
Ce ne fut tout ; on m'arracha des mains  
Sans autre forme , éguille , & foye & laine ;  
On m'interdit pour comble de chagrins  
Ledit métier sous très-grievé peine ;

Puis un chacun contre moi déchaîné ;  
Je fus honni , reprimandé , berné ;  
Des malheureux c'est assez le partage.  
Pour rendre eneor mon malheur plus complet  
Il ne fut pas même jusqu'à Cadet <sup>a</sup> ,  
Qui d'aboyer contre moi ne fit rage ;  
L'ingrat Cadet à qui dans mon manchon  
J'avois tant soin de fourrer du bonbon ;  
Cadet , l'ingrat , qui me tendant sa pate ,  
Autour de moi sautant , faisant maint tour ,  
M'avoit donné sa foi de fraîche date ;  
Et fiez-vous à ces amis de Cour.

Or dans ce triste & déplorable éclandre ,  
Baissant l'oreille & me rongean<sup>t</sup> les doigts ;  
Sauf le respect plus honteux , mille fois ,  
Qu'un Officier frais revenu de Flandre <sup>b</sup> ,  
A bien peu tint que ne m'allasse pendre ,  
Et pourquoi non ? J'en avois droit , & tel  
L'a fait à moins , & ne crut s'y méprendre.  
Mais je jugeai pourtant sous mon capel ,  
Tout bien compté , qu'il étoit bon d'attendre.  
Lorsque l'on veut s'en donner le plaisir ,

<sup>a</sup> *Petit chien de la Dame.*

<sup>b</sup> *Cette piece fut faite peu après le siège de Lille,*

De se presser, il n'est point nécessaire.

En cas pareil, comme en toute autre affaire,

Choses se font toujours mieux à loisir.

Et puis d'ailleurs j'ai souvent oui dire

A gens senez, que dès que l'on est mort

On en vaut moins, & qu'on a toujours tort ;

Mieux vaut Gonjat debout & qui respire,

Que Prince ou Roi dans la biere étendu ;

De tous les maux mort fut toujours le pire :

A ces raisons, qui ne se fût rendu ?

Je m'y rendis, n'osant y contredire,

Tant qu'à la fin ne me suis point pendu.

Mais comme il faut après pareille offense

Pour son honneur mourir, ou se venger,

De ces deux maux je choisis la vengeance,

C'est le moins rude, autant qu'en puis juger ;

A force gens la recette en est douce,

On y prend goût dès qu'on en a tâté ;

C'est mets friand, on s'en succe le ponce,

Du cœur humain elle est l'enfant gâté,

Cette vengeance : aussi-tôt qu'elle appelle

On part, on court, on vole à tire d'aile,

On ne lui plaint ni dépenses, ni soins ;

Contre quiconque on soutient sa querelle ;

Faut-il trouver argent, crédit, témoins,  
On trouve tout : dans les moindres besoins  
Le plus avare est prodigue pour elle.  
Quoiqu'il en coûte, il faut la contenter :  
Puisqu'il le faut, contentons la cruelle,  
Et vengeons-nous, quoiqu'il puisse coûter ;  
Mais que sur tout la vengeance soit telle,  
Que la Pallas se repente à jamais  
Des grands affronts que son courroux m'a faits.  
Et qui m'empêche ici de la dépeindre  
Avec tels traits qu'il me plaira forger ?  
Comme Rimeur n'ai-je pas droit de feindre ?  
Tout n'est-il pas permis pour se venger ?  
Peignons en laid, faisons-la de figure  
A faire horreur à toute la nature :  
Mais j'aurai beau pourtant la dénigrer ,  
Pour me confondre & braver l'imposture  
Elle n'aura d'abord qu'à se montrer.  
D'ailleurs vengeance assez foible ; & qu'importe  
Dans le bon sens comme on a le nez fait.  
On brille en Mai, le Printems a son jet,  
Puis en Octobre en devient feuille morte ,  
Le tems détruit l'œuvre le plus parfait.  
Sur l'esprit seul sa faux n'a point d'empire ,

Contre le tems l'esprit seul peut prescrire :

Mais mon dépit en est-il mieux loti ?

Que chez la Dame on en soit bien nanti,

Chacun le croit, & c'est bien là le pire ;

Dire que non , je voudrois bien le dire ,

Mais son air seul dira que j'ai menti.

Quoi donc, ne puis-je en rien lui faire peine ?

Ne pouvant mieux souhaitons-lui du mal ,

Non tel pourtant qu'il pût être fatal.

Bien suffiroit une bonne migraine

D'un bon quart-d'heure au moins dans la semaine.

A rire trop on la gagne parfois ,

On me l'a dit du moins, & je connois

Gens dans le cas ; mais j'ai l'ame si bonne ,

Je suis si sot , qu'après bien du fracas ,

Au moindre cri, dès le premier hélas ,

J'irai peut-être encor comme Theone \*

Prier les Dieux de ne m'exaucer pas.

Or après tout je songe & je rumine

Que me venger ou mourir il me faut ,

Et c'est toujours le premier qui prévaut.

Bon, tout à point mon esprit imagine

Nouveau biais auquel n'avois songé ,

\* Dans l'Opera de Phaëton.

Le tour est bon & vient comme de cire ;  
C'est quelque Dieu vengeur qui me l'inspire ,  
Et pour le sûr je vais être vengé.

Dès que Pallas la noble filandiere  
Commencera sa tâche journaliere  
En fredonnant galamment quelques airs ,  
Lors du métier humblement je m'approche ,  
Et puis tirant maints papiers de ma poc  
Là je me plante & récite mes vers.  
Dès les premiers on fera la grimace ;  
Je mets déjà cela dans mon marché :  
Mais ne craignez quelque mine qu'on fasse  
Que pour si peu j'abandonne la place ,  
Ne me sera tel affront reproché.  
Je continue & lis à toute outrance  
Vers que je dis sans façon des plus beaux ,  
Et des meilleurs qui se fassent en France :  
Odes , Sonnets , Ballades , Madrigaux ,  
Stances , Quatrains , Eglogues & Rondeaux ,  
Vers surannez & vieille marchandise  
Les plus mauvais feront le plus de mise ,  
Et tout ira pour ouvrages nouveaux.  
Durant cela Pallas la bonne Dame  
Enragera du meilleur de son ame ,



Et dans l'ennui quelquefois se brouillant  
Prendra deux fils au lieu d'un qu'il faut prendre :  
Sur les couleurs de même en travaillant  
Ne manquera souvent de se méprendre ,  
Mettra du noir quand il faudra du blanc ;  
Puis quelquefois peut-être en grommelant  
Dira tout bas , ah , mon Dieu le sot homme !  
Avec ses Vers ; ne finira-t'il point ?  
Depuis une heure il m'accable , il m'assomme.  
Tandis qu'on jure on gâte quelque point ,  
On veut serrer ce qu'on trouve trop lâche ,  
On rompt l'éguille , on murmure , on se fâche ,  
Contre l'ouvrage , hélas ! qui n'en peut mais ;  
Contre suivante , ouvrière ou laquais ,  
Contre son chien , enfin contre soi-même ;  
De tout ceci ne m'émouvant en rien ,  
Je poursuivrai d'une froideur extrême ,  
Et je dirai , Madame , écoutez bien ,  
Voici l'endroit le plus beau de la pièce ,  
Notez comment ce trait est amené ;  
Il est nouveau ; de l'art , de la finesse ,  
Tout s'y rencontre , & rien n'est mieux tourné.  
Or écoutez : A ce beau commentaire  
Les bâillements commenceront enfin ,

**Je** jugerai pour lors que mon affaire  
Est, grace à moi, tout à fait en bon train.

Dame Pallas en personne discrete  
Dissimulant, rongeant tout bas son frein,  
N'osant encor témoigner au Poëte,  
L'ennui qu'elle a des Vers qu'il lui repete,  
Et dont, hélas ! elle ne voit la fin,  
Hazardera pour s'ôter cette épine,  
Un compliment aigre-doux & malin,  
Bref, comme on dit, moitié figue & raisin,  
Et me dira : votre Muse est divine,  
Très-beaux vos Vers, mieux n'en eut fait Racine,  
D'entendre tout aurois eu grand désir  
S'il ne falloit choyer votre poitrine ;  
J'y perds beaucoup, j'en ai l'ame chagrine.  
Mais c'est trop cher acheter le plaisir ;  
Si vous alliez gagner par aventure  
Quelque gros Rhume, on s'en prendroit à moi.....  
Point, point, dirai-je, & calmez votre effroi,  
Les Medecins m'ordonnent la lecture  
Pour ma santé, je n'en fais que plus frais  
Quand j'ai bien lû, j'en fais ma nourriture,  
Je recommence alors sur nouveaux frais  
Vers de trotter, & la Dame de geindre,

Et puis vapeurs de prendre leur chemin ;  
 La tête fend , on maudit le destin ,  
 Un peu plus haut on commence à se plaindre ,  
 L'éguille même échape de la main.  
 Un roc seroit attendri de la peine ;  
 Mais non , mon cœur , point de foiblesse humaine ;  
 Il faut venger jusqu'au bout notre affront.  
 La patience enfin est en déroute  
 Tant que la Dame en essuyant son front  
 Dont la sueur à grands flots lui dégoutte ,  
 Dira frappant sur le métier trois fois :  
 Homme , ou Demon , ou bien qui que tu sois ,  
 Que t'ai-je fait ? dis-moi , je te conjure ,  
 Veux-tu ma mort ? je suis presque aux abois ,  
 Me tiendras-tu sans cesse à la torture ?  
 Que te faut-il ? je le laisse à ton choix ;  
 Prends tout mon bien & finis ta lecture.  
 Pour lors ému du tourment qu'elle endure ,  
 Dame , dirai-je , en un mot comme en trois ,  
 De deux points l'un , choisissez je vous prie ;  
 Je lis des Vers tant que dure le jour ,  
 Ou je travaille à la tapisserie ,  
 C'est marché fait , point n'y sçai d'autre tour.  
 Je crois la voir aussi-tôt qui s'écrie ,

Dieu

Dieu soit loué, vous me rendez la vie ;  
Seigneur Poëte, & vite le métier ;  
Prenez le tout, travaillez sans quartier ;  
Je puis bien dire, adieu mon pauvre ouvrage ,  
Mais peu m'en chaut, & n'en plains le dommage ,  
Contentez-vous malgré ce que j'y perds ;  
Coupez , tranchez , faites tout de travers ,  
Je vous le livre & le laisse au pillage ;  
Et seulement ne lisez plus vos Vers.

Sur le tableau qu'ici je viens de faire ,  
Peut qui voudra prendre ses sûretés.  
Enfans de Mars sont partout respectés ,  
Pourquoi cela ? bien devinez l'affaire :  
Qu'un téméraire ose les outrager ,  
Ils ont en main armes pour se venger ,  
Et dans les coups que leur fier courroux lance  
Le châtimement suit de bien près l'offense.  
Le plus mauvais Rimeur de l'univers ,  
Tel que je viens ici de le dépeindre ,  
N'a , je le veux , pour armes que ses Vers ,  
Et cependant est cent fois plus à craindre.





# A U R O Y ,

S U R

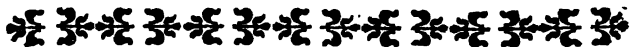
## LE JOUR DE SA NAISSANCE.

*Compliment envoyé en 1718. par M. le Comte  
d'Anvergne Pensionnaire du College de  
LOUIS LE GRAND.*

**L**E quinzième de Fevrier ,  
SIRE , est un jour précieux à la France ,  
Ce jour , cet heureux jour vous donna la naissance ,  
Et par ce titre singulier  
Sur tous les autres jours il a la preffiance ,  
Du moins lui donnons-nous entiere préférence ,  
Et le tenons pour le premier.  
Nous lui devons beaucoup. Notre reconnoissance  
N'aspire qu'à paroître ; & pour la témoigner  
De ce jour nous jugeons qu'il faudroit éloigner  
Tout ce qui peut troubler la joie & la bombance.  
Nous estimons tous la science ;  
Et comment ne l'estimer pas ,  
SIRE , sachant combien vous en faites de cas !

Mais à parler en conscience  
Elle ne laisse pas quelquefois d'ennuier ,  
Et l'ennui n'est pas fait , depuis huit ans en France ,  
Pour le quinzième jour du mois de Fevrier.  
Faites donc , S I R E , une bonne Ordonnance ,  
Portant tres-expressse défense  
A tout Maître , à tout Ecolier ,  
De lire dans ce jour , apprendre , étudier ;  
Et pour que l'on ne puisse en tel fait d'importance  
Prétendre cause d'ignorance ,  
S I R E , dans nos cantons faites-la publier  
Le quinzième de Fevrier.





# A U R O Y.

REMERCIEMENT FAIT  
par M. le Comte d'Auvergne Pension-  
naire au College de LOUIS LE GRAND.

*Sur le congé donné par Sa Majesté le quinze de Février  
1718. jour de sa naissance.*

**S**IRE, je dois à votre Majesté  
Sur ses ordres reçûs compte exact & fidelle,  
Et pour m'en acquitter avec sincerité,  
Je dirai qu'aussi-tôt que de sa volonté

On eut appris l'importante nouvelle ;  
Tout plia , tout fléchit sous son autorité :  
Nul de nous vos sujets ne se montra rebelle ;

On n'en fut pas même tenté :  
Partout obéissance entiere , universelle ,  
Enfin de votre part aucun ordre porté  
Ne fut, ni ne sera jamais executé  
Avec plus de respect , de plaisir & de zele.  
Point d'étude , ou si peu , que dans toute équité  
Il ne doit pas être compté.

L'important du fait , point de Classe ,  
Du jeu , tant qu'on voulut ; quelquefois on s'en lasse ,  
On ne s'en lassa point cependant cette fois :

SIRE , se lasse-t-on d'obéir à vos loix ?

Ainsi chacun de nous l'ame très-satisfaite ,

Selon la faculté de son petit talent ,

Joua non pas à la bassette ,

Non plus qu'au Pharaon , jeu de même recette ,

Vous l'avez défendu comme jeu pestilent ,

Mais bien , l'un au palet , un autre à la poussette ,

Tel au bâlon , tel au volant ,

Colin-maillard , cligne-muffette ,

En un mot , SIRE , ou joua tant ,

La fête fut si complète & si bonne ,

Que dans tout le College on n'entrevit personne

Hors Robert qui ne fut content.

Mais ce \* Robert & nous ne nous accordons gueres ,

Et sommes appointez souvent à faits contraires ,

Du congé , SIRE , il murmura tout bas ,

Et c'est assez son ordinaire.

Pourquoi cela ? Voici le grand nœud du mystere :

Quand nous avons congé , Robert a du tracas ;

Et Robert a congé quand nous ne l'avons pas.

\* Visiteur de quartier dans le College de Loi le Grand.



Dans le coin d'une allée en Commis de Gabelle,  
Eplucheur de passants, comptant jusqu'à nos pas,  
Ce Robert tout le jour se tient en sentinelle.

Avec des yeux de lynx, de l'un à l'autre bout,  
Il contrôle, il observe, il examine tout,

Ne laisse rien tomber, pas la moindre parole,

Registre tout sur son Journal,

Tient compte d'une croquignole

Comme d'un crime capital.

Il mériterait bien, ce Contrôleur sévère,

Si pour lui l'on n'avait un peu de charité,

Quoique pour nous il n'en ait guère,

Qu'après de votre Majesté

Sur son murmure on lui fit une affaire.

Pour le punir du moins & pour l'accoutumer;

Ainsi que de raison, à ne point réclamer

Contre le bien qu'il vous plaît de nous faire;

Il seroit à propos, SIR E, & l'on le requiert

Pour son salut & pour le nôtre,

Que de cette façon qu'il craint plus que toute autre

On vint de tems en tems mortifier Robert.





## AU ROY.

*Compliment envoyé pour le jour de sa naissance en 1719.  
par le Comte d'Auvergne Pensionnaire du Collège  
de LOUIS LE GRAND.*

**D**Epuis cinq ou six jours, SIRE, maint Ecolier,  
Grand & petit, de toute sorte,  
Qu'on entre en Classe, ou qu'on en sorte,  
. Me tire par la robe, & puis me vient crier :  
Souvenez-vous, Monsieur le Comte,  
Que Mercredi prochain est selon notre compte  
Le quinziesme de Fevrier,  
Vous devez au Roy notre SIRE  
Pour nous un petit compliment.  
J'entends bien ce qu'ils veulent dire,  
Et votre Majesté l'entend parfaitement.  
La jeunesse, SIRE, est plaisante !  
Parce que l'an passé vous nous fîtes du bien,  
Elle veut désormais que ce soit une rente ;  
Vous sçavez qu'à notre âge on ne doute de rien.  
Mais il faut se rendre justice :  
Nous avons de droit le Jeudi ;

Y jondre encor le Mercredi

On craint que ce ne fût un peu trop d'exercice.  
Des gens même peut-être en gronderoient tout bas,  
Et diroient : Comment donc ? à moins de maladie,  
Tous les jours que Dieu fit , le Roy même étudie,  
Et ces petits Messieurs seront plus délicats ?  
L'argument seroit bon , SIRE , & pourroit conclure,  
Si nous avions reçu tous ces dons excellents  
Cette facilité d'esprit , cette ouverture ,  
Quelque partie enfin de ces rares talents ,  
Dont pour notre bonheur vous dota la nature.

L'étude qui vous coûte peu ,  
Pour vous en être fait une douce habitude ;  
N'est plus pour vous étude , c'est un jeu :

L'étude pour nous est étude ,  
Il nous faut quelque reconfort ;  
Mais sur le choix du jour on n'est pas bien d'accord.  
L'un rejette en ceci ce que l'autre conseille ,  
Le Mercredi de vrai cause quelque embarras ,

Le Mardi viendrait à merveille ;  
Et , sauf meilleur avis , je croi qu'en pareil cas  
Lorsque le jour ne convient pas ,  
On peut fort bien chommer la veille.

Quoiqu'il en soit , pourvu qu'en ce petit canton

Nous puissions de votre licence  
Chanter & célébrer votre heureuse naissance,  
Le jour, la veille tout est bon.  
Quand vous plaira-t'il qu'on commence ?  
C'est à vous, SIRE, à nous donner le ton.





LES  
PINCETTES;  
DEDIEES  
AUX TISONNEURS.

**H**Eureux qui près du feu peut avoir des pincettes !  
On ne peut pas toujours discourir , raisonner ,  
Et même en raisonnant , on aime à tisonner ,  
Ne fut-ce que pour faire élever des bluettes.

On peut se passer de manchettes ,  
Mais de pincettes , non ; je prétends m'en donner ;  
Et comme dans sa poche on porte des lunettes ,  
Aussi pour l'avenir je me fais une loi ,  
De porter partout avec moi  
Des pincettes dans mes bougettes.

Va chez mon Serrurier , Picard , va promptement ,  
Commander de ma part des pincettes de poche.

Tu ris de ce commandement ,  
Il te surprend , mais vien , pauvre ignorant , approche  
Et pese mon raisonnement.

J'aime à tisonner , je l'avouë ,

C'est un plaisir innocent & permis ;

Qu'on me le passe ainsi qu'aux autres je l'allouë ,

Mais je ne veux point être à charge à mes amis.

J'en ai grand nombre , tous gens d'honneur , de mérite ,

Et qui tous , comme moi , tisonnent volontiers.

Or quand à tel d'entre eux je vais rendre visite ,

Tous deux auprès du feu , les pincettes en tiers ,

Il s'en saisit d'abord , & plus il ne les quitte.

Irai-je , à ton avis , sur cela le plaider ?

Le prier de me les céder ,

La requête seroit incivile , illicite ;

Jamais il n'y consentiroit ,

C'est sa passion favorite ,

Et je suis , entre nous , sûr qu'il me livreroit

Plutôt jusques à sa marmite.

Il me faut donc , Picard , devorer le chagrin ,

De lui voir tout le tems les pincettes en main.

Il s'en prévaut , il s'en escrime ,

Et par bravade quelquefois ,

Les fait claquer entre ses doigts ;

Je ne dis pas que ce soit un grand crime ,

Et même il en a droit ; mais j'enrage pourtant  
De ne pouvoir en faire autant.

Pour sauver mon honneur , du moins avec ma canne,  
Je remuë un chenet , ou je pousse un tison ;

Mais tout cela , pauvre chicane ,  
La pincette triomphe & toujours a raison.

Une canne , en effet , même des plus brillantes ,  
Entre-t'elle en comparaison

Avec des pincettes mordantes ,

Qui de tout le foyer dominant l'horison.

Réduit à me chauffer , il faut que je demeure  
Les bras croisez , comme un homme perclus ;  
Si bien qu'après moins d'un quart-d'heure ,

Je fors n'en pouvant presque plus.

Dis toi-même , rends-moi justice ,

N'ai-je pas doublement à souffrir en ce point ?

Je le vois tisonner , & ne tisonne point ,

Ah , Picard , le cruel supplice !

Lui cependant pour m'amuser ;

Me tient force discours , me conte des sornettes ;

Mais je n'écoute point , je le laisse jaser ,

Et je ne pense qu'aux pincettes.

Je ne disconviens pas que le feu ne soit bon ,  
Mais je sens qu'il y manque encor quelque façon .  
Je trepigne , & sur pied je sèche de colere  
De voir à mes yeux un tison ,  
Qui peut-être fait bien , mais qui pourroit mieux  
faire.

Tantôt un des chenets paroît trop écarté ,  
Ou la bûche n'est pas mise du bon côté ;  
Le feu n'est pas dressé dans les bonnes methodes ,  
Il chauffe ici la plaque , & là les antipodes ;  
Un peu trop ou trop peu de jour ,  
Egalement nuit tour à tour.

Ce sont-là des délicatesses ,  
D'accord , & l'on se peut chauffer sans tant de soins ,  
J'ai tort d'y rechercher tant d'art & de finesses ,  
Mais tel que je suis fait , je n'en souffre pas moins .  
Et de quoi s'agit-il , pour m'ôter cette épine ?  
D'avoir des pincettes à moi.

Oh , j'en aurai , je t'en donne ma foi .  
Mai j'ai bien autre chose encor que j'imagine ,  
Et qui de tout le mal va couper la racine .

De pincettes , Picard , dans mon appartement ,



Je n'ai , tu le sçais bien , jamais eu qu'une paire ,  
Et quand on vient me voir , sans autre compliment

Je m'en saisis pour l'ordinaire :  
C'est mon droit , je ne puis même faire autrement ,  
Les pincettes sont mon aimant :

Cependant je sens bien que tel tout bas en gronde  
Et dit entre ses dents : peste du tisonneur.

Je dis aussi tout bas : peste du raisonneur.  
Mais il faut désormais contenter tout le monde ;

Et pour cela voici mon plan :

Je veux qu'à mes amis , & ce soin doit leur plaire ,  
Comme on donne à chacun son siege & son écran ,  
De pincettes aussi l'on presente une paire ,

Que chacun indifferemment

Et sans que l'on s'en formalise ,

A droite , à gauche librement

Puisse tisonner à sa guise.

Nous pouvons tenir six autour de mon foyer ;

Figure-toi nous voir tous avec des pincettes ,

Comme avec autant de raquettes

Sur les tisons nous égayer.

Souvent l'un défera tout ce qu'aura fait l'autre ,

Et je ne pense pas que l'on s'en chauffe mieux ;

Vous poussez mon tison , moi je pousse le vôtre ,  
Ce que vous trouvez bien , me blesse à moi les yeux :

Tiens , Picard , ce seront des charmes ,  
De nous voir escrimer tous six autour du feu ;  
Car nous ferons là tous avec égales armes ,  
Les tisons danseront & tu verras beau jeu.

Et comme ce systême est excellent , je gage ,  
Que partout il sera bien-tôt mis en usage ,  
Mais j'en aurai l'honneur ; avant moi nul mortel  
N'a jamais , que je sçache , inventé rien de tel.

Je veux que dans les cheminées  
Six pincettes du moins bien conditionnées ,  
Trois de chaque côté figurent en regard ,  
Chacune en son croissant à part.

L'utile se rencontre ici joint au commode . . . .  
Mais je t'arrête trop , va vite de ce pas ,  
Cours chez mon Serrurier , car je ne voudrois pas  
Que devant moi quelque autre en amenât la mode ,

De pincettes dis-lui qu'il faut ,  
Qu'il ait à me livrer six paires au plutôt ;  
Je dis six , sans compter les pincettes de ville ,  
Voi ce que c'est , Picard , que d'être habile !



# LES TISONS.

**P**Uisque des vents du Nord, la cohorte incivile,  
 Sortant de ses froides prisons,  
 Vient encore infester la campagne, & la ville;  
 Cherchons en nos foyers, contre-eux, un sûr azile,  
 Et revenons à nos tisons.

Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,  
 Aux premières lueurs de la belle saison;  
 Un rayon de Soleil échappé dans la plaine,  
 Fait à tous vos clients deserter la maison :  
 Chacun vous abandonne, on sort, on se promène;  
 On foule l'herbe & le gazon;  
 Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène,  
 Ce devrait être la raison.

Je reconnois que rien n'égale  
 Le vif éclat de ces couleurs,  
 Que sur l'émail brillant des fleurs  
 Un printemps naissant nous étale.  
 L'ame s'épanouit au tendre & doux effort;  
 Que pour rendre aux forêts leur première verdure;  
 Fait

Fait à chaque instant la nature :

Tout germe par ses soins , tout repousse , tout fort ;

Mais il faut l'avouer , ce riche éclat m'alarme ,

Il débauche nos sens , il flate notre orgueil ;

Et comme j'en connois le charme ,

J'en connois aussi tout l'écueil.

Bien-tôt l'esprit s'éveille , & l'homme se dissipe.

Adieu sages réflexions !

Le cœur s'échape & s'émancipe ,

Entraîné par ses passions :

Il fuit esclave volontaire ,

Un penchant long-tems combattu ;

Tisons que vous aurez à faire ,

Pour rendre l'homme à sa vertu !

Travaillez-y , c'est votre ouvrage ,

Employez ces moyens insinuans & doux ,

Que selon les sujets , les esprits & les goûts ,

Quand & comme il vous plaît , vous mettez en usage.

Que j'entends bien votre langage !

Que j'y remarque de douceur !

Et que vous sçavez bien vous ouvrir un passage ,

Jusques dans le fond de mon cœur !

Par d'utiles leçons que j'écoute & que j'aime ,

Vous me ramenez à moi-même ,  
On badine avec vous , & tout en badinant ,  
La verité se fait entendre ;  
Vous blâmez ma conduite , & loin de la défendre ,  
Je la condamne incontinent :  
Que quelque autre censeur eût osé me reprendre ,  
Pour m'excuser , peut-être aurois-je fait effort ,  
Mais sans peine, avec vous , je conviens que j'ai tort.

Vous m'apprenez , & mieux qu'un Livre ,  
Ce qu'il faut éviter ou suivre ;  
Et je m'instruis plus avec vous  
Que je ne le ferois même avec ce Seneque ,  
Qui de nos entretiens jaloux  
Se morfond dans un coin de ma Bibliotheque ;  
Et peut-être tout bas murmure contre nous.  
Qu'il murmure s'il veut , c'est tout ce que sçait faire  
Ce doucereux atrabilaire  
Sous qui le Stoïcisme a jadis triomphé.  
Philosophe bien étoffé ,  
Au milieu d'une Cour délicate & brillante ;  
Qui le croiroit ? ce Stoïque effronté ,  
Avec un million de rente ,  
En termes tout fleuris prêchoit la pauvreté.

Mais dans ses vains écrits je ne vois rien qui touche,  
Antitheses, brillants fatras ;  
En vain aux passions il livre cent combats,  
Tout au plus il les effarouche,  
Mais il ne les reforme pas.  
La vertu qui chez lui paroît notre ennemie,  
N'est qu'une vertu de Chymie ;  
Loin d'aimer à la suivre, on la craint, on la fuit ;  
Et malgré les grands mots, qu'avec pompe il étale  
De vos avis secrets je tire plus de fruit,  
Que du clinquant de sa morale.

Je prise moins encor ces Auteurs fastueux,  
Déclamateurs guindez, gens à flux de paroles,  
Orateurs la plupart frivoles ;  
Dans leur marche toujours bouillans, impetueux,  
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'étendre ;  
Tisons, vous m'en dites moins qu'eux,  
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je à beaucoup moins de frais  
Plus de plaisir, & de fruit dans l'Histoire ;  
Mais les Historiens, même les plus parfaits,  
Convienient si peu sur les faits,

Que je ne sçai bien souvent auquel croire.

D'ailleurs que disent-ils ? ce qu'ils ont ramassé

Des Chroniques du tems passé.

Et que m'importe à moi de tous les coups d'épée,

Qu'ont fait donner jadis & César, & Pompée ?

Ce qui se passe sous nos yeux,

Ce qui peut de plus près nous toucher, nous instruire,

Voilà les faits dont je suis curieux ;

Et c'est ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.

Peut-être ici quelqu'un qui n'en fait pas semblant ;

Prête déjà l'oreille, & croit qu'à basse note,

Jé vais en vous ravitaillant,

Développer quelque anecdote.

Qui qu'il soit, il nous connoît peu .

Ni vous, ni moi, Tisons, nous ne nous mêlons gueres

De vouloir au hazard, sans guide, sans aveu,

Penetrer des secrets, qui pour nous sont mysteres.

Pourquoi fait-on ceci ? Que ne fait-on cela ?

Je laisse aux cerveaux frenetiques,

De nos faineants politiques,

A sonder ces abîmes-là.

Tandis que le navire flotte,

J'ignore jusques au danger ,  
Et me remets de tout , tranquile passager ,  
A la sagesse du Pilote.

A quoi donc nous occupons-nous ,  
Quand vous & moi, Tisons, nous sommes tête à tête ?  
Le grand Livre du monde où les sages , les fous  
Egalement figurent tous ,  
A nos reflexions de lui-même se prête.  
Ce que j'ai vû le jour , se retrace le soir ,  
Dans mon esprit comme dans un miroir.  
Le fracas d'une grande ville ,  
Où chez les petits & les grands  
Les passions sont le premier mobile ;  
Tous ces gens animez d'interêts differents ,  
Qui pleins de leurs projets , occupez de leurs vûës ,  
Toujours pressez , toujours courants ,  
Roulent de toutes parts ainsi que des torrens ,  
Et viennent inonder les ruës .....  
A juger d'eux en ce moment ,  
Par leur activité , par leur empressement ,  
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire ,  
Et que tout leur bonheur dépend uniquement ,  
De ce qu'en un jour ils vont faire.



La nuit enfin les chasse , ils rentrent au logis :  
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient sortis !  
Helas ! plus accablez cent fois d'inquiétude ,  
Qu'ils ne l'étoient , en sortant le matin ,  
Ils n'ont trouvé dans leur chemin ,  
Que dureté , qu'ingratitude :  
Occupez à ronger leur frein ,  
Ils se font de leurs maux une triste habitude ,  
Et malgré la rigueur d'un sort trop inhumain ,  
Victimes de leur servitude ,  
Ils recommenceront encor le lendemain.  
La coutume en effet les condamne à ces peines ;  
Sans murmurer contre elle il faut baisser les bras ;  
C'est agir , travailler , que de porter ces chaînes ,  
Et l'on est fainçant , si l'on ne le fait pas.

Ainsi le conçut dans Athenes  
Ce Cynique fameux , qui par un trait nouveau ,  
Pour n'être seul oisif , remuoit son tonneau.  
Il faisoit bien , j'en fais de même ,  
Et fondé comme lui sur de bonnes raisons  
J'entre autant que je peux dans le commun système  
En remuant & tournant mes Tisons.  
Arbitre de leur sort , sans craindre de reproche ,

Je les tourne, retourne, & regle entre eux les rangs,  
Je les écarte ou les rapproche,  
Je les hausse, les baisse, ainsi que je l'entends :  
Mais que me revient-il des peines que je prends ?  
Et que vous revient-il des vôtres,  
Gens importants, gens affairez,  
Qui dupes de vos soins, & tous les jours leurrez,  
Vous croyez cependant plus sages que les autres ?  
Avouez-le de bonne foi,  
Vous tisonnez tous comme moi.

Nous suivons en cela l'exemple de nos peres :  
Ils ont tisonné tous, ainsi que nos ayeux,  
De même dans leur tems en feront nos neveux :  
Je suis donc Tisonneur, & ne m'en cache gueres ;  
Mais du moins est-il vrai que j'ai bien des confreres.  
J'en ai dans tous les rangs, & dans tous les états :  
Et tel est du métier qui ne le pense pas.  
Ce Sçavant, par exemple, attaché sur son Livre,  
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau.  
Des Auteurs qu'il regratte, & qu'il vend à la livre,  
Croit égaler la gloire, & que son nom doit vivre,  
Comme le leur au-delà du tombeau,  
Il se flatte, Dieu lui pardonne ;

Mais il est mon confrere, & comme moi tisonne.  
D'autres en font autant, qu'on pourroit blasonner;  
Et plus on voit de près les allûres des hommes,  
Plus on est convaincu, que tous tant que nous sommes,

Nous ne faisons que tisonner.

Ici le champ est vaste & la matiere est belle;  
Mais sans autre détail, bornons-nous à ces traits:  
Dans sa malignité caustique & criminelle,

Le lecteur a l'ame cruelle,

Et voudroit portraits sur portraits.

C'est par-là que chez vous prospere

Le venin dangereux de ces Livres parlants;

Où sous des traits à peu près ressemblants;

On croit de son prochain trouver le caractère.

On ne nomme point, dira-t-on :

Tant pis, le plus souvent il vaudroit mieux le faire;

Et faute de fixer le Lecteur par un nom,

A droit, à gauche, il sonde, il devine, il soupçonne,

Et c'est en nommer cent que ne nommer personne.

Pour nous qui sommes seuls, & qui parlons tout bas,  
Tisons, de mes discours, & de tous mes mysteres

Uniques confidants, & sûrs dépositaires,  
Cette précaution ne nous regarde pas.  
Avec d'autres que vous je suis sur la réserve,  
J'écoute tout, j'approfondis :  
Et pese assez ce que je dis ;  
Mais sans crainte avec vous je me livre à ma verve.  
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes secrets,  
Et dans les vôtres je sçai lire :  
C'est peu de chose & même on n'en feroit que rire ?  
Mais n'importe, Tisons, soyons toujours discrets,  
Et gardons-nous de les redire.





E P Î T R E  
DU DOCTEUR JANOT  
S I N G E D E M. L. C. D.

*A. M. L. C. D.*

**A** Vouez-le, Monsieur le Comte,  
Mais avouez-le à votre honte :  
Chez vous , loin des yeux , loin du cœur ,  
Témoin moi le pauvre Docteur ,  
Pauvre Docteur votre confrere  
A qui vous ne pensez plus guere.  
Helas , quand vous étiez ici ,  
Les choses n'alloient pas ainsi.  
C'étoit amitié & caresses ,  
Bonbons de toutes les especes ;  
Qu'il vous en vînt de quelque part ,  
Le Docteur en avoit sa part ;  
Car dans nos petites affaires  
Nous en usions comme bons freres ,  
Quoique tous deux un peu gourmands ,

Mais laissons-là les complimens.  
Qu'au retour du jeu, de la classe,  
Vous me vissiez l'oreille basse,  
L'alarme comme de raison  
Etoit d'abord à la maison :  
Dieu sçait le trouble & le tumulte,  
On examine, l'on consulte,  
Qu'a le Docteur ? Il n'est pas bien :  
Le plus souvent ce n'étoit rien ;  
Ce rien jusques dans votre étude  
Alloit porter l'inquiétude.  
Ces soins que sont-ils devenus !  
Helas, il ne s'en parle plus.  
Vous passez le tems en campagne,  
Heureux comme un Roi de Cocagne,  
Et vous vous embarrassez peu  
A Navarre dans ce beau lieu  
Où tout bien, tout plaisir abonde,  
S'il est quelque Janot au monde.  
Passe, que selon vos desirs  
Vous goûtiez-là mille plaisirs ;  
Tout au moins, comme ami fidele,  
M'en deviez-vous quelque nouvelle ;  
Mais pas un pauvre petit mot

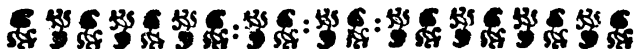
A ce pauvre Docteur Janot,  
Janot qui cloué sur son siege  
Maudit mille fois le College,  
Où contre ses vœux arrêté  
Pour les gages il est resté.  
Cependant en bonne police,  
Si l'on m'avoit rendu justice,  
Je meriterois bien entre nous  
Des vacances autant que vous.  
Vous sçavez bien en conscience  
Jusqu'où j'ai porté la science;  
En dépit de tous les pedants  
Je suis sçavant jusques aux dents.  
C'est un point que je justifie  
Par plus d'une Geographie,  
D'un Apparat, d'un Rudiment  
Que j'ai devorez doctement;  
Et qui m'eût voulu laisser faire  
Il n'eût été Dictionnaire,  
Ni Virgile, ni Ciceron  
Qui n'eût passé comme un ciron.  
Qu'arrive-t'il, au bout du compte?  
Tandis que vous, Monsieur le Comte,  
Vous en allez vous ébaudir,

On me laisse pour reverdir ;  
Etoit-ce là ma récompense !  
Je ne dis pas ce que j'en pense ;  
Mais , cher Comte , mon grand ami ,  
Laissons venir la saint Remi.  
C'est à ce jour , sans plus long terme ,  
Que je vous attends de pied ferme ,  
Tous deux plantez au coin du feu ,  
Nous nous verrons à deux de jeu.  
A propos , que je ne l'oublie ,  
Apportez-nous , je vous supplie ,  
En revenant quelques marons  
Qu'auprès du feu nous rôtirons.  
Vous sçavez avec quelle grace  
Je les attrape & les ressaïe ;  
Foi de Janot tout ira bien ,  
Et le Pater n'en verra rien.  
Attendez-vous à cent reproches  
Si vous n'en remplissez vos poches ;  
Sur tout n'allez pas , par hazard ,  
Chemin faisant croquer ma part ,  
Car sur pareille tricherie  
Janot n'entend point raillerie ,  
Bien le sçavez. En attendant



Tenez-vous joyeux & content,  
Et faites sur cette semonce  
Quelque petit mot de réponse  
A votre zélé serviteur  
Janot, surnommé le Docteur.





# EPIGRAMMES CHOISIES IMITÉES DE MARTIAL.

I.

AU LECTEUR.

*Sunt bona , sunt quedam mediocria , &c. 1. Liv. 17.*

**V**ous trouverez dans cet Ouvrage-ci  
Du passable, du bon, & du mauvais aussi :  
C'est sur ce pied qu'on vous le livre ,  
Lecteur attendez-vous-y bien ,  
Voilà le portrait de tout Livre ,  
Comme c'est le portrait du mien.

II.

A CATON.

*Nosces jocosæ , &c. 1. Liv. 3.*

Caton, ignorez-vous cette étrange licence  
Qui dans les Jeux publics de tout tems a regné :

Vous y venez pourtant, mais à peine on commence,  
 Que plein de fureur, indigné,  
 Contre ces libertez dont l'excès vous offense  
 Vous voulez sur le champ partir.

De toutes ces façons que voulez-vous qu'on pense,  
 N'y veniez-vous, Caton, qu'à dessein d'en sortir ?

## I I I.

## A C O T T A.

*Bellus homo*, &c. I. Liv. 10.

Vous faites le mignon, vous faites le poli,  
 Vous voulez passer pour joli,  
 Et passer aussi pour grand homme :  
 Mais, Cotta, l'on vous avertit  
 Que qui dit mignon, dit petit ;  
 Comment voulez-vous qu'on vous nomme !

## I V.

## A D I O D O R E.

*Natali Diodore*, &c. x. Liv. 27.

Voilà chez vous grande réjouissance, .  
 Pour célébrer votre heureuse naissance :  
 Grand concert, somptueux repas,  
 On voit voler partout les santez à la ronde ;  
 Mais pourtant, Diodore, avec tout ce fracas  
 On ne sçait pas encor que vous soyez au monde. V.

## V.

## A PIRRA.

*Si memini*, &c. I. Liv. 20.

Il vous restoit encor quatre dents que je pense,  
 Une toux en fit sauter deux :  
 Les deux autres bien-tôt eurent la même chance,  
 Une seconde toux fit ce coup defastreux.  
 Je ne sçais en cela si nous devons vous plaindre,  
 Ce coup, Pirra, vous met en liberté,  
 Auparavant il falloit vous contraindre,  
 Ne tousser qu'en tremblant dans la necessité :  
 Or toussiez desormais en toute sûreté,  
 D'une troisième toux vous n'avez rien à craindre.

## V I.

*Non amo te*, &c. I. Liv. 33.

Vous me déplaîsez, c'est un point  
 Dont je ne sçais pas bien la cause,  
 Tout ce que je sçais de la chose,  
 C'est que je ne vous aime point.

## V I I.

*Nuper erat*, &c. I. Liv. 48.

Macroton jadis Medecin

Ne trouvant desormais personne  
 Assez fou pour vouloir d'un pareil assassin,

Et pressé d'ailleurs par la faim  
 Abandonne, dit-on, un art qui l'abandonne.  
 N'esperez pas pourtant échaper de sa main ;  
 Malade ou couché dans la bierre ,  
 Il y faudra passer d'une ou d'autre manière.  
 Pour conserver toujours quelque droit sur les corps ,  
 Au défaut des vivans il veut servir les morts ;  
 Le voilà devenu Corbeau de Cimetière ,  
 Et comme auparavant l'effroi de son quartier :  
 On le fuit partout , on l'abhorre :  
 Il enterroit les gens & les enterre encore ,  
 Il n'a pas changé de métier.

## V I I I.

## SUR JULIE.

*Amisssimi non , &c. l. Liv. 34.*

Un destin funeste à Julie  
 Vient de ravir son pere & le mettre au tombeau.  
 Quand elle est seule elle l'oublie,  
 Mais si quelqu'un survient, on la voit fondre en eau,  
 Aux yeux des assistans sa douleur se dépie.  
 Le monde disparoît, autre tems, autres soins :  
 Je vous le dis tout net, la douleur n'est pas grande,  
 Lorsque pour s'exciter, Julie, elle demande  
 Des éloges & des témoins.

## I X.

## ARRIE ET PETUS.

*Casto suo gladio*, &c. 1. Liv. 14.

La sage & généreuse Arrie  
 Présentant à Pétus le poignard tout sanglant,  
 Dont elle s'étoit servie  
 Pour se percer le flanc ;  
 Je le jure à tes yeux, cher époux, lui dit-elle,  
 En le regardant tendrement,  
 Ma blessure quoique mortelle  
 Ne me touche que foiblement ;  
 Mais le coup qui me desespere  
 Et que je ressens vivement,  
 C'est celui que tu vas faire.

## X.

## A DECIEN.

*Quod magni Thrasea*, &c. 1. Liv. 9.

Aspirant aux vertus sublimes,  
 Decien, vous suivez, dit-on,  
 Les grandes & sages maximes  
 De Thraseas & de Caton.

Non, pour aller tête baissée  
 Affronter la mort sans raison,  
 Et par une fin avancée

Immortaliser votre nom.

Votre vertu , quoique severe ,  
Ne se prend point à cet appas ,  
Et c'est en quoi je vous préfère  
A Caton comme à Thraseas.

Je sçais en quels termes l'histoire  
Parle des exemples citez ,  
Et qu'on doit respecter la gloire  
Des Heros que Rome a vantez.

Je les vante aussi-bien que Rome ,  
Mais je fais encor plus d'état  
De qui peut passer pour grand homme  
Sans l'aide de ces coups d'éclat.

X I.

A LINUS.

*Dimidium donare Lino , &c. 1. Liv. 77.*

Linus qui ne rend jamais rien  
Me prie avec belles paroles  
De lui prêter douze pistoles.  
Prêter , lui dis-je ? Non , je te connois trop bien ,  
Je t'en donne en pur don six & rien davantage.  
En user de la sorte avec le personnage ,  
C'est aimer mieux en homme de bon goût  
Perdre la moitié que le tout.

## XII.

## A CINNA.

*Garris in aurem, &c. l. Liv. 90.*

Cinna toujours plein d'embarras  
S'approche à votre oreille, & vous parlant tout bas,  
Vous confie avec grand mystère  
Des choses que n'ignore pas  
La populace & le vulgaire.

Il vous prend à quartier pour vous dire en secret,  
Et quoi ? qu'il fait beau tems, ou bien chose pareille,  
Et c'est ce qu'il appelle être sage & discret.  
Sage & discret Cinna, pour moi je vous conseille  
De nous venir louer Alexandre à l'oreille.

## XIII.

*O mihi post nullos, &c. l. Liv. 16.*

Tout passe, cher ami, chaque chose a son cours,  
Tu touches de bien près à ton douzième lustre ;  
Mets à profit ce peu qui te reste de jours,  
La mort n'épargne pas le sang le plus illustre.  
Croi moi, ne compte point sur un faux avenir ;  
Que sçavons-nous hélas ! ami ce qu'il nous garde,  
Rappelons les plaisirs que rien ne les retarde,  
Nous voudrions, mais en vain, un jour les retenir.  
Il ne sera plus tems, ou la mort ou l'envie



Nous les aura peut-être arrachez de la main :  
 Commençons dès ce jour à jouir de la vie ,  
 C'est attendre trop tard , que d'attendre à demain.

## X I V.

## LE CONVIVE DILIGENT.

*Horas quinque puer. Liv. 8. Ep. 67.*

Lorsque Damis est prié d'un festin  
 Il ne se fait jamais attendre ,  
 Il s'y prend dès le grand matin  
 Tant il a peur de manquer à s'y rendre.  
 Il frappe & trouve encor les valets endormis ,  
 Enfin le Portier ouvre en gratant son oreille :  
 Eh bien, lui dit Damis, le couvert est-il mis ?  
 Au bruit qu'il fait , le Maître en sursaut se réveille ;  
 Qu'est-ce ? C'est moi , répond Damis ,  
 Je suis , vous le voyez , diligent à merveille ,  
 Et je ne manque point lorsque je l'ai promis.  
 Faites mieux , répond l'autre , & venez dès la veille.





## LE POETE INTERESSE.

**C**'Est en vain qu'un Auteur déguisant sa foiblesse,  
 Veut passer quelquefois pour désintéressé ;  
 Heros , il n'en est rien , & quand on vous caresse ,  
 C'est toujours à coup sûr pour être caressé.

## LE REMORS TROP LENT.

Quel vain enchantement nous trompe & nous abuse ,  
 Quand le crime est à faire il nous paroît permis ;  
 Infidèle remors , ta voix ne nous accuse ,  
 Qu'après qu'il est commis.

## CONTRE UN MENTEUR.

Cleon , c'est un avis qu'il faut que je vous donne ,  
 Vous avez beau parler avec autorité ,  
 Vos discours désormais n'imposent à personne ,  
 Et vous mentez sans nulle utilité.  
 Mais , Cleon , voulez-vous apprendre  
 Le vrai secret de nous surprendre ,  
 Une fois pour le moins dites la vérité.

## CONTRE LE MESME.

J'ai dit que Cleon est menteur ,  
 Cleon s'en plaint avec hauteur ,  
 Dit que s'il ment , ce n'est pas mon affaire ,  
 Qu'il veut quand il lui plaît mentir en liberté ;  
 Mentez , Cleon , si cela peut vous plaire ,  
 Mais il me plaît de dire , à moi , la verité.

## SUR LE MARIAGE.

*Mariage est mauvais lien ;*  
*Par Dieu & par saint Julien ;*  
 Dit quelque part l'Auteur du Roman de la Rose.  
 Sçavoir s'il dit mal , s'il dit bien ,  
 Je n'entreprendrai point de décider la chose.  
 Il est vrai que c'est un discours  
 Que l'on tient à toute rencontre ;  
 Mais l'hymen pour cela n'en a pas moins de cours :  
 Si tous les jours on peste contre ,  
 On prend femme aussi tous les jours.



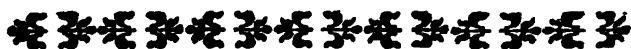
# RONDEAU

## SUR UN BORGNE.

**Q**ui n'en a qu'un, ne fût-ce qu'un moineau,  
S'il le cherit & s'il le trouve beau,  
Doit le choyer comme fait une mere  
Son fils unique, ou comme fait un pere  
Craignant toujours pour son cher jouvenceau.

Si c'est un œil; le jour, sous le chapeau,  
Qu'il soit la nuit gardé sous le bandeau;  
Mais je le plains & c'est grande misere  
Qui n'en a qu'un.

Vous me direz qu'il suffit d'un flambeau,  
Qu'on ferme un œil pour prendre le niveau,  
Et que trop voir met souvent en colere;  
Je vous entends, mais alte-là compere;  
Et croyez-en le pauvre Robineau  
Qui n'en a qu'un.



L E

## VIEUX PLAIDEUR.

C O N T E.

Certain vieillard natif de basse Normandie ,  
Passoit à bien plaider joyeusement sa vie.  
Jadis de ses parens il avoit hérité ,

Non des Châteaux, des Terres, des Domaines,  
Mais beaux & bons procès, tous en maturité ;  
Il en devoit maint autre à sa capacité ,  
A ses talens ; le bien ne s'acquiert pas sans peine.  
Heureux dans la plupart, à force de procès ,

Il devint riche, & riche avec excès.  
Tout plaideur cependant, il est bon de le dire ;  
Ne doit pas se flatter d'un semblable succès ,  
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Viré ,

Ou pour le moins de tout auprès ,  
Car autrement je ne répons des frais.  
Exempt de tous les maux que la vieillesse apporte,  
Notre vieillard avoit l'œil vif & le joint frais.  
L'estomac bon, & la voix forte.

Si la fièvre venoit, mon homme au moindre accès,  
Au lieu de Quinquina, couroit d'abord aux plaids :

Bartole étoit l'on Hippocrate,  
Contre tous maux de cœur, ou de tête, ou de rate ;  
Pour lui le spécifique étoit l'air du Palais.

Une cause jamais n'étoit bien assortie ,

Si comme demandeur

Ou comme défendeur

Le résolu vieillard n'y tenoit sa partie.

Le Roi l'ouït plaider un jour :

Touché de sa vieillesse & de son éloquence ,  
Ce Prince bienfaisant comme par récompense  
Finit tous ses procès, & le mit hors de cour.  
Hors de cour, quel désastre ! A ces mots le pauvre  
homme

Pensa presque expirer : adieu le teint vermeil ,  
Plus d'appetit , plus de sommeil.

Accablé du coup qui l'assomme ,

A la bonté du Prince il a recours en somme ,

Et lui dit en pleurant : Grand Roi ,

Au nom du ciel , ayez pitié de moi.

Rendez-moi mes procès , ou bien m'ôtez la vie ;

Je ne puis vivre sans plaider ;

Ou si tous, c'est trop demander ,

Rendez-m'en tout au moins cinq ou six, je vous prie.

On ne vit point hors de son élément ;  
Le Ciel crea la mer pour la gent aquatile,  
Comme l'air pour la volatile,  
Le procès pour le bas Normand.





L E S

## DEUX FOURMIS.

*F A B L E.*

**D**E prévoyante & sage économie  
La Fourmi tient Academie.  
Elle l'enseigne en cent façons ;  
Mais peu de gens prennent de ses leçons.  
Or , quoique la Fourmi rarement se débauche ,  
Il en est quelquefois telle qui prend à gauche  
C'est ce que fit dans un certain canton  
Fourmi plus friande que sage :  
Elle escamota , ce dit-on ,  
Allant maintes fois en damage  
Chez le Seigneur de son village ,  
Un peu de sucre , un peu de macaron ,  
Biscuit , conserve , écorce de citron ,  
Ainsi du reste ; & joyeuse & gaillarde ,  
De ces bonbons thesaurisa ,  
Serra le tout , & s'amusa ,  
Comme l'on dit à la moutarde.



Toute fiere de son butin

La bonne Dame un beau marin

Court s'en targuer chez sa voisine ,

Qui plus économe & plus fine ,

De froment & d'autre bon grain

Avoit rempli son magazin.

Eh bien , dit-elle , ma commere ,

En l'abordant d'un certain air ,

Comment vont vos greniers pour le quartier d'hy-  
ver ?

Assez bien , dit l'autre , & j'espere

Que durant le tems des frimats

Le grain , s'il plaît à Dieu , ne nous manquera pas.

Du grain , bon Dieu , du grain ! y pensez-vous , ma  
chere ?

Et fi ! du grain ! qu'on a chez vous

Le goût bourgeois & l'ame roturiere !

Il est des mets plus nobles & plus doux :

Pour moi j'ai force sucrerie ,

Et passerai l'hyver très-délicatement.

Ah ! grand bien fasse à votre Seigneurie ,

Répondit l'autre doucement :

Du reste , excusez , je vous prie ,

Petit mercier , petit panier ,

Plus loin ne va mon industrie ;  
Chacun remplit , comme il peut , son grenier.  
L'Automne vint , il plut , & le tems trop humide  
Fondit le sucre & le rendit liquide ;  
Adieu conserve , adieu biscuit ,  
Tout fut fricassé , tout fut cuit.  
Bien ébahie & bien embarrassée  
Fut la Dame aux bonbons , voyant en un moment  
Sa marmite ainsi renversée.  
Chez sa voisine elle court promptement  
La larme à l'œil , baissant l'oreille ,  
Et lui conte son accident.  
J'ai tout perdu , dit-elle , en l'abordant ;  
Assistez-moi de grace , à la pareille ,  
Un peu de grain , pas plus gros que cela . . . .  
A vous du grain , dit l'autre , eh si ! quelle foiblesse !  
Ne rougissez-vous pas de ce goût bourgeois-là ?  
Jeûnez , ma bonne amie , & soutenez noblesse.

C'est être dupe sottement  
De placer l'agréable avant le nécessaire.  
On se passe de l'un tellement , quellement ;  
Pour l'autre , c'est une autre affaire.



# LE DESTIN

DU

## NOUVEAU SIÈCLE.

Mis en Musique par Monsieur Campra.

P R O L O G U E.

*Sujet du Prologue.*

**S**aturne, en qualité de Dieu qui préside au tems, se prépare à donner au monde un nouveau siècle. Il invite les Parques à en régler la destinée au gré des peuples. Ceux-ci se trouvant divisez en deux partis, dont l'un demande la paix, & l'autre la guerre, tâchent, chacun de leur côté, de se rendre les Parques favorables.

S A T U R N E.

*Je veux donner un nouvel âge au monde ;  
Les siècles les plus beaux ne durent pas toujours ;  
Je veux , pour le bonheur de la Terre & de l'Onde ,  
Des ans & des saisons renouveler le cours.*

*Charmant*

Charmant auteur de la lumière,  
 Recommence, Soleil, ta pénible carrière,  
 Donne-nous de beaux jours,  
 Accourez, Parques immortelles,  
 Et vous, Destins impérieux,  
 Qui par des loix éternelles  
 Reglez le sort des hommes & des Dieux.  
 Vos ordres souverains peuvent se faire entendre,  
 C'est de vous que doit dépendre  
 Le bonheur de l'Univers;  
 Tout est soumis à votre obéissance,  
 Montrez-nous votre puissance,  
 Et recevez les vœux de cent peuples divers.

## LES PARQUES.

Tout dépend de notre empire;  
 Le sort des humains  
 Est en nos mains,  
 De tout ce qui respire,  
 Nous filons les destins.  
 Devant nous sont tremblés  
 Tout craint nos coups,  
 Et tous les Dieux ensemble  
 Sont moins redoutables que nous.

# RECUEIL DE PIÈCES CHOEUR

De peuples qui demandent la paix.  
*Arbitres du destin , Divinitez terribles ,  
Accordez à nos vœux des jours doux & paisibles.*

## CHOEUR

De peuples qui demandent la guerre.  
*Arbitres du destin , Divinitez terribles ,  
Dans les combats de Mars rendez-nous invincibles.*

## LE I. CHOEUR.

*Bannissez loin de ces climats  
Les fureurs de la guerre.*

## LE II. CHOEUR.

*Répandez dans tous les climats  
Même ardeur pour la guerre.*

## LE I. CHOEUR.

*Que la paix règne sur la Terre.*

## LE II. CHOEUR.

*Bannissez la paix de la Terre.*

## LE I. CHOEUR.

*La paix seule , la paix a pour nous des appas.*

## LE II. CHOEUR.

*Mars seul & la Victoire ont pour nous des appas.*

## UN DU PARTI DE LA PAIX.

*Un Héros glorieux après mille conquêtes*

*Nous a donné la paix.*

*Il a sçu mépriser les palmes toutes prêtes*

*Que Mars lui destinoit pour de nouveaux projets.*

*Son bras a dissipé les affreuses tempêtes*

*Qui menaçoient nos têtes,*

*D'une paix précieuse il comble nos souhaits.*

*Arbitres du Destin, Divinitez terribles,*

*Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

CHOEUR

*Du parti de la Paix.*

*Arbitres du destin; Divinitez terribles,*

*Donnez-nous, comme lui, des jours doux & paisibles.*

UN DU PARTI DE LA GUERRE.

*Non, non, ce n'est qu'à ses exploits,*

*Que ce Héros fameux doit l'éclat de sa gloire.*

*Au milieu des combats, nous l'avons vu cent fois*

*Voler de victoire en victoire.*

*A ces nobles travaux son grand cœur attaché*

*Eût soumis tout le monde au pouvoir de ses armes;*

*Si la paix par ses charmes*

*D'entre les bras de Mars ne l'avoit arraché.*

CHOEUR

*Du parti de la Guerre.*

*Chantons sa valeur éclatante,*

## RECUEIL DE PIÈCES

*Chantons ses hauts faits.*

## CHOEUR

*Du parti de la Paix.**Chantons sa bonté triomphante,**Chantons ses bienfaits.*

## LE I. CHOEUR.

*A l'exemple du Dieu qui lance le tonnerre,**Il fit trembler la terre.*

## LE II. CHOEUR.

*Tel que ce Dieu puissant, quand il prend son tonnerre,**C'est pour calmer la terre.*

## LE I. CHOEUR.

*Heureux ceux qu'il a soumis !*

## LE II. CHOEUR.

*Heureux le peuple qu'il aime !*

## LE I. CHOEUR.

*Il a vaincu mille ennemis.*

## LE II. CHOEUR.

*Il s'est encor vaincu lui-même.*

## TOUS ENSEMBLE.

*Unissons nos cœurs & nos voix,**Pour chanter le plus grand des Rois.**Chantons sa valeur éclatante,**Chantons sa bonté triomphante,*

*Chantons ses hauts faits ,**Chantons ses bienfaits. .*

---

# I. INTERMÈDE.

*Sujet du I. Intermède.*

**M**ARS pour se mettre en possession du nouveau siècle, & en faire un siècle guerrier, exhorte les peuples à le suivre, & en attire plusieurs. LA GLOIRE leur promet des lauriers, BELLONE leur apprend quel en est le prix, VULCAIN leur fait préparer des armes ; & tous trois, par ce moyen, secondent si heureusement les desseins de MARS, qu'ils font déclarer en sa faveur quelques-uns de ceux qui paroïssent les plus attachez au parti de LA PAIX. Ils s'unissent tous ensemble pour concourir aux projets de Mars, & allumer une guerre qui dure éternellement.

MARS.

*Que cet âge nouveau par les destins promis**Soit un âge de gloire ;**Que ce tems soit marqué par des faits inouis ,**Qui des siècles passez effacent la memoire.**Ce n'est pas pour languir dans un honteux repos**Que les Dieux ont donné la vie.*

V iiij



*D'un reproche éternel elle est toujours suivie ;  
 Quand l'on a méprisé l'exemple des Héros.  
 Peuples , suivez mes pas , une gloire immortelle  
 Sera le prix de vos exploits.  
 Venez , accourez tous , répondez à ma voix ,  
 C'est Mars qui vous appelle.*

## CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars ,  
 Rendons-lui tous hommage ,  
 Faisons de toutes parts  
 Voler ses étendarts.*

## UN SUIVANT DE MARS.

*La gloire est le partage  
 D'un noble courage ,  
 Qui brave les hazards.*

## CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars , &c.*

## UN SUIVANT DE MARS.

*De l'esclavage  
 Son bras nous dégage ,  
 Un seul de ses regards  
 Fait tomber les remparts.*

DE POESIE.

311

CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars, &c.*

UN SUIVANT DE MARS.

*Mars nous apprend l'usage*

*Des flèches & des dards ;*

*La Victoire est son ouvrage ,*

*Il a formé les Césars :*

*L'art qu'il enseigne est le plus beau des arts.*

CHOEUR

DE GUERRIERS.

*Suivons Mars, &c.*

LA GLOIRE.

*Volez , jeunes guerriers , où la Gloire vous guide,*

*Volez dans les combats ,*

*Volez & d'un cœur intrepide*

*Affrontez le trépas.*

*Le plus affreux peril n'a rien qui vous étonne ,*

*Volez , volez , suivez Bellone ;*

*Les lauriers , que pour vous se cultive en ces lieux ,*

*Croîtront pour couronner vos exploits glorieux ;*

*Volez , jeunes guerriers , la Gloire vous l'ordonne.*

DEUX DE LA SUITE DE LA GLOIRE.

*Croissez , croissez , tendrez lauriers ,*

V iiij

*Croissez pour couronner les plus vaillants guerriers.*

*Cultivez des mains de la Gloire ,*

*Donnez des mains de la Victoire ,*

*Vous serez le prix des grands cœurs.*

*Croissez pour couronner les plus fameux vainqueurs.*

### BELLONE.

*Les lauriers qu'on moissonne*

*En suivant Bellonne ,*

*Ne sont dès qu'aux exploits d'un bras victorieux.*

*Les lauriers qu'on moissonne ,*

*En suivant Bellonne ;*

*Elèvent les vainqueurs jusques au rang des Dieux.*

### VULCAIN.

*Le Dieu qui forge le tonnerre ,*

*Sensible à votre ardeur , met ses soins les plus doux ;*

*A préparer pour vous*

*Les foudres de la guerre.*

*Cyclopes accourez tous ;*

*Que tout frémissé ,*

*Que tout retentisse*

*Du bruit de vos coups.*

*Hâtez-vous , redoublez vos peines ;*

*Travaillez , préparez des chaînes ,*

*Enfermez pour jamais*

*Les plaisirs & la paix.*

CHOEUR

DE PEUPLES

qui abandonnent le parti de la Paix, pour suivre Mars.

*Méprisons la paix & ses charmes ,*

*Ses appas enchanteurs*

*Causent plus de malheurs*

*Que n'en sçauroient causer les armes.*

UN DU PARTI DE LA PAIX

qui l'abandonne , pour se donner à Mars.

*Vains soupirs ,*

*Faux plaisirs*

*D'une indigne mollesse ,*

*Vous avez trop long-tems ,*

*Par mille attraits brillants ,*

*Séduit ma tendresse ,*

*Le Dieu Mars que je fers ,*

*A brisé mes fers :*

*Je le suivrai sans cesse ,*

*Portez ailleurs*

*Vos appas trompeurs ,*

*Votre lâche faiblesse ;*

*Vains soupirs ,*

*Faux plaisirs*

## RECUEIL DE PIÈCES

*D'une indigne mollesse ;  
 Vous avez trop long-tems ,  
 Par mille attraits brillants  
 Séduit ma tendresse ,  
 Le Dieu Mars que je sers ,  
 A brisé mes fers.*

MARS.

*Cédez , Musettes ,  
 A nos trompettes ,  
 Qu'on entende toujours  
 Le son des Tambours.*

CHOEUR.

*Cédez , Musettes , &c.*

MARS.

*Le fracas des armes ,  
 Le bruit des alarmes ,  
 Les cris des combatans  
 Sont pour nous des concerts charmans :*

*Cédez , Musettes ,  
 A nos Trompettes ,  
 Qu'on entende toujours  
 Le son des Tambours.*

CHOEUR.

*Cédez , Musettes , &c.*

## II. INTERMÈDE.

### *Sujet du II. Intermède.*

**L**E GENIE qui préside à la terre , prévoyant les maux que la Guerre y devoit causer , invite LA PAIX à descendre du ciel , où elle s'étoit retirée. LA PAIX fléchie par ses prieres , descend accompagnée des Jeux , des Plaisirs & de l'Abondance. Les Divinités champêtres témoignent la joye qu'elles ont de son retour. Plusieurs peuples , & de ceux mêmes qui avoient d'abord suivi MARS , se déclarent enfin pour LA PAIX , & vantent ses avantages. Touchée de leur zele & de leur affection , elle ordonne aux Jeux & aux Plaisirs de demeurer éternellement sur la terre pour le bonheur des peuples , qui par reconnoissance font retentir partout le nom de la Paix.

### LE GENIE DE LA TERRE.

*De cet âge nouveau , qu'on promet à nos vœux ,*

*Helas ! que pouvons-nous attendre ?*

*Si pour nous rendre tous heureux ,*

*Du Ciel en même tems la Paix ne veut descendre.*

*Descendez , ô charmante Paix !*

*Venez nous combler de bienfaits.*

*Sans vous rien ne nous contente ,*

*La gloire la plus brillante*

*Ne cause jamais*

*De plaisirs parfaits.*

*Que chacun chante :*

*Descendez , ô Paix charmante !*

*Descendez , ô charmante Paix !*

*Venez nous combler de bienfaits.*

### CHOEUR.

*Descendez , ô charmante Paix !*

*Venez nous combler de bienfaits.*

### LE GENIE DE LA TERRE.

*Qu'entens-je? .. O ciel ! Quelle douce harmonie! ..*

*Quels tendres sons ? Ah ! quels divins concerts !*

*Je vois la Paix descendre dans les airs :*

*Descendez , douce Paix , venez briser nos fers.*

*Trop long-tems de ces lieux vous vous êtes bannie ;*

*Descendez , ô charmante Paix !*

*Venez nous combler de bienfaits.*

### CHOEUR.

*Descendez , ô charmante Paix !*

*Venez nous combler de bienfaits.*

### LA PAIX.

*Je reviens dans ces lieux guerir par ma présence*

*Les maux que la guerre a causés :*

*Je ramene avec moi les Jeux & l'Abondance ,*

*Les Dieux enfin sont apaisez.*

*Mortels , ne craignez plus les horreurs de la guerre ,*

*Ne craignez plus rien désormais ;*

*Si la Paix aujourd'hui se redonne à la terre ,*

*C'est pour ne la quitter jamais.*

### DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Dans nos campagnes fleuries ,*

*Dans nos charmantes prairies ,*

*De la Paix en ce jour*

*Celebrons le retour.*

*Que les Bergers à l'ombrage ,*

*Les Oiseaux en leur ramage ,*

*Chantent dans nos forêts*

*Le retour de la Paix.*

### AUTRE DIVINITE' CHAMPESTRE.

*Ruisseaux , fontaines ,*

*Coulez , jaillissez ,*

*Vous , dans nos plaines ,*

*Agneaux , bondissez.*

*Paissez en assurance ,*

*Tranquilles troupeaux ;*

*La Paix , dans ces hameaux ;*

*Est votre défense.*



# RECUEIL DE PIÈCES CHOEUR.

*Durez toujours , charmante Paix ,  
Et comblez-nous de vos bienfaits.*

## LE GENIE DE LA TERRE.

*Ce n'est que pour punir la Terre ,  
Que les Dieux irritez , dans leur juste fureur ,  
Déchaînent quelquefois la Discorde & la Guerre ,  
Et dans tous les climats répandent la terreur.*

*Mais quand une humble offrande  
A calmé leur courroux ,*

*De toutes les faveurs qu'ils répandent sur nous ;  
La paix est la plus grande.*

## CHOEUR

**DE PEUPLES QUI QUITTENT MARS ,  
pour se donner à la Paix.**

*Suivons la Paix ,  
Rendons-nous à ses charmes ,*

*Rompons nos armes ,*

*Brisons nos traits ,*

*Rien ne peut résister à ses divins attraits.*

## UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Faisons taire l'envie ,*

*Qui condamne le repos ,*

*Où la Paix convie*

*Les plus grands Héros.*

*Par d'utiles travaux*

*Qui partagent la vie,*

*Faisons taire l'envie.*

CHOEUR.

*Suivons la Paix , &c.*

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*La Paix répare les dommages*

*Que la guerre a faits.*

*Ces Jardins , ces tendres Bocages ,*

*Ces superbes Palais*

*Sont ses ouvrages.*

CHOEUR.

*Suivons la Paix , &c.*

UN SUIVANT DE LA PAIX.

*Tout ce qu'on moissonne*

*Dans nos guerets ,*

*C'est elle qui le donne ;*

*Nous devons à la Paix ,*

*Plus qu'à Bacchus , plus qu'à Pomone ,*

*Tous les biens de l'Autonne.*

*Nous devons à la Paix ,*

*Plus qu'à Cérés ,*

*Tout ce qu'on moissonne.*

# RECUEIL DE PIÈCES LA PAIX.

*Jeux , Plaisirs innocens , tendres Divinités  
 Qui marchez toujours à ma suite :  
 Demeurez en ces lieux , jamais ne les quittez ,  
 Mars & Bellonne ont pris la fuite ,  
 Les Dieux , les justes Dieux , ne sont plus irrités.  
 Demeurez. où la Paix habite :  
 Jeux , Plaisirs innocens , tendres Divinités ,  
 Demeurez en ces lieux , jamais ne les quittez.*

## CHOEUR.

*Que tout retentisse  
 Du nom de la Paix.  
 Que tout s'unisse  
 Pour chanter ses bienfaits.  
 Campagnes ,  
 Montagnes ,  
 Rochers , antres secrets ;  
 Echos , temples , forêts ,  
 Que tout retentisse.  
 Du nom de la Paix.  
 Que tout s'unisse  
 Pour chanter ses bienfaits.*

### III. INTERMEDE.

#### *Sujet du III. Intermède.*

**S**ATURNE voyant que les peuples , toujours partagé sur le sujet de la paix & de la guerre , ne pouvoient s'accorder ensemble dans les vœux qu'ils formoient , leur conseille de recourir à PALLAS Déesse de la Sageſſe , qui leur fait entendre qu'une guerre ou une paix continuelle ſont également à craindre , & qu'il faut toujours cultiver avec un ſoin égal les exercices de l'une & de l'autre. Elle ordonne enſuite aux Parques de former un ſiècle qui ſoit entremêlé de paix & de guerre. Ces ſiècles Déesſes lui obéiſſent , pour marquer que la Sageſſe eſt ſupérieure aux Deſtins. Les peuples réunis enſemble par le moyen de PALLAS , en rendent graces à cette ſage Déesſe , & la prient de ne les jamais abandonner.

#### SATURNE.

*Quoi ! toujours oppoſez dans vos vœux indiscrets ,  
Mortels , ne ſçauriez-vous unir vos intérêts ?*

*Quel charme , quel Demon contraire  
De la paix entre vous a rompu tous les nœuds ?*

*En vain l'on veut vous ſatisfaire ;  
Le deſtin , quoiqu'il puiſſe faire ,  
Fera toujours des malheureux.*

*Peuples soumis à mon empire ,  
De la sage Pallas implorez le secours ;  
Si sa sagesse vous inspire ,  
Vous aurez un bonheur qui durera toujours.*

## CHOEUR

*DES DEUX PARTIS ,  
dont l'un demande la paix , & l'autre la guerre.  
Contentez nos desirs , pacifique Minerve ,  
Généreuse Pallas , favorisez nos vœux.*

## UN DE CHAQUE PARTI.

*C'est votre main qui nous préserve  
Des dangers les plus affreux ;  
C'est à vous que le Ciel réserve  
Le soin de nous rendre heureux.*

## CHOEUR

*DES DEUX PARTIS.  
Contentez nos desirs , pacifique Minerve ,  
Généreuse Pallas , favorisez nos vœux.*

## PALLAS.

*Cessez une injuste querelle ,  
J'accours à la voix qui m'appelle ,  
Je viens vous réunir :  
Cessez une injuste querelle ,  
Tous vos maux vont finir.*

*Un peu de guerre, au lieu de nuire ,  
Releve un courage abbatu.*

*Un peu de paix fait qu'on respire ,  
Après que l'on a combattu.*

*Une trop longue guerre affoiblit un Empire ,  
Une trop longue paix fait languir la Vertu.*

*Aimez les armes ,  
Cultivez les arts.*

CHOEUR DE PEUPLES.

*Aimons les armes ,  
Cultivons les arts.*

PALLAS.

*La Paix a mille charmes ,  
On est souvent contraint de recourir à Mars*

*Aimez les armes ,  
Cultivez les arts.*

CHOEUR.

*Aimons les armes ,  
Cultivons les arts.*

UN SUIVANT DE PALLAS.

*Une saison trop cruelle  
A beau desoler nos champs ;*

*La Terre en paroît plus belle ,  
 Au doux retour du Printemps.  
 La guerre la plus terrible  
 Nous cause en vain cent frayeurs ;  
 Tout ce qu'elle a de plus horrible  
 Semble préparer les cœurs ,  
 A mieux goûter le sort paisible  
 Qui succède à ses rigueurs.*

## UN SUIVANT DE PALLAS.

*Quelle plus-triste image  
 Qu'une sombre nuit !  
 L'Aurore qui suit ,  
 En plaît davantage.*

## SECOND COUPLET.

*A quel triste esclavage  
 La guerre réduit !  
 Mais la paix qui suit ,  
 En plaît davantage.*

## PALLAS.

*Que la guerre & la paix s'unissent dans ce jour ;  
 Sur la terre & sur l'onde ,  
 Pour le bonheur du monde ,  
 Qu'elles regnent tour à tour.*

## DE POÉSIE.

325

*Vous , Parques , qui reglez le destin de la Terre ,  
Ab ! rendez , s'il se peut , tous les cœurs satisfaits ,  
Mêlez les travaux de la guerre  
Aux plaisirs de la paix.*

### LES PARQUES.

*Formons un age aimable ,  
Que nos fatales mains  
Filent pour les humains  
Un bonheur durable.*

*Rendons tous les cœurs satisfaits ,  
Nous qui reglons le destin de la terre ;  
Mêlons les travaux de la guerre  
Aux plaisirs de la paix.*

### LE GRAND CHOEUR.

*O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !  
O vous dont la main bienfaisante ,  
A comblé nos souhaits !  
O Minerve ! ô Pallas ! ô Déesse puissante !  
Ne nous abandonnez jamais.*

### LE PETIT CHOEUR.

*Les Parques terribles ,  
Pour tout autre insensibles ,  
Econtent votre voix.*



*Des destins inflexibles**Vous pouvez forcer les loix.*

LE GRAND CHOEUR.

*O Minerve ! ô &c.*

L'ENFANT

PRODIGUE.

*PIECE DE THEATRE.*

1. The first part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

2. The second part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

3. The third part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

4. The fourth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

5. The fifth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

6. The sixth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

7. The seventh part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

8. The eighth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

9. The ninth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

10. The tenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

11. The eleventh part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

12. The twelfth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.

13. The thirteenth part of the document is a list of names and addresses of the members of the committee.



## P R E F A C E.



OMME c'est à Jesus-Christ qu'on doit l'invention du sujet de l'Enfant prodigue ; on peut dire que , de quelque maniere que la piece soit exécutée , elle tire toujours un grand éclat de la dignité de l'Auteur qui nous en a tracé la premiere idée , selon qu'il est rapporté dans le Chapitre xv. de l'Evangile de S. Luc , en ces termes ;

*Un homme avoit deux fils. Le plus jeune dit à son pere : Mon pere , donnez-moi mon partage ; & le pere leur partagea son bien. Quelque tems après , le cadet ayant tout ramassé , alla voyager dans un país éloigné ; & il y dissipa en débauches tout ce qu'il avoit. Après qu'il eut tout mangé , il survint une grande famine en ce país-là , & il se trouva dans l'indigence. Alors il se mit au service d'un des habitans du país , qui l'envoya dans sa métairie garder les porceaux. Là il eut bien voulu se rassasier de ce que les porceaux mangeoient : mais personne ne lui en donnoit. Enfin étant rentré en lui-même , il dit : Combien y a-t-il de valets dans la maison de mon pere , qui ont du pain en abondance , & moi je meurs ici de faim ! Je vais partir : j'irai trouver mon pere , & je lui dirai : Mon pere , je suis coupable envers le Ciel & à vos yeux ; je ne*

merite plus qu'on m'appelle votre fils : traiteZ-moi comme l'un de vos valets. Il partit donc & s'en alla trouver son pere. Comme il étoit encore éloigné , son pere l'apperçut ; & touché de compassion , il courut à lui , l'embrassa , & le baisa. Mon pere , lui dit son fils , je suis coupable envers le Ciel & à vos yeux ; je ne merite plus qu'on m'appelle votre fils. Alors le pere dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa premiere robbe , & l'en revêtez : mettez-lui un anneau au doigt , & donnez-lui des souliers. Amenez le veau gras & tuez-le ; mangeons & faisons grand-cher : car mon fils , que voici , étoit mort , & il est ressuscité ; il étoit perdu , & il est retrouvé. Et ils se mirent à faire grand-cher. Cependant le fils aîné étoit dans les champs , revenant & approchant de la maison , il entendit qu'on chantoit & qu'on dansoit. Il appella aussi tôt un de ses serviteurs , & s'informa de ce que c'étoit. C'est , lui dit le serviteur , que votre frere est de retour , & votre pere a fait tuer le veau gras ; parce qu'il l'a recouvré sain & sauf. Il en conçut de l'indignation , & il ne vouloit point entrer. Si bien que son pere sortit & se mit à le prier. Mais il répondit à son pere : Il y a tant d'années que je vous sers sans vous avoir jamais desobéi : néanmoins vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour regaler mes amis. Mais votre fils que voilà qui a mangé son bien avec des femmes débauchées , à peine a-t-il été de retour , que vous avez fait tuer le veau gras pour lui. Mon fils , lui dit son pere , vous êtes toujours avec moi , & tout ce que j'ai est à vous. Mais il fallait bien faire un festin & se réjouir : parce que votre frere , que voici , étoit mort , & il est ressuscité : il étoit perdu , & il est retrouvé.

Telle est la Parabole que Jesus-Christ fit à ses Disciples, & dont la simple exposition a quelque chose de si touchant, qu'il faut être bien insensible, pour n'en être pas attendri. En effet tous ces sentimens de douleur, d'indignation, de compassion & de tendresse, qui font de si grandes impressions sur le theatre, y sont maniez avec autant de force que de délicatesse; & je ne sçai même si on peut imaginer rien de plus capable de tirer les larmes que l'empressement vif & tendre avec lequel le pere va se jeter au cou de son fils, dans le moment que ce fils repentant vient embrasser les pieds de son pere, & les mouiller de ses pleurs. Ce sujet m'a toujours paru si propre à être mis sur le theatre, que j'ai été souvent surpris qu'on ne l'y eût point encore traité. Mais je me suis imaginé que ce qui avoit pu empêcher bien des gens de l'entreprendre, étoit la difficulté qu'il y avoit à l'ajuster aux regles du theatre. Il y avoit en effet à cela quelque difficulté, mais non pas telle qu'elle fût insurmontable; & la beauté du sujet me paroissoit valoir bien la peine qu'on fit quelque effort pour la surmonter. Voici donc comment je m'y suis pris, dans cette idée, pour arranger la pièce.

J'ai donc supposé que le pere avoit appris par des bruits publics quelque chose des débauches & de la ruine de ce fils qui l'avoit abandonné longtemps auparavant. Que dans l'alarme que ces bruits lui avoient causée, il avoit fait partir en diligence un de ses gens, domestique affidé, pour aller joindre ce cher fils & le ramener, s'il étoit possi-

ble , à la maison paternelle. Il y avoit déjà du temps que ce domestique étoit parti ; & selon le compte du pere , il auroit dû déjà être de retour. Cependant il n'en apprenoit point de nouvelles , ce qui le jettoit dans de mortelles inquiétudes & dans une impatience extrême. Voilà l'instant où j'ouvre la Scene en supposant tout ce qui a précédé , comme le départ , les déreglemens & la déroutte de l'Enfant prodigue , tous faits qui ne pouvoient quadrer avec l'unité du jour. Cependant comme il n'étoit pas permis de supprimer des faits si essentiels au sujet , il a fallu ménager une situation , qui donnât lieu d'en faire naturellement l'exposé dans une narration qui n'eût rien de mendié , ni de forcé. J'ai feint pour cela qu'un Gentilhomme qui avoit acheté depuis très-peu de temps une terre dans le voisinage du pere de l'Enfant prodigue , surpris de le voir dans l'affliction où il étoit , lui en demande la raison , & avec tant d'instance , qu'enfin il arrache du pere le narré de tout ce qui s'étoit passé entre lui & son fils. J'avouë que le personnage de ce Gentilhomme n'est pas de mon invention , & que je l'ai emprunté de l'*Heautontimorismenos* de Terence ; mais je m'en sçais d'autant moins mauvais gré , qu'il m'est d'un grand secours dans le troisième Acte pour ménager le raccommodement qui se fait entre le pere & le fils aîné.

J'ai supposé en second lieu , que ce fils aîné n'avoit rien encore appris de la déroutte de son frere , ni de l'impression que cette nouvelle avoit faite sur son pere ; & j'ai été d'autant plus maître de faire

cette supposition , que l'Ecriture marque que le fils aîné étoit hors de la maison lorsque l'Enfant prodigue y arriva. J'ai donc feint que son pere l'avoit envoyé plusieurs jours auparavant pour visiter des biens qu'il avoit dans des lieux éloignez de celui où il faisoit sa résidence ordinaire. J'ai supposé tout cela pour donner lieu au fils aîné de faire éclater son indignation , lorsqu'à son retour il apprend le miserable état où son frere s'est réduit par sa faure ; & sa jalousie lorsqu'il voit à quel point son pere en est touché & attendri. Mais parce qu'il n'étoit pas naturel qu'un fils si bien né , & qui ne s'étoit jamais oublié en rien à l'égard de son pere , en vînt tout d'un coup à s'écarter si brusquement du respect & de la soumission qu'il avoit toujours eue pour lui , s'il n'y étoit poussé d'ailleurs ; j'ai mis en œuvre pour cela deux jeunes gens de ses amis , qui n'épargnent rien pour irriter sa jalousie , & pour l'animer contre son pere. Ces deux personnages sont de mon invention ; & quelque chose qu'on puisse y trouver d'ailleurs à redire , je ne crains pas du moins qu'on me reproche d'avoir rien fait en cela qui fût contre la vrai-semblance. Voilà les additions que j'ai été obligé de faire à la Parabole pour l'ajuster au theatre , additions au reste qui y entrent si naturellement , qu'elles doivent être regardées plutôt comme une explication plus étendue du fait , que comme de pures additions , puisqu'en effet sans rien alterer au récit de l'Evangile , elles ne font que développer certaines circonstances accidentelles que la brièveté qui convient à la narration a pû faire supprimer.



Comme le retour de l'Enfant prodigue reçoit en grace par son pere termine le second Acte , & que le troisieme ne roule que sur la jalousie du fils aîné & sa reconciliation avec son pere ; quelques personnes ont crû qu'il y avoit duplicité d'action dans la piece ; que la premiere se terminoit à la reception de l'Enfant prodigue , & que tout ce que renfermoit le troisieme Acte formoit une action nouvelle.

Je demanderois volontiers à ces Critiques , s'ils croient que la Tragedie de Pompée dans Corneille finisse au second Acte ; & que les trois suivans fassent une nouvelle action. Pompée après sa défaite arrive à Alexandrie. Le premier Acte est employé à délibérer sur le traitement qu'on doit lui faire ; on annonce sa mort au commencement du second. Tout ce qui suit & dans le reste de cet Acte , & dans ceux qui suivent , doit-il être regardé comme des événemens qui forment une action à part , & différente de celle qu'indique le sujet ? Ce n'a pas été du moins le sentiment de Corneille , qui fait voir dans l'examen de sa Tragedie de Pompée & dans le discours du Poëme dramatique , que les événemens y ont une telle dépendance l'un de l'autre , que la Tragedie n'eût pas été complète , s'il ne l'eût poussée jusqu'au terme où il la fait finir. Car ces événemens ne constituent point diverses actions , mais bien diverses parties d'une même & unique action ; raison qui est aussi concluante pour la piece de l'Enfant prodigue , que pour la Tragedie de Pompée. Car la jalousie du fils aîné sur la reception qui est

faite à son frere, est tellement liée à cette reception même, que l'un suit necessairement de l'autre.

Mais, dira-t-on, l'Enfant prodigue étant une fois reçu en grace, l'Auditeur n'attend & n'exige plus rien. Il faudroit pour cela que cet Auditeur fût peu éclairé, & qu'il n'eût gueres fait de reflexion aux marques de jalousie que le fils aîné donne dans le premier Acte, & qu'il fait ensuite éclater bien plus vivement dans le troisieme; car supposé qu'il y ait fait la moindre attention, il ne peut s'empêcher d'être curieux d'apprendre comment la reception gracieuse que le pere fait à l'Enfant prodigue sera reçue de ce même frere, qui le même jour avoit trouvé à redire aux regrets & aux larmes que son pere donnoit à la ruine & à la déroute de ce fils ingrat, jusqu'à lui dire, en parlant de son frere:

*Lui qui meritoit qu'on lui fermât la porte,*

*Si dans ces mêmes lieux, dont il se scût bannir,*

*Après sa faute indigne il osoit revenir.*

Or l'Auditeur éclairé n'est point content, s'il n'apprend l'effet que produit le retour de l'Enfant prodigue. Car la piece ne consiste pas simplement dans ce retour, mais dans un retour qui réunisse tous les esprits en rétablissant le calme dans la maison. Et comment pouvoit-il s'y rétablir, si à l'arrivée du cadet, l'aîné se retiroit mécontent? C'étoit un nouveau trouble que la sagesse & la bonne conduite du fils aîné, rendoit encore plus fâcheux & plus embarrassant que le premier; or toutes les fois qu'il reste quelque scrupule ou quelque inquiétude dans l'esprit de l'Auditeur, la piece ne peut point être cen-

sée complete. C'est le sentiment de Corneille dans son discours des trois Unitez.

Que s'il y a des Critiques qui fassent encore difficulté de se rendre aux raisons de ce Prince du Poëme dramatique, dont l'autorité est si respectable en cette matiere; je les prierai du moins de trouver bon que je n'entreprenne pas de réformer la Parabole de Notre Seigneur: car quoique les regles d'une simple narration soient différentes de celles du theatre, cependant elles conviennent entièrement dans ce qui regarde la simplicité de l'action qui est ou racontée ou représentée; & comme Notre Seigneur n'a pas prétendu faire deux histoires séparées du retour de l'Enfant prodigue, & de la reconciliation du fils aîné, que ce retour avoit brouillé avec son pere; mais une simple & unique histoire composée de deux parties différentes liées nécessairement ensemble, & qui suivent l'une de l'autre, aussi doit-on dire la même chose de la maniere dont ces deux parties sont traitées dans la piece Dramatique de l'Enfant prodigue.

Voilà pour ce qui touche l'unité d'action. A l'égard de l'unité de jour, elle y est si régulièrement observée, que l'action a pû se passer en aussi peu de temps qu'il en faut pour la représenter, quelque peu d'intervalle qu'on mette entre les Actes. L'unité de lieu n'y est pas moins étroitement gardée, puisque tout se passe au bout d'une petite avenue qui joint la maison du pere.

LENFANT

PRODIGUE.

Le 2<sup>e</sup> me de l'année de la république  
du pays de la république.





## ACTEURS.

LE PERE.

LE FILS AISNE.

L'ENFANT PRODIGE.

ELIAB, voisin & ami du pere.

PHARE'S, confident du pere.

MANASSE, }  
AZARIAS, } amis du fils aîné.

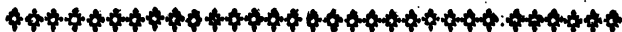
UN BERGER.

*La Scene est dans un bois voisin de la maison  
du pere de famille.*





# L'ENFANT PRODIGUE.



## ACTE I.

---

### SCENE I.

#### LE PERE.



H A R E's tarde long-temps ! cruelle incertitude !

Helas toujours en proie à mon inquiétude,

Depuis qu'il est parti , chaque jour je l'attens ;  
Je compte chaque jour les heures , les instans ,  
Rien ne paroît encor , quel defastre funeste ,  
Retarde si long-temps l'espoir seul qui me reste ?  
Je crains tout : au milieu de ma juste douleur ,

Y ij

Un noir pressentiment vient alarmer mon cœur :

Pharés ne revient point ? mais non , pourquoi m'en plaindre ?

Je presse son retour , & je devrois le craindre.

Peut-être sa lenteur ne fait que reculer

Le recit des malheurs qui doivent m'accabler.

S'il revenoit , hélas , que pourroit-il m'apprendre ?

Des disgrâces , des maux , où je dois trop m'attendre ;

Il viendra m'annoncer , qu'en proie à ses desirs ,

Ce malheureux a fait son Dieu de ses plaisirs ,

Que plongé dans le crime , & dans un luxe infame

A des feux criminels il a livré son ame ,

Que dans ses passions prodigue & déréglé

Il a perdu les biens dont je l'avois comblé ;

Mais laissons cette perte ; & quel soin m'inquiète !

Plût à Dieu que ce fût la seule qu'il eût faite ;

Et que dans tous les maux qui me font soupirer

Pharés ne m'apprit rien de plus triste à pleurer !

Enfin , à quelque sort que ce recit m'expose ,

Qu'il vienne de mon fils m'apprendre quelque chose ,

Ah ! si du précipice on peut le retirer

J'ose tout entreprendre , & puis tout espérer.

En quelque état qu'il soit , qu'à mes vœux il se rende ,

Qu'il revienne , c'est tout ce que mon cœur demande ,

Fut-il nud, dépouillé, sans biens & sans honneur,  
 Je n'envisage plus en lui que son malheur.  
 Malgré sa faute indigne, & malgré sa misère,  
 Qu'il revienne, il sera toujours cher à son pere.  
 Que dis-je : en quelque lieu qui puisse le cacher,  
 J'y veux, j'y veux aller moi-même, & le chercher.  
 Oui, c'en est fait ; en vain mon âge & ma foiblesse  
 S'opposent au dessein que forme ma tendresse,  
 J'irai, le fallut-il, au bout de l'univers ;  
 Et qu'ai-je encore à craindre, hélas si je le perds ?  
 O mon fils ? ô sujet de mes tendres allarmes,  
 Que tu me vas coûter de soupirs & de larmes !

---

SCENE II.

LE PERE, ELIAB.

ELIAB.

**A**rrêtez, c'en est trop, non je ne puis pour moi,  
 Soutenir plus long-temps l'état où je vous voi ;  
 Et voisins depuis peu dans ce séjour champêtre,  
 Quoique nous commencions à peine à nous connaître,

Le sombre & noir chagrin où je vous vois plongé ;



Fait qu'à vous secourir je me crois obligé.  
 Souffrez donc que je parle , & qu'à votre silence ,  
 Je fasse à ce sujet un peu de violence.  
 Qu'est-ce encor, qu'avez-vous ? ne me le calez point,  
 Quel malheur si cruel vous afflige à ce point ?  
 Plus je vous examine , & plus je considère ,  
 Moins de votre chagrin je perce le mystère :  
 Tout vous rit , ce me semble , & vous réussit bien ,  
 Honneurs , santé , richesse , il ne vous manque rien ;  
 Ne me direz-vous point le mal qui vous possède ?  
 Quelque grand qu'il puisse être , est-il donc sans remède ?

## LE PERE.

Je suis pere , Eliab , mille soucis cachez  
 A ce tendre & doux nom sont toujours attachez.

## ELIAB.

Que dites-vous ? j'ai cru qu'au Ciel , à le bien prendre ,  
 Vous n'aviez sur cela que des graces à rendre ,  
 Et que ce nom de pere & si tendre & si doux ,  
 N'avoit rien que d'heureux , & de charmant pour vous.

Je sçai qu'il est des fils d'un fâcheux caractère ,  
 Qu'on diroit être nez pour le malheur d'un pere ,

Et qui dans mille excès donnant avec fureur,  
Le font rougir de honte, & mourir de douleur.  
Mais, certes, pour le vôtre, à vous parler sans feindre,

Je ne vois pas en quoi vous pouviez vous en plaindre.

Peut-on voir un jeune homme & plus sage, & mieux né,

D'un naturel plus doux, d'un esprit mieux tourné ?

Affidu près de vous avec peine il vous quitte,

Sur vos sages conseils il règle sa conduite :

Des affaires lui-même ardent à se charger,

De mille soins fâcheux il sçait vous soulager ;

Et, si l'on ne m'a fait un rapport infidèle,

Vous vous louez souvent des succès de son zèle.

Je sçai que vous l'aimez, que discret & prudent,

Il est de vos secrets le plus cher confident ;

Que son cœur plein pour vous d'une amitié sincère

Met toute son étude, & ses soins à vous plaire.

Je le dis : quand on sçait de quel air on ce temps,

En usent la plupart de tous nos jeunes gens,

Et ce que contre un père on entreprend, on ose,

Tout cela, croyez-moi, n'est pas si peu de chose,

Et si de ce côté vous plaignez votre sort,

Pardonnez-moi ce mot, vous avez un peu tort.

LE PERE.

Cher ami, je serois injuste, je l'avoue,  
De me plaindre d'un fils, que tout le monde louë ;  
Et quand je vois combien partout on en fait cas,  
J'aurois tort d'être seul à ne l'approuver pas.  
C'est l'appui, le soutien, l'honneur de ma vieillesse :  
Il a tout mon amour, & toute ma tendresse,  
Et dans le triste état qui m'accable aujourd'hui ;  
Mes pleurs, ni mes regrets ne tombent point sur lui.  
C'est un autre en un mot, qui m'attache ces plaintes,  
Un autre fils, que j'ai, cause toutes mes craintes,  
Que dis-je ? je l'avois ; ô regrets superflus !  
En ce moment, hélas, peut-être n'est-il plus !

E L I A B.

Un autre fils ?

LE PERE.

L'auteur du mal qui me devore,

E L I A B.

Etranger dans ces lieux, je l'ignorois encore ;  
De ce second Enfant on ne m'a rien appris,  
Et j'avois toujours cru que vous n'aviez qu'un fils.  
Mais ce que j'en apprens de votre bouche même,  
De nouveau me rejette en une peine extrême ;

Que me dites-vous là : qu'incertain de son sort,  
 Vous ne pouvez sçavoir, s'il est vivant ou mort :  
 M'est-il permis d'entrer dans les secrets d'un pere,  
 Et ne voulez-vous point m'éclaircir ce mystere ?

LE PERE.

Pourquoi par le recit d'un si cruel malheur  
 Vous-même voulez-vous réveiller ma douleur ?

ELIAB.

Calmez pour un moment le souci qui vous ronge.

LE PERE.

Eh comment le calmer : à tout moment j'y songe ;  
 A ma triste memoire il est toujours present ,  
 Et rien ne peut charmer un ennui si cuisant.  
 De ce fils malheureux la funeste aventure  
 Malgré moi dans mon cœur fait parler la nature,  
 Sans cesse en sa faveur j'entens sa voix crier ,  
 Et tout ingrat qu'il est, je ne puis l'oublier.  
 Qu'il m'a causé de maux ! vous connoissez son frere ;  
 Helas , que n'étoit-il du même caractère ?  
 Mais pour notre malheur , je le dis en pleurant ,  
 Et d'esprit & d'humeur il fut bien different.  
 Fier, hautain, violent, à tenir difficile ,  
 Evaporé, volage, aux avis indocile,  
 Entier dans ses humeurs , fougueux dans ses desirs ;

Lent pour tous ses devoirs , ardent pour ses plaisirs :  
J'entrevis ces défauts dès la plus tendre enfance ;  
Dès-lors , comme aujourd'hui , j'en connus l'importance ,

Et pour en prévenir les dangereteux effets ,  
Quels soins n'ai-je pas pris , quels vœux n'ai-je pu  
faits !

Prieres , bons conseils , reprimandes , caresses ,  
Exemples & raisons , menaces & promesses ,  
Sages précautions , patience , douceur ,  
Tout ce qui peut toucher & ramener un cœur ,  
Je puis le dire ici , j'ai tout mis en usage ,  
J'ai tout tenté , tout fait pour fixer ce volage ,  
Et l'amour paternel ne pouvant faire plus ,  
Tous mes soins cependant ont été superflus.  
Bien-tôt las d'une gêne , à son avis , trop grande ,  
Méprisant les conseils , bravant la reprimande ,  
Il a mis sous ses pieds & devoir & raison ,  
S'est regardé chez moi comme un homme en prison ,

Aspirant au moment , que délivré d'un pere  
Il pût à ses desirs donner libre carrière ;  
J'en gémissois tout bas , & percé de douleur  
Je voyois où déjà l'entraînoit son malheur.

ELIAB.

Hé bien , que produisit enfin cette conduite ?

LE PERE.

Tandis qu'elle m'alarme , & que j'en crains la fuite ,  
Que ménageant son cœur , & son foible avec soin ,  
Un beau jour il m'aborde , & sans autre mystère ,  
D'un air évaporé me vient dire : Mon pere ,  
Je sens que je vous suis assez à charge ici ,  
Et pour vous parler franc , je m'y déplaïs aussi.  
Je m'apperçois fort bien qu'à vous , comme à mon  
frere ,

Mon humeur , mes façons n'ont pas le don de plaire ;  
Ce sont des démêlez qu'il est temps de finir ,  
Voyez ce qui me peut de vos biens revenir ,  
Délivrez-moi ma part , & pourvû par avance ,  
Je sçaurai me bannir loin de votre presence ;  
C'est une affaire faite , & sans délibérer .  
D'une façon ou d'autre il faut nous séparer.

ELIAB.

Quoi tenir à son pere un semblable langage ,  
En peut-on bien venir à cet excès d'outrage ?  
N'étoit-ce pas vous dire en mots équivalents ,  
Qu'il trouvoit qu'à son gré vous viviez trop long-  
temps ?

Sans doute , & pour flater son humeur meurtrière,  
Vous eussiez dû plutôt descendre dans la bière ;  
Mais encor , dites-moi , de quel air & comment  
Vous reçûtes alors un pareil compliment ?

LE PERE.

Moins choqué , qu'effrayé de ce discours horrible,  
Pour lui toucher le cœur , je fis tout mon possible.

ELIAB.

Comment donc , s'il vous plaît ?

LE PERE.

Loin d'user de rigueurs,  
J'employai le secours des soupirs & des pleurs.  
Je lui representai mon âge & ma vieillesse ,  
Cent fois je fis parler la plus vive tendresse ,  
Je le priai , pressai , je l'embrassai cent fois :  
Insensible à mes pleurs , hélas ! sourd à ma voix  
L'ingrat jusques au bout fut toujours inflexible.

ELIAB.

Quelle horreur !

LE PERE.

Non jamais il ne me fut possible  
D'amolir ce cœur dur , & d'en rien obtenir.  
A tout ce qu'il voulut il fallut en venir.  
Je cedai donc enfin , & de mon heritage

Entre son frere & lui je reglai le partage ,  
Je le chargeai de biens.

ELIAB.

Vous vous moquez aussi ,  
Je ne puis m'empêcher de vous blâmer ici.  
Un pere devoit-il en user de la sorte ?  
À ses déreglemens c'étoit ouvrir la porte ;  
C'étoit en concourant à son mauvais dessein  
Vous-même lui plonger le poignard dans le sein.  
Dans le fond d'un cachot je l'eusse fait conduire ,  
Et j'aurois bien trouvé moyen de le réduire.

LE PERE.

Helas , que voulez-vous ? ce n'est point mon ha-  
meur ,

Et j'ai toujours conduit mes enfans par douceur.  
Jamais je n'ai sçu prendre avec eux d'air sévere ,  
C'est , ce me semble , ainsi qu'en doit user un pere.

ELIAB.

Erreur , abus , l'effet vous le fait assez voir.

LE PERE.

Il m'abandonne , il part , quel fut mon desespoir !  
Combien dans les transports de mes justes alarmes  
Sur ce cruel Enfant fis-je couler de larmes !  
Et depuis ce moment , j'en atteste ces bois



Attentifs aux accents de ma plaintive voix ,  
Le cœur saisi , percé d'une douleur mortelle  
Je passe tout le jour à pleurer ce rebelle.  
Ce n'étoit pas assez : un bruit sourd & soudain  
Est venu me plonger dans un nouveau chagrin.  
La débauche , dit-on , le jeu , la bonne chère ,  
L'ont fait en peu de temps tomber dans la misère ;  
Ces biens dont en parlant il étoit ébloui  
Ont bien-tôt disparu : tout est évanoui.  
Dépouillé , sans honneur , sans appui , sans ressource,  
La fable du païs , qui termina sa course ,  
Lui-même enfin s'est vu forcé de s'en bannir ;  
Errant & vagabond , que va-t-il devenir !

E L I A B.

Peut-être est-ce un faux bruit.

L E P E R E.

Je viens de vous le peindre ,  
Cet Enfant malheureux , jugez si je dois craindre.  
Mon cœur en cette alarme a tout appréhendé.  
J'ai pris un de mes gens , domestique affidé ,  
Le chargeant , s'il avoit du zèle pour son Maître ,  
D'aller chercher partout où mon fils pourroit être ,  
De le bien rassurer , quelque crainte qu'il eût ,  
Et de le ramener en quelque état qu'il fût.

Il m'avoit tant promis de faire diligence ,  
 Mais déjà sa lenteur lasse ma patience ;  
 Aussi pourquoi charger autrui de cet emploi ?  
 Je devois de ce soin ne me fier qu'à moi ,  
 J'irai , j'irai moi-même.

ELIAB.

Encor faut-il attendre ,  
 Peut-être près de vous va-t-il bien-tôt se rendre ;  
 Peut-être votre fils , s'il a sçu le trouver ,  
 Est-il dans ce moment sur le point d'arriver.

LE PERE.

Ami , laissez-moi seul ; ma sombre inquiétude  
 Demande du silence , & de la solitude.  
 Errant à l'aventure au fond de ces forêts ,  
 J'y cherche des réduits écartez & secrets ,  
 Où donnant à mes pleurs une libre carrière ,  
 Mon ame à la douleur se livre toute entière.

ELIAB.

J'ai peine en cet état à vous laisser ici ,  
 J'y consens cependant , puisqu'il vous plaît ainsi.  
 Mais quelquefois du moins permettez à mon zèle  
 D'interrompre un moment cette douleur cruelle.  
 Faut-il à son chagrin se livrer pour toujours ?  
 Du Seigneur , qui vous aime , espérez du secours.

Il ne peut, croyez-moi, même dans sa colere,  
Refuser cet enfant aux larmes d'un tel pere.

LE PERE.

Helas, veuille le Ciel, qui connoît mon tourment  
D'un présage si doux avancer le moment !

## SCENE III.

LE PERE, LE FILS AISNE.

LE PERE.

**A**H, mon fils, vous voilà ?

LE FILS.

Vous me voyez, j'arrive ;  
Vos ordres sont donnez, j'aurai soin qu'on les suive.  
Tout est en bon état, à ce qu'il m'a semblé...  
Mais qu'est-ce ? dites-moi, vous paroissez troublé.  
Mon pere, qu'avez-vous, & quel sombre nuage  
D'une triste pâleur couvre votre visage ?

LE PERE.

Je suis ravi, mon fils, que tout aille si bien.  
C'est l'effet de vos soins, vous ne manquez à rien.

LE FILS.

Mais encor, dites-moi, quel sujet vous afflige ?

LE

LE PERE.

Ce n'est rien,

LE FILS.

Ce n'est rien !

LE PERE.

Non, ce n'est rien, vous dis-je.

LE FILS.

Vous soupirez ; en vain vous voulez me tromper,  
Des larmes, malgré vous, viennent de s'échaper.  
Ces larmes, ces soupirs me marquent quelque chose,

Mon pere, au nom de Dieu dites-m'en donc la cause.  
Vous serois-je suspect ? vous cachez-vous de moi ?

LE PERE.

Moi, me cacher de vous ? ah, mon fils, & pourquoi ?

LE FILS.

Je ne sçais, mais enfin de ce cruel silence,  
Que voulez-vous ici, mon pere, que je pense ?

LE PERE.

Mon cœur, vous le sçavez dans ses plus rudes coups  
N'a jamais eu, mon fils, rien de caché pour vous.

LE FILS.

Mais si vous persistez cependant à vous taire,  
Ne me forcez-vous pas à croire le contraire ?

# L'ENFANT

## LE PERE.

Pour cette fois du moins laissez-moi vous cacher  
Un secret qui vous peut vous-même vous toucher.  
La prudence en ce jour veut que je le retienne ;  
Votre douleur , mon fils , augmenteroit la mienne.

## LE FILS.

J'y pourrois apporter quelque soulagement.

## LE PERE.

Non , rien ne peut , mon fils , adoucir mon tourment.

## LE FILS.

Hé quoi donc , je ne puis , quoique je puisse faire ,  
Tirer de votre bouche un si profond mystère.  
Ah votre cœur , mon pere , hélas je le vois bien ,  
Commence à prendre enfin défiance du mien.  
En quoi me pouvez-vous accuser d'imprudence ?  
Ai-je abusé jamais de votre confiance ?

## LE PERE.

Pourquoi me forcez-vous ici de révéler  
Ce que jusques au bout j'aurois dû vous celer ?  
Vous le voulez , il faut malgré moi vous le dire  
Oui , mon fils , le sujet qui cause mon martyre ,  
Et qu'en vain jusqu'ici j'ai voulu déguiser ,  
Vient de ce même Enfant , qui m'en doit tant causer.  
Une nouvelle , hélas , que je juge trop vraie ,

Vient de saisir mon cœur , & de rouvrir ma plaie.  
 Ce n'est , jusques ici , qu'un bruit couvert & sourd ,  
 Et peut-être est-il faux , mais c'est un bruit qui court ,  
 Un bruit qui me desole : on dit que votre frere  
 Ruiné , dépouillé , réduit à la misere ,  
 Du lieu de sa retraite est sorti presque nu ,  
 Et qu'on ne sçait enfin ce qu'il est devenu.  
 Je voulois vous cacher cette triste nouvelle ;  
 Mais vous me l'arrachez , & le cœur avec elle.

LE FILS.

Quoi , mon pere ? & c'est-là le sujet important ,  
 Voilà le coup fâcheux qui vous afflige tant ?  
 Un ingrat qui nous perd , & qui nous deshonore ,  
 Vous êtes assez bon pour le pleurer encore !  
 Un perfide , un impie , un fils dénaturé ,  
 Qui sortant de chez vous , vous a presque abjuré :  
 Par quels secrets ressorts , quels attraites & quels char-  
 mes ,

Peut-il , le malheureux , vous arracher des larmes ?  
 Est-ce donc par son crime , & toutes ses horreurs ,  
 Qu'il a sçu meriter votre amour & vos pleurs ?  
 Malgré toute sa honte , il doit me faire envie ,  
 Quand je vois les bontez dont sa faute est suivie.  
 Mon tendre amour pour vous a beau se signaler ,

Rien ne peut de sa perte ici vous consoler.  
 Pour lui seul votre cœur se trouble & s'intéresse :  
 Il a tous les retours , & toute la tendresse ;  
 C'est un lâche , un ingrat ; mais je sens & je voi,  
 Que tout ingrat qu'il est, vous l'aimez mieux que moi.

## LE PERE.

Ah , mon fils , pouvez-vous me tenir ce langage ?  
 Vous faut-il de mon cœur encore un nouveau gage ?  
 Cessez de m'accabler d'un reproche odieux ,  
 Et pardonnez aux pleurs qui coulent de mes yeux.  
 Dans le tendre souci que j'ai pour votre frère ,  
 Souvenez-vous , mon fils , que je suis deux fois père.  
 Je vous le suis toujours ; ah du moins aujourd'hui ,  
 Souffrez que je le sois encore un peu pour lui.

## LE FILS.

Mais vous m'aviez tant dit , & vous m'aviez fait  
 croire ,  
 Qu'il étoit pour jamais hors de votre mémoire :  
 Que de son crime affreux la honte & la noirceur ,  
 L'avoit entièrement banni de votre cœur ;  
 Que la nature enfin cedant à la colère  
 Pour cet indigne fils commençoit à se taire ,  
 Que désormais vos pleurs avoient fixé leurs cours ;  
 Vous me trompiez , mon père , & vous l'aimiez tou-  
 jours.

LE P E R E.

Je vous trompois, mon fils, & me trompois moi-même.

Croyez-vous en effet que cet amour extrême,  
Que dans nous pour un fils la nature a tracé,  
Jamais, quoique l'on fasse, en puisse être effacé ?  
Vous sçavez quelque jour, mon fils, & je l'espère,  
Ce que c'est que le cœur, & que l'amour d'un pere :  
Il se plaint quelquefois, cet amour, il gemit,  
Il s'irrite, il murmure, il menace, il fremit ;  
Et même quelquefois dans les coups qu'on lui porte,  
Le courroux le saisit, la fureur le transporte :  
Mais loin de s'affoiblir, je l'éprouve en ce jour,  
Plus il est en fureur, & plus il est amour.

LE F I L S.

Mais, mon pere, épargnez du moins votre vieillesse,  
Essayez de calmer cet excès de tristesse,  
Votre douleur vous mine, & peut vous accabler,  
Et ce cruel état pour vous me fait trembler.

LE P E R E.

Le mal est trop pressant, il faut que mon cœur cede,  
Mais le temps y pourra donner quelque remède ;  
Ou si le temps ne peut en adoucir le coup,  
Vos soins, votre gendresse y serviront beaucoup.



L'ENFANT  
LE FILS.

Vous fuyez.

LE PERE.

Ma douleur se plaît en ces retraites,  
Laissez-moi seul.

LE FILS.

Le puis-je en l'état où vous êtes ?

LE PERE.

Vous me ferez plaisir , laissez-moi seul ici.

LE FILS.

Il faut vous obéir , vous le voulez ainsi.

S C E N E I V.

LE FILS AISNE.

**E**Nfant dénaturé , frere trop misérable ,  
Ces larmes , ces soupirs te rendent plus coupable.  
L'horreur de tes forfaits n'a pû jusqu'à ce jour  
Du cœur d'un si bon pere arracher tout l'amour ;  
Malgré ta perfidie , & ta lâche retraite ,  
Il te chérit encor , te plaint , & te regrette ;  
Et que seroit-ce donc , si par ta dureté  
Tu n'avois point , perfide , outragé la bonté ?

Mais aussi c'en est trop, cet excès de tendresse  
Après un trait si noir devient enfin foiblesse,  
Puisque dans son malheur il s'est précipité,  
Quoiqu'il souffre, l'ingrat, il l'a bien mérité.

SCÈNE V.

LE FILS AISNE, AZARIAS, MANASSE'S.

MANASSE'S.

**N**ous allons vous chercher, & sans plus long  
mystère

Vous devinez assez ce que nous venons faire.

A la chasse tous deux vous nous voyez tous prêts,  
On ne peut voir un temps plus serin & plus frais;  
En fait de bons chasseurs, c'est tout ce qu'ils de-  
mandent;

Les filets sont tendus, & nos gens nous attendent.

Que vous en dit le cœur, vous êtes de loisir,

Et pouvez avec nous partager le plaisir.

LE FILS AISNE.

Helas, rien ne sauroit m'en faire un plus sensible;  
mon malheur est trop grand pour que je sois capable

Je voudrais le pouvoir, mais il m'est impossible.

Moi ? non.

J'aurois tort ; mais enfin , à bien prendre la chose ,  
J'ai beau de sa douleur n'approuver pas la cause ,  
En souffrira-t-il moins , & contre mon devoir  
Dois-je l'abandonner seul à son desespoir ?  
Non , je sens près de lui que ce devoir m'appelle ,  
Et vous excuserez facilement mon zèle.

A Z A R I A S

Allez , puisqu'il vous plaît , & plâurez avec lui ;  
Nous n'avons pas le temps de plâtrer aujourd'hui.





# ACTE II.

## SCENE I.

L'ENFANT PRODIGE *seul.*

**A** Près avoir traîné si long-temps ma misère ,  
 Je decouvre à la fin la maison de mon pere.  
 Je reconnois ces lieux si beaux & si charmants ,  
 Où je coulai jadis mes plus heureux moments ,  
 Ces collines , ces bois , ces rives fortunées ,  
 Qui firent le plaisir de mes tendres années ,  
 Mais qui dans ce retour , lorsque je les revoi ,  
 N'ont plus rien que de triste & d'affligeant pour moi.  
 Tout m'accuse : tout semble ici d'intelligence  
 Me reprocher mon crime & demander vengeance.  
 Chargé d'affronts , errant , & de tous lieux banni ,  
 J'ose le dire , hélas ! je suis assez puni.  
 Dans ma prospérité que d'amis à ma suite  
 Au bruit de ma disgrâce ils ont tous pris la fuite ;  
 De mes bienfaits passez nous ne s'est souvenu ,  
 Et riant de mon sort ils m'ont tous méconnu .

Les traîtres , les ingrats , auteurs de ma ruine ,  
 M'insulter ! . . . . une longue & cruelle famine  
 Vient encor de surcroît inonder le pais ;  
 Et pour sauver ces jours malheureux & maudits ,  
 Oubliant mon honneur , oubliant ma naissance ,  
 A quelle indignité m'a réduit l'indigence !  
 A garder des pourceaux ! . . . je rougis d'y penser ,  
 Lâche ! jusqu'à ce point ai-je pû m'abaisser ?  
 Que dis-je ? c'étoit peu, Pour comble d'infamie  
 Je me suis vu réduit à leur porter envie ;  
 Défait ; demi-mourant , de misère épuisé ,  
 Le glani qu'on leur prodigue , à moi m'est refusé ,  
 A moi , qui dans le temps d'une heureuse jeunesse ,  
 Vivois dans l'abondance & la délicatesse.  
 Frappé de ce cruel & triste souvenir  
 Qu'en vain de mon esprit je tâchois de banir ,  
 Combien de serviteurs , me disois-je à moi-même ,  
 Dans la félicité d'une abondance extrême ,  
 Chez mon père aujourd'hui benissent leur destin ,  
 Tandis que tout me manque & que je meurs de faim !  
 Heureux s'il je pouvois entre eux obtenir place ;  
 M'y souffrir ; ce seroit encor me faire grace ,  
 N'aspirons point plus haut : j'étois fils autrefois ;  
 Mais mon crime m'en ôte & le rang & les droits .

Ingrât , tu le sens donc ? Mais n'importe j'espère ,  
 Malgré tous mes forfaits , en la bonté d'un pere.  
 Si pour fils deormais il veut me rejeter ,  
 Pour esclave du moins allons nous presenter.  
 Partons. Sur ce projet en vain mon cœur balance ;  
 Allons , allons d'un pere implorer la clemence :  
 Oui je suis , lui dirai-je , embrassant ses genoux ,  
 Coupable envers le Ciel & coupable envers vous.  
 Le courroux contre moi n'est que trop legitime ;  
 Desespéré , confus de l'horreur de mon crime  
 En qualité de fils je n'ose plus m'offrir ;  
 Mais pour esclave au moins voudrez-vous me souffrir.?

Je parts dans ce dessein , je me traîne , j'arrive :  
 A present je recule , & mon ame craintive  
 A l'approcher encor n'ose se hazader ;  
 Car enfin de quel front le pourrai-je l'aborder ?  
 Helas ! dans ce moment j'ai crû le voir paroître ;  
 Ce n'étoit que de loin , je me trompois peut-être ;  
 J'ai fui dans la frayeur , errant de toutes parts :  
 Et comment donc de près soutenir ses regards ?  
 A travers ces haillons peut-il me reconnaître ?  
 Est-ce là l'équipage où son fils devoit être ?  
 Etois-je en cet état en partant de chez lui ?

Les biens qu'il m'a donnez où sont-ils aujourd'hui ?  
Et . . . Mais j'entends quelqu'un qui vers ces lieux  
s'avance.

Un Berger vient à moi. C'est un de ceux , je pense  
Qui de mon pere ici font paître les troupeaux :  
Je sens à son abord renouveler mes maux.  
Dans l'état où je suis leur sort me fait envie ;  
Ils coulent doucement les beaux jours de leur vie ;  
Ils sont heureux , contents , ces Bergers , je le voi ;  
Ici rien ne leur manque , & tout me manque à moi.

---

## SCENE II.

L'ENFANT PRODIGE , UN BERGER.

LE BERGER.

**A** Mi, quelle aventure en ces lieux vous amène !  
Seriez-vous égaré ? vous paroissez en peine.  
Je vous vois sur vos pas aller & revenir ;  
Dites-moi quel chemin vous souhaitez tenir ,  
Des routes de ce bois je pourrois vous instruire ,  
Et , si vous le voulez , je m'offre à vous conduire.

L'ENFANT PRODIGE.

Je vous suis obligé, mais il n'est pas besoin ,

Je ſçai quelle eſt ma route, & je ne vais pas loin.  
Au reſte, ami Berger, un inconnu qui paſſe  
Oſeroit-il ici vous prier d'une grace.

Pourrois-je, ſans paroître un peu trop curieux,  
Vous demander quel eſt le Maître de ces lieux,  
A qui ſont tous ces bois, & les plaines voiſines,  
Et ce Château qu'on voit d'ici ſur ces collines.

LE BERGER.

Celui de qui dépend tout ce qu'on voit ici,  
Ce Château, ces forêts, & ces troupeaux auſſi,  
Reçût de ſes ayeux tout ce vaſte heritage,  
Homme de qualité, veuf, & déjà ſur l'âge,  
Puiſſant par les grands biens dont il eſt revêtu,  
Mais bien plus reſpectable encor par ſa vertu.

L'ENFANT PRODIGE.

Que je vous trouve heureux de ſervir un tel Maître!

LE BERGER.

De meilleur ſous le Ciel, je crois qu'il nen peut être.

L'ENFANT PRODIGE.

Mais eſt-il ſans enfans, n'en a-t-il point quelqu'un?

LE BERGER.

Helas! il en eut deux, mais il n'en a plus qu'un.

L'ENFANT PRODIGE.

Plus qu'un!



C'est sa douleur , & c'est aussi la nôtre.

## L'ENFANT PRODIGE.

La mort apparemment vous aura ravi l'autre.

## LE BERGER.

Ce n'est point elle , ami , vous l'accusez à tort ,

Mais un désastre encor plus triste que la mort.

Ce malheureux Enfant pour vivre en volontaire

S'est voulu retirer loin des yeux de son pere ;

Il l'a même forcé de lui donner son bien ,

Et depuis ce temps-là nous n'en apprenons rien.

## L'ENFANT PRODIGE.

Que me dites-vous là ? ce fait est-il croyable ?

Quoi donc d'un trait si noir un fils est-il capable ?

Peut-on contre un tel crime assez se récrier ?

Quel supplice assez grand le pourroit expier ?

Ah , l'horreur ! . . . Après tout , le feu de la jeunesse,

La passion peut-être a séduit sa faiblesse ;

Et s'il ne sent déjà tout ce qu'il doit sentir ,

Il est , n'en doutez pas , bien près du repentir.

Mais enfin , dites-moi , qu'a dit , qu'a fait le pere ?

## LE BERGER.

Il a pleuré son fils avec douleur amère.

L'ENFANT PRŌDIGUE.

O tendresse, ô bonté d'un cœur tout paternel !  
Ces pleurs rendent le fils doublement criminel ;  
Il l'a pleuré, quel pere !

LE BERGER.

Et le pleure sans cesse.

Loin même que le temps ait calmé sa tristesse,  
Ses pleurs ont depuis peu repris un nouveau cours,  
Et sa douleur paroît s'augmenter tous les jours,  
J'ignore quel sujet redouble ses alarmes,  
Mais très souvent ici je vois couler ses larmes.

L'ENFANT PRŌDIGUE.

Puisse bien-tôt le Ciel mettre fin à ses pleurs,  
Et vous combler aussi, Berger, de ses faveurs.

SCENE III.

LE BERGER.

**P**Auvre jeune homme, hélas, quel état déplorable !  
Il paroît meriter un sort plus favorable,  
Mon récit l'a touché, je n'en suis pas surpris,  
Tous ceux à qui j'en parle en sont tous attendris.  
Mais de mon Maître ici j'entens la voix plaintive.

A a

Il ne m'apperoit point, tant sa douleur est vive ;  
 Ma présence en ces lieux pourroit l'importuner ,  
 Mon troupeau me rappelle , il faut y retourner.

## SCÈNE IV.

LE PÈRE.

**H**Elas, que la douleur est credule & trompeuse,  
 Et qu'à se tourmenter elle est ingénieuse !  
 Un jeune homme a paru, du moins j'ai cru le voir.  
 Mon cœur à cet objet a semble s'émouvoir.  
 Je l'ai pris pour mon fils : & de fait quand j'y pense  
 J'y trouvois avec lui beaucoup de ressemblance,  
 Il avoit de son air. J'y suis donc accouru ;  
 Mais en vain, tout d'un coup l'objet a disparu.  
 J'ai cherché dans le bois sans plus rien voir paroître,  
 C'est une illusion qui m'a trompé peut-être ;  
 Mais du sort de mon fils, quand serai-je éclairci ?  
 Phéas ne revient point, &



SCENE V.

LE PERE, PHARÈS.

PHARÈS.

Seigneur, me voici.

LE PERE.

C'est toi, mon cher Pharès, ah ! tu me rends la vie,  
Eh bien l'as-tu trouvé ? dis vite, je te prie,  
Revient-il avec toi, me l'as-tu ramené ?  
Tu ne dis mot : d'où vient ce silence obstiné ?  
Parle, explique-toi donc, à quoi faut-il m'attendre ?

PHARÈS.

Je n'ai rien que de triste, hélas ! à vous apprendre,  
Seigneur.

LE PERE.

Qu'entens-je là ? rien que de triste, ô Ciel !  
Tu n'as rien que de triste à m'apprendre, cruel ?  
C'est assez, c'en est fait, j'entens trop ce langage,  
Mon fils, mon fils n'est plus, qu'attens-je davantage ?  
Et je respire encor ? Pere trop inhumain,  
C'est toi qui lui plonges le poignard dans le sein.

A a ij

Falloit-il écouter une aveugle jeunesse ?

C'est moi qui l'ai perdu par mon trop de mollesse :

Devois-je le livrer à son égarement ?

C'étoit erreur dans lui , c'étoit aveuglement ,

Foiblesse , passion ; mais dans moi c'est un crime.

O mon fils , de ma faute innocente victime ,

Que ne m'est-il permis , en brisant mes liens ,

De racheter tes jours même aux dépens des miens.

PHARÈS.

Mais , Seigneur , vous pleurez un malheur que j'ignore ;

Je ne vous ai point dit . . . .

LE PÈRE.

Mon fils vit donc encore ?

PHARÈS.

Je n'ai rien sur cela que je puisse assurer ,

Mais j'ai lieu de le croire , & d'en bien espérer.

LE PÈRE.

Espérer ? quoi c'est-là tout le fruit de ta course ?

Un vain espoir est donc mon unique ressource ?

Ah , Pharès , ah pourquoi par un discours trompeur

Cherches-tu vainement à flater ma douleur ?

Parle , quoiqu'il m'en coûte , explique ce mystère ,

Ne crains point d'accabler un trop malheureux père.

En quels lieux est mon fils , dis , ne me cache rien ,  
J'irai , j'irai moi-même , & le trouverai bien.

PHARE'S.

Helas ! si sur cela , durant ma course entiere ,  
J'avois pû parvenir à la moindre lumiere ,  
Me verriez-vous sans lui de retour en ces lieux ?

LE PERE.

Comment oses-tu donc te monter à mes yeux ?

PHARE'S.

C'est à regret , Seigneur , mais pour vous satisfaire ,  
Après ce que j'ai fait , que pouvois-je encor faire ?  
Quels soins n'ai-je pas pris ? que n'ai-je pas tenté ?  
Où mon zele pour vous ne m'a-t-il point porté ?  
Je m'informe , & déterre à grand' peine la Ville  
Où sortant de chez vous il choisit son azile ;  
J'y cours , & là j'apprens ses desordres fameux ,  
Ses prodigalitez , & son luxe honteux ,  
De sa dérouté enfin la déplorable histoire ,  
Et l'on m'en dit , Seigneur , plus que je n'ose en croire ,  
Pour surcroît de malheur , je ne le trouve plus ,  
Ce pauvre infortuné , de ce revers confus ,  
Dans quelque triste coin d'une terre étrangere ,  
Etoit allé cacher sa honte , & sa misere .  
Quelle route a-t-il pris ? C'est ce qu'on ne sçait pas .

Je vais partout cherchant la trace de ses pas ;  
Enfin le désignant par son âge & sa mine ,  
J'apprens dans le réduit d'une obscure chaumière ,  
Que depuis quelque temps dans ce canton desert,  
Cet Enfant à servir s'étoit lui-même offert ;  
Et pressé par la faim , j'ai honte de le dire ,  
A garder des pourceaux avoit pu se réduire.

LE PERE.

A quoi donc , cher Enfant , étois-tu destiné ?  
Pour un pareil emploi mon fils étoit-il né ?

PHARE'S.

Mais soit que rappelant son nom & sa naissance  
D'un si vil ministère il sentit l'indécence ,  
Soit quelqu'autre motif , qu'on ne m'a point appris,  
Il quitta brusquement l'emploi qu'il avoit pris ;  
Et malgré tous mes soins , mes courses & mon zèle,  
N'en ayant pu depuis apprendre de nouvelle ,  
Desolé de sa perte , & me voyant à bout ,  
Je suis venu , Seigneur , vous informer de tout.

LE PERE.

Que deviendrai-je donc , & quel espoir me reste  
Dans cette incertitude à mon cœur si funeste ?  
Où te chercher , hélas , Enfant trop malheureux ?  
Quel lieu de l'univers te dérobe à mes yeux ?

Pourquoi te défilant de ma bonté facile  
Autre part que chez moi cherches-tu quelque azi-  
le ?

Ma tendresse, ma crainte, & ton fatal malheur  
Ne t'en ouvrent-ils pas un plus sûr dans mon cœur ?  
Revien, mon fils, revien, ma maison est la tienne,  
La honte te retient : que rien ne te retienne ;  
Ta faute est oubliée ; & mon cœur alarmé  
Se souvient seulement qu'il t'a toujours aimé.  
Revien, j'excuse tout ; ta jeunesse séduite  
Voyoit-elle les maux où t'engageoit la suite ?  
Je te suis toujours père, enfant infortuné,  
Retourne seulement, & tout est pardonné.

SCÈNE VI.

LE PÈRE, LE FILS AÏSÉ, PHAROS.

LE FILS.

Q Uoi dans le même état je vous retrouve encore ;  
Et rien ne peut calmer l'ennui qui vous dévore ?

LE PÈRE.

Helas, ce que j'apprens doit plutôt l'augmenter.

Qu'est-ce encor un mal dont on puisse douter ?



Mais il n'est que trop sûr, mon fils . . .

LE FILS.

Quoi donc, mon pere ?

LE PERE.

Apprenez de Phare's le sort de votre frere.

LE FILS à *Phare's*.

Di-moi donc ce que c'est, ne me déguise rien.

PHARE'S.

Après avoir perdu son honneur & son bien,  
Mocqué, banni du lieu qui causa sa ruine,  
Pour comble de malheurs, pressé par la famine,  
Dans un canton desert où la faim l'a conduit,  
A garder des pourceaux il s'est trouvé réduit.  
Mais d'un si vil emploi las & confus sans doute,  
Il disparut un jour, sans qu'on ait scû la route,  
C'est tout ce que j'ai pû déterrer de son sort,  
Et je ne sçais enfin s'il est vivant ou mort.

LE FILS.

Le lâche ! s'abaisser à ce vil esclavage.

PHARE'S.

La misere confond le plus noble courage,  
Il faut céder, que faire en cet état, Seigneur ?

LE FILS.

Mourir plutôt cent fois, que trahir son honneur.

LE PERE.

Hé, mon fils, tout cela doit-il tant vous surprendre?  
A ces coups affligeants nous devons nous attendre.  
Quand une fois du Ciel on n'entend plus la voix,  
Ah ! les loix de l'honneur sont de bien foibles loix.

LE FILS.

Calmez donc désormais cette douleur extrême ;  
Il a voulu perir, il s'est perdu lui-même,  
Le mal est fait, pourquoi vous affliger en vain ?

LE PERE.

Il a voulu perir, mais il perit enfin.

LE FILS.

Quelle esperance encore à votre ame est ouverte,  
Et que peuvent vos pleurs, pour empêcher la perte ?

LE PERE.

Non rien ne peut, mon fils, calmer mon desespoir,  
Si la bonté du Ciel ne me le fait revoir.  
En quelque lieu qu'il soit, j'irai, quoiqu'il en coûte.  
Ma douleur sur ce point est tout ce que j'écoute.

LE FILS.

Après tous les forfaits qu'on peut lui reprocher,  
Vous nous parlez encor de le vouloir chercher ?  
Lui, mon pere ? excusez le dépit qui m'emporte,  
Lui qui meriteroit qu'on lui fermât la porte,

Si dans ces mêmes lieux dont il se fût bannir  
Après sa faute indigne il oïoit revenir.

Et quoi vous quitterez un fils soumis, fidele,  
Pour chercher un ingrat, fugitif & rebelle :

Que dirai-je ? Mais non, mon pere, je me rends,  
Vous le voulez, hé bien, suivez-le, j'y consens.

Allez-en écoutant vos bontez trop peu sages

Encourager l'ingrat à de nouveaux outrages ;

Mais en quels lieux du monde, au moins en quels  
climats

Irez vous au hazard reconnoître ses pas ?

LE PERE.

Je ne sçais : ma douleur me servira de guide ;

Où du moins sur cela, quoique le Ciel décide,

Si je ne puis rejoindre un jour ce cher enfant,

Je mourrai dans la peine & je mourrai content.

LE FILS.

Quel dessein ! quel projet ! y pensez-vous, mon  
pere ?

Avez-vous pû former une telle chimere ?

Faut-il que la douleur vous aveugle à ce point ?

Je ne le puis souffrir, vous ne le ferez point ;

Non, & quelque soumis qu'à vos toix je veuille être

Votre amour sur cela ne sera point le maître.

LE PERE.

Laisse-moi donc aussi, Pharis, retire-toi,  
Je rentre dans ce bois où je ne veux que moi.  
En l'état où je suis ma juste inquiétude  
Ne trouve de douceur que dans la solitude.

---

SCENE VII.

LE PERE, L'ENFANT PRODIGE.

LE PERE *seul.*

**E**Nfin me voilà seul, parlez, mon cœur, parlez,  
Et vous en liberté, tendres larmes, coulez.  
Prenez les intérêts d'un enfant misérable  
Que tout condamne ici, que tout le monde accable,  
Ne l'abandonnez point, il n'a plus aujourd'hui  
Dans son triste malheur que vous & moi pour lui.  
Ah, mon cher fils, pour toi n'est-il plus d'espérance ?  
Le Ciel a-t-il pour nous épuisé sa clemence ?  
Par mes vœux, par mes pleurs, si rien peut le tou-  
cher,  
A ton malheureux sort ne puis-je t'arracher !  
Ne verrai-je jamais le jour qui nous rassemble,  
O mon fils... ( *L'Enfant prodigue paroît, & se retire*

*aussi-tôt.*) Mais quelqu'un a paru , ce me semble,  
Où s'est-il retiré , quelle confusion ?

Ma douleur me fait-elle encore illusion ?

J'ai vu quelqu'un pourtant , juste Ciel que j'implore,  
Soutenez... il revient , il reparoît encore.. (*Il paroit.*)

Qui que tu sois , approche , avance sans frayeur ;  
Mais quel trouble secret s'élève dans mon cœur ,  
Plus il approche , plus je me sens l'âme émue ;  
Que vois-je ? est-ce mon fils qui vient fraper ma vue.

L'ENFANT PRODIGE *aux pieds de son pere.*  
Coupable envers le Ciel , & coupable envers vous,  
Souffrez qu'un malheureux embrasse vos genoux

LE PERE.

Eh quoi c'est toi , mon fils ?

L'ENFANT PRODIGE.

Oui , c'est un infidele ,  
Un lâche , un parricide , un perfide ; un rebelle ,  
Digne de noms cent fois encor plus odieux ,  
Et qui rougit d'oser se montrer à vos yeux.

LE PERE.

Ah , mon fils ! mon cher fils !

L'ENFANT PRODIGE.

Honorez vous encore ,  
De ce doux nom un fils , si digne qu'on l'abhorre ?

Ah, privez un ingrat de vos bontez confus  
D'un nom que désormais il ne mérite plus.

LE PÈRE,

Non, vous l'êtes toujours, quoique vous puissiez  
faire ;

Levez-vous, cher enfant, embrassez votre père,  
Je ne puis plus long-temps vous voir en cet état.

L'ENFANT PRODIGE.

Oubliez-vous si-tôt le crime d'un ingrat ?

Ah, quand après avoir erré de ville en ville  
Je suis venu chez vous mendier un azile,  
Au nom, au rang de fils je n'ai point prétendu,  
Je l'ai par mes forfaits trop justement perdu.  
Ne traitez plus de fils qui ne le sçût pas être,  
Ne me regardez plus qu'en Seigneur & qu'en Maître.  
Trop heureux désormais, hélas, si je me vois  
Au rang des serviteurs qui vivent sous vos loix.

LE PÈRE,

Non, vous serez mon fils, tout autre nom m'outrage,  
Et pour vous en donner encore un nouveau gage  
Recevez aujourd'hui cet anneau de ma main. ( Il lui

*met un anneau au doigt. )*

L'ENFANT PRODIGE.

Mon père, c'en est trop.

Vous résistez en vain,  
 Cedez au juste soin qui pour vous m'intéresse.  
 Ce n'est pas tout, l'état où je vous vois me blesse :  
 Ces restes de misère offensent trop mes yeux ,  
 Hola quelqu'un : Pharès n'est-il pas dans ces lieux :

L'ENFANT PRODIGE.

Mon pere.

LE PERE.

Ici quelqu'un : ne viendra-t-il personne ?

## SCENE VIII.

LE PERE, L'ENFANT PRODIGE, PHARÈS.

LE PERE.

**P**harès , voilà mon fils , le Ciel me le redonne.  
 J'en desespérois presque , & le croyois perdu ,  
 Mais le voilà , Pharès , & Dieu me l'a rendu.

PHARÈS.

O jour trois fois heureux ! ô moment plein de char-  
 mes !

Qui vous rend votre fils , & finit nos alarmes !

LE PERE.

N'arrête point , Pharès , & retourne au logis ;

Qu'on prépare au plutôt des habits pour mon fils,  
Et qu'un festin mêlé de danse & de musique  
Rende mon aiegressse éclatante & publique.  
Sur-tout en arrivant fais tuer le vœau gras.  
Cours vîte, nous allons tous deux suivre tes pas.  
Et toi, dont le retour me comble enfin de joie,  
Toi pour qui tout mon cœur aujourd'hui se déploie,  
O mon fils, si long-tems l'objet de mes douleurs,  
Mais qui dans ce moment as fait tarir mes pleurs;  
Toi qui seul rends la paix à mon ame éperdue,  
Vien reprendre chez moi la place qui t'est due;  
Partage mon bonheur, sur-tout songe à banir  
De tes malheurs passez le triste souvenir.  
Vien, mon fils, par tes soins consoler ma vieillesse,  
Vien goûter dans mon sein, pour toi plein de ten-  
dresse,  
Un bien que tu voulais en vain ailleurs chercher,  
Et que rien désormais ne t'en puisse arracher.







## ACTE III.

---

### SCENE I.

LE FILS AISNE', ELIAB.

LE FILS.

**O**Ui, c'est le beau dessein qu'il s'est mis dans la tête,

Ni crainte sur cela, ni raison ne l'arrête;  
Il veut malgré nous tous de son projet confus,  
Aller chercher ce fils, qui peut-être n'est plus.

ELIAB.

Ne vous alarmez point de ce nouvel orage,  
Il m'a tenu tantôt un semblable langage,  
Et dans les noirs transports d'une extrême douleur  
De Pharès trop tardif accusant la lenteur,  
Pour recouvrer ce fils, qu'il regrette & qu'il aime,  
Il parloit de tenter la chose par lui-même :  
J'ai pris soin de calmer ces violens accès,  
Et l'ai fait convenir d'attendre encor Pharès.  
Il est enfin venu, m'avez-vous fait entendre ?

LE

LE FILS.

Oui.

ELIAB.

Quoi de votre frere il n'a pû rien apprendre ?

LE FILS.

A l'égard du malheur , il n'est que trop certain ;  
Mais de dire en quel lieu l'a conduit son destin ,  
On l'ignore.

ELIAB.

Je sens quelle alarme mortelle  
Doit au tendre vieillard causer cette nouvelle.

LE FILS.

Sa douleur deormais est au dernier degré ,  
Et , pour un tel sujet , excessive à mon gré.

ELIAB.

Je le plains , mais aussi je l'excuse , il est pere.  
Il voit que de son fils il faut qu'il desespere :  
Helas , tout est permis dans un si triste sort ,  
De l'amour paternel c'est un dernier effort ;  
Prehons garde sur-tout d'irriter la blessure ,  
Et dans ce tendre cœur ménageons la nature.

LE FILS.

Voyez-le , c'est en vous que je mets mon espoir.

ELIAB.

Reposez-vous sur moi , j'y ferai mon devoir.

Cependant il est bon que votre complaisance  
Flate de sa douleur l'extrême violence.

Approuvez son chagrin, imitez son ennui,  
Paraissez, s'il se peut, plus affligé que lui.

S'il parle encor d'aller pour chercher votre frere,  
Offrez-vous de le suivre, animez-le à le faire ;  
Le tems calmera tout ; je vous promets du moins  
Que je vais de ce pas y mettre tous mes soins.

## S C E N E I I.

LE FILS AISNE, AZARIAS, MANASSES.

MANASSES.

**E**H bien, encore ici ?

LE FILS.

Vous voyez.

MANASSES.

Quelle vie !

Vous auriez bien mieux fait d'être de la partie.  
Chasse depuis long-tems n'a fait tant de plaisir,  
Du gibier à foison, nous avions à choisir,  
Pas un coup de perdu, nous avons fait merveille.  
Une autre fois croyez ce que l'on vous conseille,

Et sans tant de façons sur le champ suivez-nous.

## A Z A R I A S.

C'est dommage tout franc, il n'y manquoit que vous.

Vous avez tort. . . Mais quoi ? votre philosophie

Vous fait envisager tout cela sans envie,

Nous vous faisons pitié. Quel plaisir en effet

D'aller se harasser comme nous avons fait ?

Et perçant le taillis, ou courant dans la plaine,

Perdre le plus souvent & ses pas & sa peine ?

Au lieu de demeurer en enfant bien appris

Auprès du vieux bon-homme à garder le logis,

Ecouter tout au long sa tendre doleance,

Et souvent avec lui pleurer par bienfiance.

Bel exemple pour nous ! cela n'est-il pas mieux,

Que de courir les bois comme des furieux ?

Allez, de cet humeur, quant à moi je vous aime ;

C'est l'entendre cela, faites toujours de même,

Fort bien.

## L E F I L S.

Que vous avez tous deux peu de raison ;

Et que la raillerie est là hors de saison !

Beaux discours à tenir ! je devois pour vous plaire

A l'ennui qui l'accable abandonner mon pere,

Le laisser tout le jour s'affliger à loisir,

Et braver sa douleur , en suivant mon plaisir.

A Z A R I A S.

Mais quoi ? si sans raison le bon homme s'afflige ,  
A flater sa douleur , quel sujet vous oblige ?

L E F I L S.

Qu'il ait raison , ou non , puisqu'il est affligé ,  
En suis-je à l'assister , moi fils , moins obligé ?  
Dieu vous garde tous deux d'aventure pareille ,  
Mais s'il falloit . . . . Quel son vient fraper mon  
oreille ?

A Z A R I A S.

Ce son n'a rien de triste , ou je m'y connois mal ;  
Apparemment chez vous quelqu'un donne le bal.  
Tandis qu'en sage fils , qui craint tout pour son pere ,  
Vous pleurez le bon-homme , & plaiguez sa misere ,  
Lui , je pense , occupé de passerems plus doux ,  
Tâche de son côté de s'égayer pour vous.

L E F I L S.

Hé , laissez ces discours , faut-il vous le redire ?  
Il est bien tems ici de railler & de rire.  
Du mystere pourtant je veux être éclairci.  
Attendez-moi tous deux , & demeurez ici . . . .  
Mais je vois un Berger qui pourra nous l'apprendre.

SCENE III.

LE FILS AISNE', MANASSE'S,  
AZARIAS, UN BERGER.

LE FILS.

**R**épondez-moi, Berger, quel bruit viens-je  
d'entendre ?

LE BERGER.

Vous ne sçavez pas ?

LE FILS.

Non, mais encore une fois,  
Que veut dire ce bruit d'instrumens & de voix ?

LE BERGER.

Vous me surprenez bien d'en demander la cause,  
Et si.....

LE FILS.

Veux-tu parler, & m'expliquer la chose ?

LE BERGER.

C'est une joie extrême, & toute la maison.....

LE FILS.

Quoi donc, à quel sujet ? quelle en est la raison ?

Mon pere n'est-il pas au logis ?

# L'ENFANT LE BERGER.

Chose sûre,

Je ne le vis jamais si content, je vous jure.  
Il pâtoit désormais au comble du bonheur,  
Et son exemple met tout le monde en humeur.

A Z A R I A S.

Hé bien je me trompois ?

LE FILS.

Encor . . . songe à m'apprendre  
Ce mystère étonnant, que je ne puis comprendre.

LE BERGER.

Très volontiers.

LE FILS.

Di donc, & dépêche en deux mots.

LE BERGER.

J'étois dans la campagne à garder mes troupeaux,  
Quand le bruit éclatant, que vous venez d'entendre  
Jusqu'aux lieux où j'étois, est venu se répandre.  
De ce nouveau miracle émerveillé, surpris,  
Je quitte mes troupeaux, je cours droit au logis,  
Je ne trouve partout que chère, que bombance.  
Encor plus étonné que je n'étois, j'avance,  
Et demande à Pharis, que je trouve en chemin,  
Pourquoi ce changement ? Il me prend par la main,

Me conduit dans la salle où votre pere à table  
 Se livroit aux transports d'une joie incroyable.  
 J'approche, & près de lui je vois un jeune enfant,  
 Qui dans cet endroit même une heure auparavant  
 M'avoit, comme en passant, avec douce maniere  
 Fait mille questions sur vous, sur votre pere,  
 S'interessant à tout d'un air plein d'amitié,  
 D'ailleurs si délabré que j'en avois pitié ;  
 Mais tout a bien changé vraiment dans cette fête !  
 Il est tout couvert d'or des pieds jusqu'à la tête,  
 Je l'ai pourtant d'abord assez bien reconnu :  
 Je m'informe du nom de ce nouveau venu,  
 Alors Phares m'apprend que c'étoit votre frere,  
 Dont on avoit pleuré si long-temps la misere ;  
 Et qu'enfin votre pere a voulu qu'en ce jour  
 On tuât le veau gras pour son heureux retour.

LE FILS.

Ce que tu me dis-là, Berger, est-il croyable ?

LE BERGER.

J'ai tout vu de mes yeux, rien n'est plus veritable.  
 De revoir ce cher fils il ne peut se lasser,  
 Presque à chaque moment on le voit l'embrasser ;  
 Et dans le doux excès où son cœur se déploie,  
 Il n'attend plus que vous pour partager sa joie.



Non, non, après le trait que j'apprens aujourd'hui,  
Va; di-lui que jamais je n'entrerai chez lui.

## S C E N E IV.

LE FILS AISNÉ, MANASSE'S, AZARIAS.

LE FILS.

O Ciel, à mon égard en user de la sorte !

AZARIAS.

A vous dire le vrai, la chose est un peu forte,  
Et l'on vous traite-là bien cavalièrement;  
Mais vous avalerez tout cela doucement.

LE FILS.

Moi, je le souffrirois ?

MANASSE'S.

Ah, contre un si bon pere,  
Vous ne pourrez jamais tenir votre colere.

LE FILS.

Certes je la tiendrai, je vous l'affure bien.

MANASSE'S.

Mon Dieu, ne gagez pas & ne jurez de rien.  
Vous ? vous feriez le fier, & vous auriez l'audace

D'aller lui reprocher son injustice en face ?  
 Et moi je gagerois que si dès aujourd'hui.  
 Le bon-homme vouloit vous chasser de chez lui,  
 On vous verroit sortir sans nulle résistance,  
 Et lui faire peut-être au bout la reverence.

LE FILS.

Oh ! je n'attendrai pas qu'il m'en veuille chasser ;  
 Quand de rentrer lui-même il viendrait me presser,  
 Il ne gagneroit rien sur mon ame offensée.

MANASSE'S.

Puis-je ici franchement vous dire ma pensée ?  
 Ce traitement est dur , je ne l'approuve en rien ;  
 Mais après tout , ami , vous le meritez bien.

LE FILS.

Comment je le merite ! en quoi donc , je vous prie ?  
 Moi fils zélé , fidele , & qui toute ma vie ,  
 Pour un pere cheri plein de docilité ,  
 Jamais de mon devoir ne me suis écarté ?

MANASSE'S.

Et voilà justement ce qui vous rend coupable.  
 A force d'être bon , l'on devient méprisable :  
 Ces respects infinis , ces devoirs assidus  
 Sont bien-tôt regardez comme soins qui sont dûs.  
 Un pere qui vous voit soumis , docile & sage ,

Sûr de votre sagesse en rien ne vous ménage ;  
Et se prévalant trop d'un esprit simple & doux ,  
Ne vous fait pas l'honneur de rien craindre de vous.  
Vous en voyez l'effet , & ce qu'il vous en coûte.  
Votre cadet plus sage a pris une autre route.  
Ayant mis sous les pieds tout devoir , tout égard ,  
Il demande son bien , monte à cheval & part ;  
Et sans s'inquiéter de vous , ni de son père ,  
Roule dans la débauche , & dans la bonne chère.  
Le tout , si justement & si bien compassé ,  
Qu'en trois mois bravement il a tout fricassé.  
Qu'arrive-t-il ? défait , & se traînant à peine ,  
Au logis paternel la faim vous le ramène.  
L'y souffrir , même après l'avoir long-tems maté ,  
Pour lui eût été grâce , & dans vous charité.  
Bon , point du tout : à peine a-t-il ouvert la bouche ,  
Et d'un ton de pleureur fait la sainte-mitouche ,  
Arraché quelques pleurs en se frottant les yeux ,  
Qu'on rend de son retour mille graces aux Cieux.  
Le bon-homme charmé ne se soutient pas d'aise ,  
Il lui pardonne tout , il l'embrasse , il le baise ,  
L'habille richement , fait tuer le veau gras ,  
Jouit , sans rien épargner , un concert au repas ;  
Avec votre soumise , & pleine obéissance ,

Quand a-t-on fait pour vous telle magnificence ?

LE FILS.

Ah, cela me confond, j'en ai le cœur peré.

AZARIAS.

Cependant votre frere à table bien placé

Jouit tranquillement de son bonheur extrême,

Et doit être à mon gré fort content de lui-même.

Pour vous assurément vous lui faites pitié ;

Du bon-homme il a seul le cœur & l'amitié,

Le soin de le gagner fait toute son étude,

Et vous ne lui causez aucune inquiétude.

Vous direz : Qu'on lui fit un traitement si doux,

On devoit bien du moins m'attendre. Comment  
vous ?

N'allez pas, s'il vous plaît, vous faire ici de fête,

Et vous mettre à credit ces vanitez en tête ;

Il faut baisser le ton de plus de la moitié,

Et vous allez vous voir réduit au petit pié.

Vraiment vous êtes bon, si votre esprit suppose,

Qu'on vous compte à present chez vous pour quel-  
que chose.

C'étoit bon autrefois, passé ; mais aujourd'hui

Votre frere est present, on n'écoute que lui.

Il trenche, il regle tout, & vous allez connoître

Que son heureux retour vous donne un nouveau maître.

Que deviendrai-je donc ? Ah , c'est à vous de voir ,  
Et le país est grand , vous pouvez vous pourvoir.

## M A N A S S E ' S .

Comme il a par malheur perdu son héritage ,  
Vous voudrez bien qu'il rentre avec vous en partage ;

N'allez pas avec lui chicaner sur vos droits ,  
Et qu'il ne faille pas vous le dire deux fois ;  
Autrement , croyez-moi , vous auriez beau vous plaindre ,

Un sort pareil au sien seroit pour vous à craindre ;  
Dépouillé de tous biens & chassé sans retour ,  
Vous pourriez bien aller gueuser à votre tour.

## L E F I L S .

Ah , Pere trop injuste , est-ce la récompense ,  
Que je me promettois de mon obéissance ?



SCENE V.

LE FILS AISNE', MANASSE'S,  
AZARIAS, PHARE'S.

PHARE'S.

**M** On Maître n'est-il point en ces lieux ?

LE FILS.

Me voici.

Des plaisirs de là-bas on vient m'instruire ici.  
Tout va-t-il comme il faut, la joie est-elle pleine ;  
Je vois bien que de moi l'on se passe sans peine ?  
Grand repas , beau concert , rien ne doit ennuyer ?  
Mais on ne m'a pas fait l'honneur de m'en prier :  
Je ne merite pas qu'à ces soins on s'arrête ,  
Et ma vaine importune eût pû troubler la fête.

PHARE'S.

Ah , rejetez , Seigneur , un pareil sentiment ;  
Votre pere vous mande avec empressement ,  
Et lui-même vers vous à ce sujet m'envoie.  
Jusqu'ici votre absence a suspendu la joie ,  
Votre frere à vous voir n'est pas moins pressé ,  
Il aspire au moment qu'il vous tienne embrassé.

Ah, ne differez point, & par votre presence  
Venez mettre le comble à la réjouissance.

## L E F I L S.

Qui, c'est donc pour cela qu'on vous a dépêché ?  
Et mon frere à son char me veut voir attaché.  
Peut-être il manqueroit quelque chose à sa gloire,  
Si je n'étois encor témoin de sa victoire ;  
Mais ce seroit pour lui trop de gloire en un jour ,  
Et je n'ai pas dessein d'aller grossir sa cour.

## P H A R E' S.

Helas ! à ces soupçons vous laissez-vous surprendre,  
Et les écoutez-vous contre un pere si tendre ?  
Ce qu'il fait aujourd'hui doit-il vous alarmer ?  
Vous-même venez voir si l'on peut l'en blâmer ?  
Croyez-moi, vous aurez en voyant votre frere  
Plus de pitié pour lui, Seigneur, que de colere ;  
Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut autrefois,  
Venez être témoin . . . .

## L E F I L S.

Non, Phare's, je vous crois.  
Vous pouvez retourner, j'approuve votre zele,  
Mais je crains de troubler une fête si belle.

## P H A R E' S.

C'est la troubler, Seigneur, & plus cruellement,

Que de vous obstiner à cet éloignement.  
Avec quelle douleur, quelle alarme cruelle  
Votre pere entendra cette triste nouvelle !  
Mais bien-tôt sur mes pas , puisqu'il vous plaît ainsi,  
Lui-même il se viendra justifier ici.

---

# SCENE VI.

LE FILS AISNE', MANASSE'S, AZARIAS.

LE FILLS.

**E**Nfin l'on pense à moi, vous voyez qu'on m'in-  
vite.

Mais on se passera fort bien de ma visite.

AZARIAS.

Voilà, voilà répondre, & parler comme il faut.

MANASSE'S.

Attendez-vous d'avoir encor plus d'un assaut ;  
Mais sur le même ton soyez ferme à poursuivre ,  
Et qu'une bonne fois ils apprennent à vivre.

AZARIAS.

Ah ! c'est trop en souffrir, & de votre bonté  
On abuse chez vous avec indignité,



L'ENFANT  
MANASSE'S.

Quoi donc avec un fils si zélé pour lui plaire ,  
Est-ce là comme doit en user un bon pere ?  
Si contre moi le mien en eût fait la moitié ,  
Je ne voudrois jamais chez lui mettre le pié.

---

S C E N E VII.

LE FILS AISNE', MANASSE'S,  
AZARIAS, ELIAB.

ELIAB.

**A**llons ferme, poussez jusques au bout, courage,  
Vous jonez-là tous deux un fort beau person-  
nage ;

Quelle fureur vous porte, infidelles amis ,  
A semer la discorde entre un pere & son fils ?

MANASSE'S.

En quoi meritons-nous un reproche semblable ?  
La conduite du pere est-elle soutenable ?  
Nous lui verrons traiter un fils indignement ,  
Et nous pourrons tous deux l'approuver lâchement ?

AZARIAS.

Justifiez-lui donc, si cela peut vous plaire ,  
L'étrange

L'étrange traitement que l'on vient de lui faire ;  
 Mais puisque vous blâmez notre sincérité ,  
 Nous allons vous laisser en toute liberté ,  
 Dites-lui vos raisons , & lui faites entendre ,  
 Qu'à de semblables traits il doit souvent s'attendre.

---

## SCENE VIII.

LE FILS AISNE', ELIAB.

ELIAB.

**H**E' quoi vous vous livrez à des amis pareils ,  
 Au lieu de rejettér leurs perfides conseils ?  
 A leur zele indiscret laissez-vous moins surprendre ,  
 Et discernez les gens que vous devez entendre.  
 Pour un pere autrefois aimé si tendrement ,  
 D'où vient que votre cœur aujourd'hui se dément ?  
 Voulez-vous l'accabler par ce trait qui l'outrage ,  
 Vous toujours si soumis , si modéré , si sage ?  
 Rentrez dans sa maison , venez vous réunir.

LE FILS.

Lui-même malgré moi me force à m'en bannir.

ELIAB.

Il vous y force , lui ? quelle erreur vous emporte ,

Votre pere ?

LE FILS.

Oui, c'est lui qui m'en ferme la porte.

ELIAB.

Vous pouvez le penser ? lui qui jamais sans vous ,  
N'a goûté de plaisir , n'a trouvé rien de doux ?

LE FILS.

Mon frere est de retour , il faut lui faire place.

ELIAB.

Le retour de ce frere est donc ce qui vous chasse ?  
Et vous trouvez mauvais qu'un pere plein d'amour  
Ait témoigné sa joie à cet heureux retour ?

LE FILS.

Digne sujet de joie & de réjouissance !

ELIAB.

Et qu'a donc cette joie encor qui vous offense ?  
Y pensez-vous, hélas , c'est votre frere , & quoi ?

LE FILS.

Je n'y pense que trop , & j'en rougis pour moi.



SCENE IX.

LE FILS AISNÉ, ELIAB, PHARE'S.

PHARE'S.

Votre pere en alarme accourt ici lui-même.

LE FILS.

Je quitte....

PHARE'S.

Fuyez-vous un pere qui vous aime?

LE FILS, *en voulant s'échaper.*

Laissez....

PHARE'S.

Mais, Seigneur....

LE FILS.

Non....

PHARE'S.

Il vient, vous le voyez.



## SCÈNE X.

LE PÈRE, LE FILS AISNÉ, ELIAB,  
PHARÉS.

LE PÈRE.

**E**H, mon fils, est-ce moi, mon fils, que vous  
fuyez ?

N'êtes-vous plus mon fils, ne vous suis-je plus père ?

Depuis quand ma maison vous est-elle étrangère ?

Qui vous force aujourd'hui d'en détourner vos pas ?

LE FILS.

Vous-même malgré moi ne m'y forcez-vous pas ?

LE PÈRE.

Moi, mon fils ?

LE FILS.

Je le dis avec peine & contrainte,

Mais votre procédé m'arrache cette plainte.

Tous les devoirs qu'on peut exiger d'un bon fils ;

Avec zèle, avec soin je les ai tous remplis ;

Et malgré mon respect, quoique j'aye pû faire,

Je n'ai pû parvenir au bonheur de vous plaire.

LE PERE.

Ah, mon fils ! à ces soins, à ces tendres secours,  
Je fus toujours sensible, & le serai toujours.

LE FILS.

Vous, mon pere ? & comment puis-je aujourd'hui  
le croire ?

Helas, à vous servir j'ai mis toute ma gloire ;

Fidèle, exact, soumis, vigilant, empressé,

A vous plaire dans tout je me suis efforcé,

Sans que le moindre écart, depuis ma tendre en-  
fance,

Ait altéré le cours de mon obéissance ;

J'ai cent fois par mes soins, prévenant vos desirs,

Sacrifié pour vous mes plus tendres plaisirs ;

Je vous en fais témoin ; reprochez-moi vous même,

Si l'on peut faire plus pour un pere qu'on aime ;

Et cependant jamais m'a-t-il été permis

De tuer un chevreau pour traiter mes amis ?

Et je vois qu'aujourd'hui pour un indigne frere,

Qui devoit par son crime armer votre colere,

Oubliant sans raison toutes ses lâchetes,

Vous faites éclater vos plus tendres bontez.

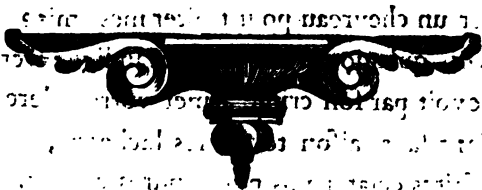
Il faut qu'à son retour une fête publique

Rende ici notre honte & son crime autentique.

Pour lui seul rien ne coûte : il faut à grand fracas,  
Remplir l'air de concerts, immoler le veau gras ;  
Et moi lâche qu'en brave, à qui l'on fait injure,  
Je verrai tout cela sans plainte & sans murmure ?

## LE PERE.

Eh, mon fils, mes troupeaux ne sont-ils pas à vous ?  
Usez comme il vous plaît, & disposez de tous :  
Prenez, tuez, donnez, vous en êtes le maître,  
Et le serez toujours quand vous le voudrez être.  
Tout ce que je possède est à vous comme à moi ;  
Et vous pouvez ici donner en tout la loi.  
Mais dans une aventure & si douce & si tendre,  
De quelque excès de joie ai-je pu me défendre ?  
Votre frère étoit mort, & le Ciel l'a sauvé,  
De perdu qu'il étoit, le voilà retrouvé.  
Mais lui-même paroît, souffrez qu'ils vous abordent.



## SCENE XI. ET DERNIERE.

LE PERE, LE FILS AISNE', L'ENFANT  
PRODIGE, ELIAB, PHARE'S.

L'ENFANT PRODIGE.

**M** On retour, je vois bien, met ici la discorde.  
 Sous quel astre cruel faut-il que je sois né ?  
 Au départ, au retour, toujours infortuné,  
 Le sort qui me ramene, & celui qui me chasse,  
 De mon mauvais destin laisse partout la trace,  
 Et d'un trouble funeste empoisonnant les cœurs,  
 Semble sur tout le monde étendre mes malheurs.  
 C'est à moi de ceder au destin qui m'accable,  
 Je suis & le plus jeune, hélas, & seul coupable.  
 La discorde avec moi va s'éloigner de vous ;  
 Coulez tous deux sans moi des jours heureux & doux ;  
 Le Ciel aux malheureux quelquefois secourable  
 Peut-être aura pitié de mon sort déplorable.  
 Ces mains pourront du moins m'aider à l'adoucir ;  
 La misère au travail ne sçait les endurcir ;  
 Ou bien la mort enfin sur mes maux attendrie  
 Finira mes malheurs, en finissant ma vie.

C c iij



Non , non , mon frere . . . .

### L'ENFANT PRODIGE.

Helas , autrefois je le fus.

Mais je n'en suis plus digne , & je n'y prétends plus.

Hé quoi donc croyez-vous que ma faute passée

Puisse jamais sortir de ma triste pensée ?

Fils ingrat , frere indigne , enfant dénaturé ,

Je vous ai fui tous deux , tous deux deshonoré ;

J'ai perdu tous les biens que j'eus pour mon partage ,

Et j'en aurois perdu mille fois davantage

A ce qui reste ici je ne prétends plus rien ,

Tout est à vous , ce sont vos droits & votre bien ;

Et toute la faveur , la grace la plus grande ,

Qu'après tous ses forfaits un malheureux demande ,

C'est , mon pere le sçait , je l'en atteste ici ,

Lui qui m'ordonne encor de le nommer ainsi ,

C'est que vous permettiez que dans la servitude

J'expie auprès de vous ma noire ingratitude.

Heureux d'être souffert dans le plus bas emploi ,

Le rang de serviteur est encor trop pour moi.

### LE FILS.

Ah , mon frere , je cede , il faut rendre les armes.

Où vous êtes mon frere , & croyez-en mes larmes ;  
Je prétens en ce jour faire encor plus pour vous ,  
Et veux que tous mes biens soient communs entre  
nous.

L'ENFANT PRODIGE.

Ah ! c'en est trop , souffrez qu'à vos genoux de  
grace.....

LE FILS.

Non , levez-vous , venez qu'un frere vous embrasse,  
Et que les doux liens d'une éternelle paix  
Unisse nos esprits & nos cœurs à jamais.

LE PERE.

O Ciel à tes bontez , que de graces à rendre !  
A des succès pareils aurois-je dû m'attendre ?  
Tu me rends mes deux fils , & combles mes souhaits,  
Je reconnois ta main à ces aimables traits :  
Allons , & qu'une sainte & memorable offrande  
Marque le jour heureux d'une faveur si grande ,  
Et benissons ce Dieu , qui prompt à nous sauver ,  
En permettant les maux , sçait nous en préserver.

F I N.



# TABLE

Des Pièces contenues dans ce Recueil.

## EPIQUES....

- I. *A Monsieur Estienne Libraire de Paris.* Page 1
- II. *A Son Altesse Serenissime Monseigneur le Duc du Maine, &c. Ou les pâtés,* 9
- III. *A Monseigneur l'Evêque d'Angers, ou les De profundis.* 18
- IV. *A Monsieur \*\*\* , ou le Bourniquet.* 22
- V. *A Madame L. M. D. E. M. en lui envoyant les Vers qui devoient accompagner le present du Parquet.*  
*Le Parquet.* 29  
*L'Épître.* 31
- VI. *A Madame la Présidente Brunet de Chailly sous le nom d'une Dame de ses amies.* 37
- VII. *A Monsieur A\*\*\*. C. A. L. C. D. A. sous le nom de sa belle-sœur, en lui envoyant des figures Chinoises en broderie.* 43
- VIII. *A Monsieur \*\*\* , ou Epître au Normand.* 46
- IX. *De l'Auteur à sa Muse, pour Monseigneur le Dauphin.* 51
- X. *A Monseigneur le Dauphin, pour lui demander permission de l'aller voir.* 58
- XI. *A Monseigneur le Dauphin après l'avoir vu,* 62

# T A B L E.

|                                                                      |    |
|----------------------------------------------------------------------|----|
| XII. <i>A M. le C. D***. au sujet des dégats faits par son chat.</i> | 67 |
| XIII. <i>Epître Apologetique du chat de Monsieur le C. D***.</i>     | 70 |
| XIV. <i>A M. Pajot des Marches. En 1711.</i>                         | 73 |
| XV. <i>A Mr A*** de M***, au sujet de la goutte.</i>                 | 75 |

## PIECES CRITIQUES.

|                                                                                            |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>La Valise du Poète; ou caprice au voyage de Lucien-<br/>ne.</i>                         | 77  |
| <i>Sur la décadence du bon goût. A Monsieur F. D. F. A.<br/>G. A. P.</i>                   | 92  |
| <i>Apologie de l'Auteur sur ce qu'il s'amuse quelquefois<br/>à faire des Vers, &amp;c.</i> | 103 |
| <i>Nécessité de la satire par rapport aux Auteurs; ou le<br/>grand Prevôt du Parnasse.</i> | 113 |
| <i>Satanit Venge.</i>                                                                      | 131 |

## PIECES MESLE'ES.

|                                                                                                                    |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Plaintes sur la lenteur &amp; la negligence du Messager du<br/>Mans.</i>                                        | 136 |
| <i>Sur l'événement heureux &amp; inespéré en même<br/>Triomphe du Messager du Mans. A Monsieur D. B.<br/>C. D.</i> | 125 |
| <i>Le Chêne &amp; l'Epine. A Mr. l'Abbé du D***.</i>                                                               | 135 |
| <i>Réponse de l'Hermite à la mercuriale de son Chêne.</i>                                                          | 164 |
| <i>En Rhune, A Madame la Marquise de Mirepoix.</i>                                                                 | 168 |
| <i>Portrait du Roi de Suede fait en 1707.</i>                                                                      | 186 |
| <i>En nouvelle Eve. Histoire.</i>                                                                                  | 195 |

# T A B L E.

|                                                                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <i>Ode sur la naissance du Duc de Bretagne.</i>                                                                           | 204 |
| <i>L'Horoscope.</i>                                                                                                       | 212 |
| <i>Bouquet. A Monseigneur l' Archevêque de Bourges.</i>                                                                   | 235 |
| <i>Virelay manqué, sur l'incertitude des choses de ce monde.</i>                                                          | 235 |
| <i>Le Poëte Tapissier banni &amp; vengé.</i>                                                                              | 244 |
| <i>Compliment envoyé au Roi en 1718. sur le jour de sa naissance.</i>                                                     | 258 |
| <i>Au Roi, sur le congé donné par Sa Majesté le jour de sa naissance, aux Pensionnaires du Collège de Louis le Grand.</i> | 260 |
| <i>Compliment envoyé au Roi en 1719. pour le jour de sa naissance.</i>                                                    | 263 |
| <i>Les Pincettes dédiées aux Tisonneurs.</i>                                                                              | 266 |
| <i>Les Tisons.</i>                                                                                                        | 272 |
| <i>Épître du Docteur Janot, singe de M. L. C. D.</i>                                                                      | 282 |

## EPIGRAMMES CHOISIES, IMITÉES DE MARTIAL.

|                                |          |
|--------------------------------|----------|
| <i>I. Au Lecteur.</i>          | 287      |
| <i>II. A Cæon.</i>             | la même. |
| <i>III. A Cotta.</i>           | 288      |
| <i>IV. A Diodore.</i>          | la même. |
| <i>V. A Pirrha.</i>            | 289      |
| <i>VI.</i>                     | la même. |
| <i>VII.</i>                    | la même. |
| <i>VIII. Sur Julia.</i>        | 290      |
| <i>IX. Arrie &amp; Pétrus.</i> | 291      |
| <i>X. A Decien.</i>            | la même. |
| <i>XI. A Linus.</i>            | 292      |

# T A B L E.

|                                  |          |
|----------------------------------|----------|
| <b>XII. A Cinna.</b>             | 293      |
| <b>XIII.</b>                     | là même. |
| <b>XIV. Le Convive diligent.</b> | 294      |
| <i>Le Poëte intéressé.</i>       | 295      |
| <i>Rondeau sur un Borgne.</i>    | 297      |
| <i>Le vieux Plaidier.</i>        | 298      |
| <i>Les deux Fourmis.</i>         | 301      |

**LE DESTIN DU NOUVEAU SIECLE.** 304

**L'ENFANT PRODIGE , Piece de Théâtre.** 327

Fin de la Table.

# LIVRES NOUVEAUX,

Qui se vendent chez JACQUES ESTIENNE, Libraire,  
rue S. Jacques, à la Vertu.

**D**ictionnaire économique, contenant divers moyens d'augmenter son bien, conserver sa santé & parvenir à une heureuse vieillesse, par M. CHOMEL. Seconde Edition, augmentée d'un très-grand nombre de secrets & de remèdes éprouvez, & enrichie d'un grand nombre de figures pour la Pêche, la Chasse, &c. *in fol.* 2. vol. 30. l.

Les Agrémens du langage réduits à leurs principes, par M. GAMACHE, *in-douze*. 1. l. 15. l.

Le Directeur dans les voies du salut, *in-douze* 2. l.

Nouvel Essay d'Exhortations pour les différens états des Malades, où l'on trouvera un grand nombre d'Exhortations pour l'administration du Viatique & de l'Extrême Onction. On y a joint les gémissemens d'un pecheur touché de Dieu dans la maladie, tirez de plusieurs versets de l'Ecriture Sainte, dont on a fait une paraphrase. Par M. ANTOINE BLANCHARD; Prêtre, Docteur en Theologie, Prieur & Seigneur de Saint Marc lez-Vendôme, *in-douze*, 2. vol. 4. l.

Relation Historique & Theologique d'un voyage en Hollande, où l'on trouvera plusieurs faits remarquables, & des Entretiens de l'Auteur avec M. de Langallerie sur les principaux points de la Religion. Par M. GUILLOT DE MARCILLY, *in-douze*, 2. l.

Méditations sur les principaux points de la Morale Chrétienne suivant une nouvelle methode courte & facile, par M. HABERT Docteur de Sorbonne, *in 24. sous presse*.

Recueil de Poësies diverses. Seconde Edition, augmentée considérablement, par le R. P. D. C. *in-octavo*, 2 l. 10. l.

Regles pour l'intelligence des saintes Ecritures, avec l'application des mêmes au retour des Juifs, *in-douze*. 1. l. 10. l.

—Le même, *in dix-huit*, 1. l.

Principes de Philosophie, ou Preuves naturelles de l'Existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame, par M. l'Abbé GENEST

- de l'Academie Françoise , *in-octavo* , 2. l. 10 f.  
 Instruction d'un Pere à sa fille , sur les plus importans sujets  
 concernant la Religion , les Mœurs , & la maniere de se con-  
 duire dans le monde , par M. Du Pur , *in-douze* , 2. l.  
 Dialogues sur les Plaisirs & les Passions , avec l'usage qu'on en  
 doit faire , & sur le merite des femmes , par le même , *in-*  
*douze* , 1. l. 10. f.  
 La Vie de S. Cyprien , Docteur de l'Eglise , Evêque de Cartha-  
 ge & Martyr , dans laquelle on trouvera l'abregé des Ou-  
 vrages de ce Pere , des Notes critiques & historiques ; & des  
 Dissertations Theologiques sur les differentes contestations  
 de son temps , *in-quarto* . 6. l.  
 La maniere de bien instruire les Pauvres ; & en particulier les  
 Gens de la Campagne. Seconde Edition , corrigée & aug-  
 mentée , par M. LAMBERT , *in-douze* , 1. l. 15. f.  
 — *Du même.* Les Ordinations des Saints , ou la maniere dont  
 les Saints sont entrez dans les Ordres sacrez , ou sont parve-  
 nus aux dignitez de l'Eglise , *in-douze* , 1. l. 15. f.  
 Instructions & Maximes pour les femmes & filles qui veu-ent  
 vivre chrétiennement dans le monde ; avec des sentimens  
 des Peres de l'Eglise sur divers sujets de Morale , *in-douze* ,  
 1. l. 10. f.  
 Entretiens de Cicéron sur la nature des Dieux , où on trouve-  
 ra , outre la Traduction Françoise , des Notes du Tradu-  
 cteur , & ensuite le Texte Latin avec des Remarques de M.  
 BOUHIER President à Mortier au Parlement de Dijon ; avec  
 un choix des plus belles Notes des autres Auteurs qui ont  
 travaillé sur ce sujet , *in douze* , 3. vol. *sous presse*.

*Ouvrages posthumes de Messire FRANÇOIS DE SALI-  
 GNAC DE LA MOTTE FENELON , Précepteur de  
 Messieurs les Enfans de France , & depuis Ar-  
 chevêque Duc de Cambray , Prince du Saint Em-  
 pire , &c.*

**L**Es Avantures de Telemaque fils d'Ulysse. Premiere Edition  
 conforme au Manuscrit original de l'Auteur , avec des  
 augmentations très-considerables , & un beau Discours sur



- la Poësie. Enrichie de 28. figures en taille-douce, *in-douze*,  
2. vol. grosse lettre, 5. l.
- Le même de petit caractère, 1. vol. 3. l. 10. l.
- *Du même*. Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Academie Françoisé, sur la Rhetorique, la Poësie, &c. *in-douze*, 2. l.
- *Du même*. Oeuvres Philosophiques, ou Démonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, troisième Edition, *in-douze*, augmentée d'une seconde Partie qui traite des Attributs de Dieu, de l'Idée de l'Estre infini, &c. 2. l. 5. l.
- *Du même*. Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimez, avec un Recueil de Fables & morceaux d'histoires, faites pour l'éducation d'un jeune Prince, *in-douze*, 2. vol. 4. l.
- *Du même*. Oeuvres & Lettres spirituelles, sur divers sujets, 2. vol. 5. l.
- *Du même*. Lettres Theologiques sur la Religion, la Metaphysique, &c. 1. l. 10. l.
- *Du même*. Sermons choisis sur divers sujets, *in-douze*, 2. l. 5. l.

---

De l'Imprimerie de la veuve d'Antoine Lambin.



D É P I T  
C O N T R E L E J E U  
D U  
Q U A D R I L L E.

**M**AUDIT soit mille fois le malavisé drille  
Qui par quelque démon fascité contre moi,  
Pour me faire damner inventa le Quadrille,  
Ah ! traître jeu , si j'étois Roi  
Pour quelques cinquante ans seulement , sur ma foi,  
Je te ferois bientôt rentrer dans ta coquille.  
Oui, je t'interdirois par une bonne loi ,  
Sous peine au moins de la Bastille.  
Comment ! je n'en fors pas d'effroi ;  
On a trois mille devant soi :  
Avec trois mille à l'Hombre on brille ;  
Au Quadrille ? en trois coups , sans dire qui ni quoi,  
On est réduit à la mandille,  
Tant pour les Matadors & leur longue famille  
Qui quelquefois bien loin s'étend :  
Et puis pour le Sans-prendre , tant ;

A la Vole, Dieu sçait comme l'on vous égrille  
Et toujours des fiches d'autant ;  
Car pour des jettons, si, ce n'est qu'une guenille,  
En moins de rien votre petit comptant  
A droite, à gauche s'éparpille,  
Chacun vous rançonne & vous pille,  
Si bien que l'on se trouve à sec en un instant.  
Quand je dis, on, c'est moi qui n'en fais pas content,  
Je m'agite, je me tortille ;  
Je dis, peste du jeu ! tout bas en grommelant :  
J'y suis sur les charbons ainsi qu'un boudin blanc  
Que l'on rissolle & que l'on grille.  
Tout y vient à rebours, tout à contre-façon.  
Vous trouvez-vous Premier ? rien n'est à la maison,  
Pas un Roy, pas une Manille,  
Le jeu pour une fois vous vient-il à faïçon ?  
Ah ! voyez comme en trahison  
Un beau Sans-prendre vous requille,  
Et vous rend sot comme un oïson.  
Enfin, je vas jouer, bon, mais je perds Codille,  
Tant pis ; il faut payer vite & sans barguigner  
Une fiche de plus qu'en ne pouvoit gagner :  
Autre nouvelle beautille.  
Que pour amande il a plu d'assigner.  
Je crie à l'injustice ! En vain je m'égoïlle ;

Sans égard à mon plaidoyer,

On rit, & l'on me fait payer.

Que chez vous & d'Arous & de Rois tout fourmille

N'ayez pas peur d'être appelé.

Mais n'avez-vous qu'un Roi pauvre, seul, isolé ?

Or vous iroit chercher au fonds de la Castille :

Vous ferez de moitié, mais de perte, s'entend ;

Et fâches de sauter. Consolerez-vous pourtant,

Car en deux ou trois coups, dit-on, tout se r'habille.

Pour surcroît d'agrément, c'est un très-grand hasard

Lorsque l'Appellant d'une part

Et l'Appellé de l'autre entre eux n'ont point castille.

On n'en est pas, au moins, quitte en payant la part ;

On s'entend reprocher la moindre peccadille.

Ah ! s'écrie en grondant le premier tout en feu,

Pourquoi redoubler Tresse, étoit-ce-là le jeu ?

L'autre lui renvoyant la balle,

Eh que jouer ! je n'ai que mon Roy sans Arous ;

Aussi pourquoi m'appellez-vous ?

C'est un charme de voir comment on se houpille.

O le beau jeu ! jamais il n'aura son égal.

Mais pourtant, tel qu'il est, n'en disons point de mal ;

Le sexe s'y plaît fort, & la mère & la fille.

Et jusques à la mère-grand,

Chacune à le jouer trouve un plaisir très-grand.

4

Pourquoi ? c'est que l'on y babille.  
Il durera, ce jeu, le Sexe en est garant,  
L'invention en est trop belle & trop gentille.  
Mais pour moi, si l'on m'y reprend,  
Que je puisse jamais ne marcher sans béquille ;  
Qu'avant l'âge mon corps en lui-même rentrant,  
Se courbe comme une faucille ;  
Que sans voir dans mon jeu ni Baste, ni Spadille,  
Je sorte toujours en perdant ;  
Et qu'au sortir je n'aye à mettre sous la dent  
Pas un petit morceau, pas la moindre croustille.  
Non, je n'en veux jamais tater ni peu, ni prou ;  
Et quand j'aurois à moi tout l'argent du Perou,  
Je n'y risquerois pas le manche d'une étrille,  
Par la mort ! ... Il alloit jurer fire Robin ;  
Mais il eut dans l'instant peur de jurer en vain ;  
Car malgré le couroux qui dans ses yeux petille,  
Malgré tout ce qu'il dit dans un dépit soudain  
Et contre le Quadrille, & contre le Destin,  
Sçachez que le pauvre homme grille  
D'y rejoüer encor demain.

---

A Paris, chez JACQUES ESTIENNE, rue S. Jacques,  
à la Vertu, 1722.

331350



